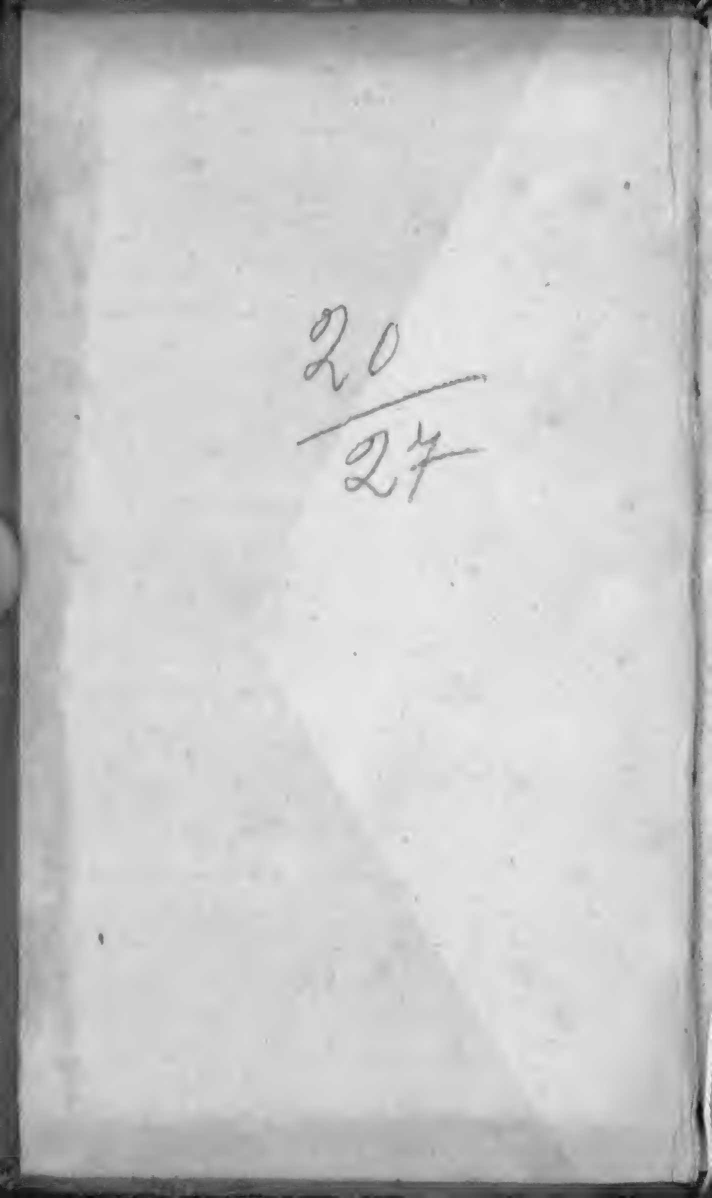

20
27

COMMENTAIRES DE MESSIRE BLAISE DE MONTLUC, Mareschal de France.

Où sont décrits tous les Combats, Rencontres, Escarmouches, Batailles, Siéges, Assauts, Escalades, Prises ou Surprises de Villes ou Places fortes : Deffenses des assaillies & assiégées ; Auecques plusieurs autres faits de guerre signalez & remarquables, esquels ce grand & renommé Guerrier s'est trouué durant cinquante ou soixante ans, qu'il a porté les Armes.

Ensemble diuerses instructions, qui ne doiuent estre ignorées de ceux qui veulent paruenir par les Armes à quelque honneur, & sagement conduire tous exploicts de Guerre.

TOME QUATRIE'ME.



A PARIS,
Chez GANEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à Saint Louis.

M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Permission.



COMMENTAIRES DE MESSIRE *BLAISE DE MONTLUC*, Mareschal de France.

LIVRE SEPTIÉME.

PUIS que i'ay entreprins de laisser ma vie à la posterité, & escrire tout ce que i'ay fait de bien & de mal, depuis tant d'années, que i'ay porté les armes pour le seruice des Rois mes maistres, ie ne veux laisser rien en arriere. Et encore que ce ne soyent pas des conquestes de Naples ou Milan, ie ne les veux pourtant obmettre. Car tel les lira, qui en fera son profit. Et les capitaines & gens de guerre peuuent faire leur apprentissage aux petits faits d'armes. Car c'est par là, qu'ils commencent leur leçon. Ceux qui ont

Pourquoy l'Autheur escrit ces particularitez.

aussi le gouuernement des Prouinces en main , pourront par ce que i'ay faict , prendre exemple au bien , s'il y en a , & laisser le mal. I'auois si bien rongné les aisles aux Huguenots , qu'ils ne pouuoient faire grande chose en la Guyenne , n'y faire que de bien legeres entreprinses. Et moy par consequent ne pouuois aussi que faire ces petites conquestes , ayant d'ailleurs enuoyé beaucoup de forces en l'armée de Monseigneur , & reseruant l'argent pour son secours. Vne autre raison me contraint à cotter ces particularitez , c'est afin que si le Roi prend la peine de voir mon liure , ie croy qu'il en lit de pires , que sa Maiesté voye combien ceux-là ont parlé contre la verité , qui ont dit , qu'à present ie n'auois d'autre soin que de viure en repos chez moy. O qu'ils me connoissent mal. Si i'eusse eu les moyens , que ie desirois , & qu'on me pouuoit donner , & qu'on m'eust laissé faire , sans apporter les empeschemens que les Edicts ont fait , i'eusse bien gardé les Huguenots de regner en Guyenne , & croy que i'en eusse osté la semence.

Or pour suiure le fil de mon discours , & écrire au vray , ce qui a

causé la ruine de cette pauure Guyenne, ie vous diray que quelque temps apres ces entreprinses executées, Monsieur m'enuoya vne lettre contenant ces mots. *Monsieur de Montluc, monsieur le Mareschal Danuille a esté icy, il s'en va en son gouvernement, pour executer quelques entreprinses qu'il y a : ie vous prie s'il a besoin de quelque chose de vostre gouuernement, de l'en aider en ce que vous pourrez.* Cette lettre me fut renduë à saincte Foy. Il y en auoit vne autre au sieur de Sainctorens, afin qu'il se rendist en l'armée auec sa compagnie : & c'estoit pource qu'il auoit donné congé à M. de Fontenilles de se venir rafraischir, & rassembler la sienne. Et depuis me manda, que ie retinsse celle de monsieur de Fontenilles aupres de moy, sans abandonner le pays, & que i'eusse bien le cœur à Bourdeaux, fauorisant monsieur de Terride, de ce que ie pourrois en la conqueste de Bearn. Et quant à lui il descendoit vers Poictou. Cela me fust vne dure nouuelle, encore bien que ie fusse fort aise de la venue de M. le Mareschal Danuille. Et veux que Dieu ne m'aide iamais, si ie ne fus aussi aise de cela, comme presque si M. mesme y fust venu, & me

Lettre de Monsieur au sieur de Montluc.

sembloit que les Huguenots en Languedoc & Guyenne ne dureroient pas deux moys deuant nous. Ledit sieur Mareschal demeura quelques iours par les chemins.

Monsieur le Mareschal Danuille vient faire la guerre en Guyenne.

Estant arriué en Auuergne, il me depescha vn courrier m'aduertissant de sa venuë, & qu'il estoit bien aise de venir faire la guerre de pardeça tant pour l'aise qu'il auoit de m'y trouuer, que pour l'esperance qu'il auoit, que nous ferions quelque chose de bon en ce païs de Guyenne & Languedoc : & qu'il s'en venoit par Albigeois droit à Toulouse. Ie lui renuoyay son homme, & le priay de ne prendre point ce chemin, mais qu'il vint à Rhodés & en Quercy, & que ie lui irois au deuant à Cahours : que le Comte Mongommery estoit arriué vers Castres, qui commençoit d'assembler des gens, & qu'il ne pouuoit passer par là, qu'il ne passast par le milieu des forces des ennemis. Ie n'eus responce de lui, qu'il ne fust à Toulouse : & me despecha vn courier m'aduertissant de son arriuée : & me mandoit qu'il estoit passé à la barbe des ennemis, & qu'ils ne s'estoient point monstrez pour lui empescher son chemin.

Ie fus fort aise d'entendre son arriuée en seureté & santé. Et par sa lettre me prioit, que nous nous vissions : afin de prendre vne bonne resolution ensemble pour faire vn grand seruice au Roi : & qu'il ne vouloit rien faire sans mon conseil. Vne defluction m'estoit tombée sur vn tetin : ie fus contraint le faire percer en deux lieux, & y mettre deux tentes, & n'y pouuois endurer seulement la chemise. Et comme la fureur du mal me fut vn peu passée & la fiévre que le mal me donnoit, ie me mis en chemin, ne pouuant faire que trois lieuës le iour au plus, auec grandissime douleur. Ceux qui liront ma vie, pourront voir de combien de sortes de maux i'ay esté assailly : & neantmoins ie n'ay iamais pour cela esté oisif, ny retif aux commandemens de mes maistres, ou en ma charge. Cela n'est pas seant à vn guerrier de croupir dans le lict pour vn peu de mal. Or le Roi ni la Royne ne m'escriuirent iamais, que ie lui obeisse, ne mesme par la lettre qu'il m'escriuit : neanmoins pour l'amitié que ie lui portois, & affection que toute ma vie ie lui auois vouée de ma propre volonté, ie lui allay offrir de lui obeir :

& en son particulier lui faire seruice. Ie le trouuay qu'il auoit quelque peu de fiévre, & demeuray deux iours à Toulouse aupres de lui, estant bien mieux accompagné pour lors qu'il n'estoit. Car i'auois auec moy soixante ou soixante dix gentils-hommes. Nous arrestames que ie m'en viendrois à Agen faire tenir les estats de la Guyenne, & sçauoir combien de gens ce païs voudroit souldoyer. Ie lui donnay asseurance, que la Guyenne fourniroit argent pour payer mil ou douze cens arquebusiers, pourveu aussi, que quand monsieur le Mareschal auroit prins vne ville en Languedoc, il en vint attaquer vne en Guyenne. Ce que ie leur promis que ledit sieur Mareschal feroit. Mais ie contois sans l'hoste. Ie dressay promptement les compagnies de mille arquebusiers & fis election des meilleurs capitaines, qui pour lors fussent dans le pays. Les estats baillerent la charge de receuoir de l'argent à de Naux, fils de la maison de Nort d'Agen. Nous arrestames d'estre prests le premier iour d'Aoust, pour nous mettre en campagne. Sur ces entrefaites se passerent deux ou trois mois, pendant lesquels monsieur

Entreueuë de M. Dannile & du sieur de Montluc.

de Terride estoit tousiours à son pris fait deuant Nauarreins. Et quant à moy ie tenois la ville pour prinse : car nous auions tousiours nouuelles, qu'il n'y entroit point de viures, & qu'ils commençoient à patir. D'autre part ie considerois que tous les gens, que le Comte de Mongommery auoit amené, n'estoient que soixante ou 70. cheuaux, & qu'il n'auroit autres forces, que celles des Vicomtes, lesquels ie ne craignois pas beaucoup, pource qu'auec peu de gens ie leur faisois teste : desorte qu'ils n'osoient rien entreprendre. En Quercy monsieur de la Chappelle Lozieres leur faisoit teste. En Rouergue monsieur de Cornusson & ses enfans. Et monsieur de saint Vansa en faisoit le semblable. Monsieur de Bellegarde aussi vers Toulouse. Bref ils estoient tenus de si court que rien plus. Apres ie considerois, que nous auions beaucoup de compagnies de gens d'armes dans le pays. Ie ne faisois iamais estat que Mongommery assemblast des gens pour secourir Nauarreins : car il falloit qu'il passast à Verdun, où en deux iours i'estois sur le passage, & auois de si bons espions, que i'estois bien asseuré

d'estre aduerty incontinent, qu'il arriueroit à Montauban, ou qu'il passeroit où il alla passer, qui est à saint Gaudens. D'autre part aussi ie considerois qu'en ce quartier-là, il y auoit sept ou huict compagnies de gens d'armes qui estoient les deux Bellegardes, d'Arne, de Gramont, de Sarlabous, celle du Comte de Candalle, & de monsieur de Lauzun, les dix compagnies de monsieur de Sauignac. Tout le monde ne m'eust sçeu mettre en teste que le Comte de Mongommery fut venu pour secourir Bearn. Voila comment quelquefois auec la raison on se trompe : ains ie pensois que ce fust pour defendre le pays qu'il tenoit en Languedoc, & Guyenne. D'autre part le bruit couroit que les Vicomtes ne vouloient obeir l'vn à l'autre, ce qui me faisoit penser, que sa venuë estoit plus pour cela, que pour Bearn. Et à la verité il y auoit de l'apparence : mais les Huguenots ont eu tousiours cela, qu'ils ont esté plus secrets que nous. Ils ne se descouurent gueres. Voila pourquoy leurs entreprinses ne font gueres faux feu. Aussi ce Comte de Mongommery monstra bien qu'il estoit aduisé & sage, c'estoit

Discours sur la venuë du Comte de Mongommery.

luі qui fut cauſe du plus grand malheur qui arriua, il y a cinq cens ans en ce pauure Royaume, car il tua mon bon maiſtre le Roi Henry à la fleur de ſon âge, courant en lice contre lui. Cet homme a cauſé la ruine de la Guyenne & a remis ſus les Huguenots, comme il ſera dit en ſon lieu.

Vous lieutenans de Roi, ſur qui toute la Prouince repoſe, peſez combien la faute, que ie fis, & non pas moy tout ſeul, mais de plus grands que moy, ſur cette venuë du Comte de Mongommery. Conſiderez mieux toutes choſes, quand vous vous trouuerez en meſme, & prenez tout au pis : afin d'y pouruoir mieux, que nous ne fiſmes. Monſieur le Mareſchal Danuille ſçait bien quand nous eſtions à Toulouſe, que tous d'vn accord nous penſions que ce Comte ne fuſt pas venu pour l'effect qu'il monſtra par apres. Nous auions des raiſons tres-belles pour excuſer cette faute, & moy plus que tous, comme le diſcours ſuiuant monſtrera à ceux, qui le voudront ſçauoir. Mais cet homme eſtranger en vn païs, où il n'auoit pas eſté, monſtra qu'il auoit de bons amis, & peut-eſtre parmy nous. Les Hu-

guenots ont tousiours esté plus fins & rusez que nous. Il faut confesser franchement qu'vne des plus grandes fautes, qui se sont faictes en toutes les guerres, est celle qui fut faicte là. Ie sçay bien qu'on en a parlé diuersement, & que la Royne de Nauarre auoit gaigné des gens pour ce faire. Ie sçay bien que ce n'est pas moy. Ie croy que monsieur le Mareschal Danuille en dira le mesmes. Il est trop bon seruiteur du Roi. A mon depart de Toulouse ie parlay à part à deux des premiers Capitouls, & leur dis plusieurs choses afin de les faire entendre à leur corps de ville, sur le fait de nostre guerre. Ces gens estoient de bonne volonté : mais ce n'est pas tout. Il faut que i'escriue en passant vne chose, que i'ay tousiours dite, & diray tant que ie viuray, que la Noblesse s'est fait grand tort & dommage, de dédaigner ainsi les charges des villes, principallement des capitalles, comme Toulouse & Bourdeaux. Ie sçay bien que de mon premier âge i'oyois dire, que des gentils-hommes & seigneurs de bonne maison acceptoyent la charge de Capitouls à Toulouse, & de Iurats à Bourdeaux : mais encore plus

Fautes de la noblesse, au dire du sieur de Montluc.

à Toulouse. Car refusant ces charges, ou les laissant prendre les gens de ville s'emparent de l'autorité, & quand nous arriuons, il les faut boneter, & leur faire la cour. C'a esté vn mauuais aduis à ceux, qui en sont premierement cause. Plust à Dieu, que, comme en Espagne, nous eussions tousiours logé dans les villes. Nous en serions plus riches, & si aurions plus d'authorité. Nous auons la clef des champs, & eux des villes. Et cependant il faut que nous passions par leurs mains, & que pour le moindre affaire nous allions auec beaucoup de peine trotter par les villes. Pour retourner à mes Capitouls, s'ils eussent esté gens, qui eussent veu quelque chose aux instructions, que ie leur donnay, ils m'eussent peu donner vn bon aduis. Ce n'est pas en cela seulement, que i'ay reconnu cette faute, mais en plusieurs autres choses. Et si les gentilshommes Catholiques vouloient faire introduire cette coustume de prendre la charge des villes, ils y troueroient du profit, & verroient qu'en peu de temps, tout iroit mieux. Acheuons nostre compte.

Ie fus aduerti du quartier de Tou-

louſe, que ledit Comte ſe renforçoit de gens de pied & de cheual, & qu'il faiſoit ſon aſſemblée à Caſtres & à Gaillac : mais pour cela iamais ie ne changeay d'opinion. Ie confeſſe que Dieu nous oſtoit le ſens, iuſques à ce que huict ou dix iours auant qu'il ſe miſt aux champs, monſieur de S. Germain m'eſtant venu voir à Agen, pour quelques affaires que nous auions enſemble, me dit & aſſeura, que l'aſſemblée, que Mongommery faiſoit, c'eſtoit pour paſſer en Bearn. Ie debattis auec lui le contraire, & que ledit Mongommery ſçauoit bien, que les forces de monſieur le Mareſchal Danuille eſtoient preſque preſtes, & que dans huict ou dix iours i'eſtois preſt, eſperant d'eſtre dans douze iours aupres de lui. Ledit ſieur de S. Germain me reſpondit, que ie ne l'eſtimaſſe iamais bon ſeruiteur du Roi, ſi le Comte de Mongommery ne paſſoit en Bearn : & qu'il paſſeroit la riuiere à Verdun, ou bien vers la ſource contremont. La grande aſſeurance, qu'il m'en donnoit, me fiſt mettre en opinion, que i'en deuois aduertir monſieur de Terride. Ce que ie fis en poſte; & ayant promené en ma teſte le tout,

ie penſay qu'il y auoit de l'apparence. Et cependant ie priay ledit ſieur de S. Germain d'aller à Toulouſe le dire à monſieur le Mareſchal. Il me reſpondit, qu'il ne penſoit point, que monſieur le Mareſchal n'en fuſt aduerty, attendu que les aſſemblés du Comte de Mongommery ſe faiſoient à ſept ou huit lieuës de Toulouſe. Ie lui fis grande inſtance & priere d'y vouloir aller. A la fin il me l'accorda, encores qu'il ſe trouuaſt bien indiſpoſé d'vn mal de reins, qu'il a encores. Et ce neantmoins i'en eſcriuis à monſieur le Mareſchal, & ne lui nommois point par ma lettre ledit ſieur de S. Germain, ſinon qu'vn gentil-homme Cheualier de l'Ordre, qu'il connoiſſoit bien, & qui eſtoit fort bon ſeruiteur du Roi, alloit deuers lui pour lui dire quelque choſe, qui concernoit le ſeruice de ſa Majeſté, le ſuppliant d'adjouſter foy à ce qu'il lui diroit. Ledit ſieur de ſaint Germain ne fut pas ſi toſt à Toulouſe, comme mon meſſager, car monſieur le Mareſchal m'écriuit, que le Cheualier de l'Ordre, qui deuoit aller parler à lui, comme ie lui auois eſcrit, n'eſtoit encores arriué : mais s'il y venoit, il entendroit ce

qu'il vouloit dire, & qu'il me donneroit aduis de ce qu'il lui en sembleroit, selon le propos, qu'il lui tiendroit. Quatre ou cinq iours apres, monsieur de saint Germain m'escriuit, qu'il auoit parlé à monsieur le Mareschal, & qu'il lui auoit semblé, qu'il auoit aduertissement d'ailleurs, que de lui, & qu'il y adioustoit à son aduis plus de foy, qu'au sien : mais qu'il me souuint de ce qu'il m'en auoit dit, & que ie le verrois bien-tost. Ie donnois tousiours aduis à monsieur de saint Girons, qui estoit au Mas de Verdun gouuerneur de la place, qui est frere du sieur de la Garde, qui de present est Cheualier de l'Ordre, & de la maison du Roi, qu'il se tint bien sur ses gardes, & que si les ennemis faisoient semblant de vouloir passer la riuiere, qu'il m'en aduertit, & que ie serois dans vn iour & demy à lui. Il me respondit, qu'il me donneroit trois iours de terme. Que ceux de Grenade & du Mas de Verdun auoient commandement de s'entre-secourir les vns les autres & de rompre les guez & passages. Ce qui estoit aduancé audit Mas de Verdun, où ledit sieur Mareschal estoit. Or i'auois baillé la charge du pays de

Comenge iuſques aux Monts Pirenées à monſieur de Belle-garde, & lui auois baillé autant de puiſſance de commander en ces quartiers-là, comme moi-meſme, ayant touſiours fort bien fait en tout ce qui s'eſtoit preſenté, battu & repouſſé les ennemis auec les gens de monſieur de Sauignac, ſa compagnie, & les gentils hommes de Comenge, là où il auoit fort bon credit, & eſtoit bien ſeruy de la Nobleſſe pource qu'il eſtoit vn braue gentil-homme, & vieux capitaine.

Le ſieur de Terride mépriſe ſon ennemy.

Ie receus reſponce de monſieur de Terride, par laquelle il me mandoit, qu'il n'auoit pas grande crainte du Comte de Mongommery, ni de ſes forces, & qu'il eſtoit ſuffiſant pour les combattre. Celui que i'y auois enuoyé eſtoit ſoldat, qui me dit que quelque choſe, que monſieur de Terride me mandaſt, il n'auoit pas tant de gens qu'il penſoit, & qu'il auoit là entendu des capitaines & ſoldats, que les ennemis ne faiſoient gueres iamais ſortie, que les noſtres ne fuſſent battus. Et ne tarda pas trois iours au plus, que ie receus vne lettre de monſieur de Fontenilles, là où il diſoit, *Ie vous enuoye vne lettre, que m'a eſcrit M. de*

Passage du Comte de Mongommery en Bearn.

Noé mon lieutenant, par laquelle verrez que le Comte de Mongommery est desia sur la Saue, & qu'il prend le chemin vers saint Gaudens, là où il fait estat de passer la Garonne auec son camp. La lettre dudit sieur de Noé portoit, *Monsieur, ie vous aduertis, que le Comte de Mongommery à passé la Saue & la Riege, & auiourd'huy il disne à la maison du vicomte de Caumon mon beau frere. En tout ce pays ne se monstre personne pour lui empescher le passage de la Garonne: & en aduertissez en grande diligence monsieur de Montluc.* Ie ne fus iamais en ma vie si surpris de chose, qui me soit venuë deuant. Et commençay à iuger en mon esprit, que cecy deuoit estre quelque malheur, qui nous deuoit aduenir, connoissant bien monsieur le Mareschal Danuille, messieurs de Ioyeuse, & de Bellegarde, qui estoient pres de lui, & plusieurs autres capitaines, qui n'auoient point de faute d'hardiesse, d'experience, ni de bonne volonté: & qu'il falloit penser, que Dieu vouloit enuoyer à monsieur de Terride vn malheur. I'auois la compagnie de Monsieur de Gondrin à Monsegur en Basadois, la moitié de la mienne à Nerac, & l'autre à Monflanquin, celle de monsieur

monſieur de Fontenilles à Moiſſac. Lequel de Fontenilles couruſt audit Moiſſac, eſtant bien certain, que ie le manderois bien toſt. Et promptement ie fis quatre depeſches, l'une à monſieur de Terride par laquelle ie le priois de ſe leuer de deuant Nauareins, & ſe retirer vers Orthez & Sainct Seuer & qu'il auoit l'ennemi ſur les bras: le priant de ſe ſouuenir des diligences, que nous faiſions en Piedmont, lors que nous eſtions enſemble: & que ie craignois que les forces de monſieur le Mareſchal n'eſtoient encore preſtes, pour promptement l'aller ſecourir, me craignant qu'auant que ma lettre fuſt à lui, il auroit les ennemis ſur les bras, & qu'il ne ſe deuoit obliger à vne retraite, ni moins à vne bataille, attendu que ſes gens eſtoient tous haraſſez de peine, & les ennemis venoient à lui tous frais. I'en fis vne autre à monſieur de Fontenilles, pour le faire marcher: vne autre au Baron de Gondrin à Monſegur, & l'autre à monſieur de Madaillan mon lieutenant: & que ie m'en allois deuant vers l'Iſle en Iordan, ſi les ennemis n'auoient encore paſſé la riuiere, & que s'ils l'auoient paſſée, ie pren-

Le ſieur de Montluc donne aduis au ſieur de Terride.

drois le chemin d'Aire, & que iour & nuit ils me ſuiuiſſent. Il eſtoit deſia nuit, & le matin au point du iour quand i'eus departy les meſſagers, ie partis, & m'en allay à Lectoure, & de là depeſchay à monſieur le Mareſchal, l'aduertiſſant que ie m'en allois droit à lui auec cinq enſeignes : toutesfois que ſi les ennemis auoient paſſé la riuiere, que i'eſtois d'opinion, que nous les ſuiuiſſions, & que de ma part s'ils eſtoient acheminez deſia vers Bearn, ie prendrois mon chemin droit à Aire, le ſuppliant n'attendre perſonne : car incontinent qu'il ſeroit hors de Toulouſe, tout le monde iroit apres lui, connoiſſant bien le naturel des gens de ce pays. Ie les auois aſſez praticquez, & m'aſſeure, qu'il en fuſt aduenu ainſi. Maintesfois ayie party moy trentiéme, qu'à la ſeconde iournée ie trouuois toute la nobleſſe pres de moy. Ie n'arreſtay que ce iour là à Lectoure & comme ie veux, que Dieu m'aide, quand ie partis d'Agen ie n'auois qu'vn gentil homme vieux auec moy, nommé monſieur de Lizac, & mes ſeruiteurs : mais le lendemain matin il s'en rendit aupres de moy plus de trente : & allay coucher

à Cauze, & le lendemain ie n'allay que iuſques à Nogarol, pour attendre les compagnies de gens d'armes, & cinq enſeignes de gens de pied, que i'auois pres de moy, que le capitaine Caſtella commandoit, pource que i'auois enuoyé mon nepueu de Leberon dans Libourne : à cauſe que le Roi m'auoit eſcrit, que i'allaſſe me ietter dedans, & que ſa Maieſté auoit eſté aduertie que les ennemis s'en vouloient emparer. Lequel commandement m'eſtoit venu au temps, que i'auois aduerty monſieur de Terride, & n'auois voulu aller audit Libourne, afin de me trouuer aupres de monſieur le Mareſchal pour aller ſecourir ledit ſieur de Terride ou combattre Mongommery ſur le chemin. Et eſtant arriué à Aire nous nous trouuaſmes plus de ſix vingt gentils-hommes, & arriuerent auſſi toſt que nous les cinq compagnies de gens de pied. Le matin arriua toute ma compagnie d'vn coſté : & par les Landes à meſme heure m'arriua le Baron de Gondrin, qui le iour deuant auoit fait neuf lieuës, & ma compagnie ſept, & le ſoir arriua monſieur de Fontenilles. Et ainſi que ie montois a cheual à Noga-

rol, le messager que i'auois despesché de Lectoure vers monsieur le Mareschal arriua, qui m'aporta la responsе dudit sieur Mareschal, par laquelle me mandoit, que puisque Mongommery auoit desia passé la Garonne, il lui sembloit qu'il ne feroit rien d'aller apres lui : & qu'il auoit donné aduis à monsieur de Terride, des que le Comte de Mongommery s'achemineroit au long des riuieres, de prendre garde à soy : & que ledit Mongommery l'alloit attaquer. Lequel lui auoit faict responsе qu'il estoit assez fort, pour combattre Mongommery, & qu'il n'abandonneroit pas le siege. Qui estoit la mesme responsе, que ledit Sieur de Terride auoit fait aussi à moy. En outre me mandoit ledit sieur Mareschal, qu'il alloit battre un chasteau qui estoit pres de Lauaur nommé Figeac, attendant que les gens de pied, qui venoient de Languedoc lui fussent arriuez, que le sieur de sainct Geran de la Guiche commandoit.

Le sieur de Montluc enuoye vers le sieur Mareschal. Incontinent que i'eus mis pied à terre à Aire, ie dépeschay vers ledit sieur Mareschal le capitaine Mausan, qui estoit Mareschal des logis de la compagnie de monsieur de Gramond,

& s'estoit mis n'auoit gueres de la mienne, & par lui le priois de laisser toutes entreprinses, & qu'ayant combattu Mongommery il n'y demeuroit plus rien à combattre en Languedoc, ny en la Guyenne : car toutes les forces qu'ils auoient en toutes ces deux Prouinces estoient auec ledit Comte, & que personne ne nous feroit plus teste audit Languedoc & Guyenne. I'auois dépesché à mon arriuée à Nogarol vers monsieur de Terride, le priant, que s'il n'estoit retiré il se retirast, & se desuelopat de son artillerie, s'il se voyoit pressé, & que plûtost il la iettast dans le Gaue, auant que s'engager à vne bataille, & que i'auois dépesché deuers M. le Mareschal, de Lectoure en hors, esperant qu'il viendroit, & que quand bien il auroit perdu l'artillerie, mais que nous fussions ensemble, la recouurerions bientost. Ie promenois cependant en ma teste, qu'encore que Mongommery eust vne belle & gaillarde troupe, si est-ce qu'il songeroit d'attaquer monsieur de Terride me voyant venir à lui : mais ie croy qu'il eust aduis, que monsieur le Mareschal ni moy ne voulions entrer en païs : & que nous

Le sieur de Terride retiré à Orthez.

n'estions prests de nous ioindre. Voila pourquoy il suiuit sa pointe. Le soir mesme que i'arriuay à Aire, apres auoir dépesché le capitaine Mausan, arriua le capitaine Montaut, de la part de M. de Terride, qui me mandoit qu'il s'estoit retiré à Orthez, & qu'il me prioit que ie marchasse droict à lui. Incontinent ie lui renuoiay ledit capitaine Montaut : & lui mandois, que ie ne partirois d'Aire, ou bien de S. Seuer, que M. le Mareschal ne fust arriué : car ie n'auois que trois compagnies de gens-d'armes, & cinq enseignes de gens de pied, & que le capitaine Montaut m'auoit dit, qu'en dix-huict enseignes de gens de pied qu'il auoit, il n'y auoit pas dix-huit cens hommes : & d'autre part que si i'allois à Orthez, & que nous fussions contraints de combattre, & perdissions la bataille, que iustement le Roi me deuoit faire coupper la teste, pour n'auoir attendu monsieur le Mareschal : & que ledit sieur Mareschal pouuoit iustement dire de sa part, que i'auois hazardé la bataille, afin qu'il ne s'y trouuast point, pour requerir la reputation de l'auoir gaignée, & que ie me garderois bien d'entrer en telle dif-

pute enuers le Roi, ni enuers monſieur le Mareſchal : mais que ie le priois de ſe retirer à S. Seuer, & qu'il laiſſaſt quelque gens d'armes dans Orthez, & attendanr la venuë de monſieur le Mareſchal (ie m'approcherois de lui : que, cy deuant bien à propos ie lui auois donné aduis de la venuë du Comte qu'il auoit meſpriſé, & qu'à preſent il vouloit que ie reparaſſe vne ſi grande faute, au haſard de mon honneur, que ie ne le pouuois faire. Ledit capitaine Montaut s'en alla toute la nuict droit à Orthez, & lui dit tout ce que ie lui auois donné charge de faire. Il me rendit reſponce, qu'il ne pouuoit bouger d'Orthez, & que s'il ſortoit hors du pays de Bearn, que les Bearnois perdroient le cœur, me priant d'y vouloir aller : & me vouluſt renuoyer le capitaine Montaut, lequel n'en vouluſt prendre la charge : ains lui dit franchement que ie n'y entrerois point, & que mes raiſons eſtoient ſi euidentes, que ie n'auois homme aupres de moi, qui me conſeillaſt d'y aller. Ie lui remanday par ſon meſſager, que ie n'en ferois autre choſe, que ce que le capitaine Montaut lui auoit dit.

Mauuais conſeil du ſieur de Terride.

Toutes les lettres que i'eſcriuois à

monsieur le Mareschal & à monsieur de Terride, ie les communiquois à monsieur d'Aire, lequel est frere de monsieur de Candalle, & à tous les cheualiers de l'ordre, desquels ie prenois l'aduis, car la chose le valoit. Le lieutenant de Castel Sarrasin, qui estoit pres de monsieur de Terride, m'a dict auoir gardé toutes les lettres que i'auois escrites audit sieur de Terride, & que s'il eust voulu croire aucuns capitaines, qu'il auoit aupres de lui, il se fust retiré à Sainct Seuer, comme ie lui mandois. Mais il voulut plûtost croire trois ou quatre gentils-hommes de Bearn, qui estoient pres de lui, que non les capitaines, & ses seruiteurs. Monsieur de Bellegarde estoit à six lieuës d'Aire vers Bigorre. Ie lui dépeschay vn homme, le priant de venir le lendemain à Proian, maison du Baron de Campagne, & qu'il menast le capitaine Arne, & le Baron de l'Arbous lieutenant de monsieur de Gramond, ayant grande affaire de parler à lui. Ce qu'ils firent tous trois. Il auoit quatre compagnies de gens d'armes auec lui : à sçauoir la sienne, celles de messieurs de Gramond, d'Arne, & de Sarlabous, & là ie leur proposay

proposay tout ce que i'auois escrit à monsieur de Terride, & les responces qu'il me faisoit, & qu'il me vouloit attirer à Orthez. Et leur dis les raisons, que i'ay escrites, pourquoy ie n'y deuois aller. Lesquelles ils trouuerent toutes bonnes, & que monsieur le Mareschal auroit grande occasion de se fascher, si ie ne l'attendois, combien qu'ils connussent bien aux lettres, qu'il leur auoit escrit, qu'il auoit enuie de faire la guerre en Languedoc, & non en Guyenne. Car tous ceux qui estoient pres de lui, de son conseil, & ceux de Toulouse mesmes, comme on leur auoit mandé, lui conseilloient de faire la guerre au Languedoc : & que ceux de Toulouse lui fournissoient l'argent pour les frais de la guerre, le persuadant de dépendre leur argent au Languedoc, & non en Guyenne. C'estoit vne chose bien facile à croire : car chacun cherche de tirer l'eau à son moulin. Monsieur de Bellegarde nous dit qu'il lui escriroit, qu'il deuoit marcher deuers nous apres les ennemis, mais qu'il ne pensoit pas, qu'il le fit pour les raisons susdites, & que les autres qui voudroient qu'il fist la guerre en Languedoc, lui di-

roient que l'occasion pourquoy nous le prions venir vers nous, estoit pour la crainte que nous auions de perdre nos maisons. Nous arrestames qu'il lui enuoyeroit vn gentil-homme, pour le prier de vouloir venir : & ie lui promis de l'aduertir de ce que le capitaine Mausan me rapporteroit : qui ne demeura que trois iours à aller & venir, & passa là où estoit M. de Bellegarde, & lui apporta lettres dudit sieur Mareschal pareilles aux miennes. Elles estoient de cette teneur, *I'ay veu ce que m'auez escrit, & comme monsieur de Terride s'estoit retiré à Orthez: & puis qu'il est retiré & hors de peril, ie ne ferois pas de grandes besongnes de pardelà : & me fasche d'employer mal mon temps. Car de pardeça ie suis asseuré, que ie recouureray bien-tost ce qui est perdu de mon gouuernement : toutesfois pour l'amour de vous autres, qui m'en sollicitez, ie suis contant ramener mon camp iusques à l'Isle en Iordan pour là attendre quelques iours voir s'il se presentera occasion pour combattre Mongommery en campagne, sinon ie suis deliberé suiure mon commencement, qu'est bon, car i'ay pris Figeac, où le capitaine Mausan m'a trouué, & dès demain matin ie marcheray droict à l'Isle, & espere y estre dans deux iours.*

Lettre de monsieur Danuille.

Voila le contenu de la lettre qui nous apporta à tous beaucoup de plaisir : & tout incontinent, que i'eus receus sa lettre, ie m'en allay à Sainct Seuer auec tous les gens que i'auois à pied & à cheual : & des que i'arriuay à Sainct Seuer, ie dépeschay vers monsieur de Terride le capitaine Montaut, qui ne faisoit qu'arriuer audit Sainct Seuer venant d'Orthez, car de là audit Orthez n'y a que quatre lieuës & demie : & priois monsieur de Terride de se vouloir rendre le matin à Agetmau : & que nous parlerions vne heure ensemble, pour arrester ce que nous aurions à faire. Ie pensois qu'il y viendroit ayant mandé aux gens de monsieur de Gramond, qu'ils nous aprestassent quelque chose pour disner, car Agetmau est à lui, à cause de sa belle fille Dandois, Comtesse de Guichen : & baille les lettres que monsieur le Mareschal m'auoit enuoyées par le capitaine Mausan, audit capitaine Montaut, afin de les lui monstrer. Ie l'assignois là expressement pour lui remonstrer qu'à peine monsieur le Mareschal viendroit si auant qu'en Bearn : car il estoit pressé de tous les estats de Languedoc, & de tous les

ſeigneurs de ce païs-là, d'aller faire la guerre en Languedoc, & non en Guyenne : & qu'à la fin il ſeroit contrainct de le faire, où on ne lui bailleroit point d'argent : & qu'il ſe deuoit retirer à S. Seuer : & laiſſer quelques gens dans le chaſteau d'Orthez : & que comme nous ſerions tous enſemble, nous ferions vne armée, priant monſieur le Mareſchal de nous laiſſer monſieur de Bellegarde auec les quatre compagnies de gens-d'armes. Ce que facilement i'eſperois qu'il nous accorderoit, pource qu'il en auoit aſſez ſans ceux-là pour eſtre maiſtre de la campagne, & que dans cinq ou ſix iours i'eſperois que nous aurions pour le moins mil hommes de pied & dauantage, plus que nous n'auions, car monſieur de Bellegarde auoit deux compagnies auec lui, & que le capitaine Mauſan s'en iroit en Bigorre, que lui & ſon frere ameneroient prou de gens, & que le Vicomte de Labatut en faiſoit auſſi. Voila tout le diſcours que ie lui voulois faire, s'il venoit à Agetmau : & penſois bien, qu'auec ce diſcours ie vaincrois ſon conſeil, qui le gardoit de ſe retirer : & me ſembloit, que monſieur le Mareſ-

chal feroit fort aife de cette refolution : afin qu'il allaſt pourſuiure ſes entreprinſes. Or ie ne faiſois pas cecy de ma teſte ſeulement : ie communiquois le tout aux Cheualiers de l'Ordre & capitaines, qui eſtoient auec moy. Et comme ie penſois que le matin il vint à Agetmau, car il n'y a que deux lieuës, pour conclure le tout, il me manda, qu'il ne ſe pouuoit rendre à Agetmau : car ſon conſeil ne trouuoit pas bon qu'il abandonnaſt ſon gouuernement, parce qu'Agetmau n'eſtoit pas en Bearn : mais que ie deuois aller là, où il eſtoit. Voyez vn peu la gloire, & le mauuais conſeil, qu'il y a par le monde, vn homme foible, battu, & preſque deffait, ſe tient ſur le haut bout : & encore en l'endroit de celui, qui eſtoit pour lui ſauuer la vie & l'honneur, & qui n'eſtoit pas de qualité, qui ne deuſt eſtre reſpectée.

Diſpute des ſieurs de Montluc & de Terride.

Pour Dieu, capitaines mes compagnons, laiſſez cette gloire derriere le cheuet du lict, quand la neceſſité vous preſſera : car c'eſt n'auoir pas de ſens & de iugement, voyant qu'on ſe va perdre miſerablement. Quand il euſt eſté de plus grande qualité que moy, encore deuoit il ſuiure mon conſeil,

& s'aduancer pour me communiquer de ſon ſalut, & de ſon armée. Son mauuais Ange le guidoit. Il ne ſceut ni auparauant ni depuis prendre ſon party pour ſe ſauuer, ou ſe deffendre. Ce n'eſtoit pas faute de hardieſſe : car il auoit touſiours monſtré, qu'il auoit du cœur. Mais Dieu nous ferme les yeux, quand il nous veut chaſtier.

Pour retourner à nos ambaſſades, ie lui manday tout court, que ie n'en ferois rien, & que ie ne m'engagerois point en lieu, ou il me fallust combattre que ie ne viſſe ſes forces & les miennes, pour connoiſtre ſi elles eſtoient ſuffiſantes pour reſpondre à l'ennemy : car i'en auois trop veu prendre au trebuchet : & ie ne voulois achetter chat en ſac, voulant voir dedans & dehors : & que i'eſtois venu là pour le ſecourir, ſans auoir charge ne commandement de perſonne du monde : qu'il me ſembloit qu'il ſe fondoit ſur les honneurs : & qu'il n'eſtoit pas temps qu'on deuſt diſputer de cela. Il me reſſembloit celui qui eſt en neceſſité, & qui penſe faire trop d'honneur d'emprunter de l'argent de celui, à qui il le demande. Tout cecy lui eſcriuis-ie de colere,

quand ie vis que ie ne le pouuois faire venir en lieu où ie lui voulois dire de bouche tout le discours que nous auions faict tant monsieur de Bellegarde, & les capitaines qui estoient pres de lui, que ceux que i'auois pres de moy. Et comme ils virent, que ie n'y voulois point aller, ils m'enuoyerent messieurs Daudaux & de Damasan pour me persuader que ie deuois aller là.

Le different n'estoit pas que i'y deusse emmener les cinq compagnies de gens de pied que i'auois, & les trois de gens-d'armes, car il n'y auoit pas à manger pour trois iours pour eux-mesmes, mais que i'y deuois aller comme font les voisins, quand ils se vont voir l'vn l'autre. Ie n'ay pas de coustume de marcher ainsi en temps de guerre, quand l'ennemy est pres. Lesdits sieur Daudaux & de Damasan n'auoient pas faute de remonstrances, ni moy de deffences, qu'estoient beaucoup plus apparentes que les leurs, comme les enfans eussent peu connoistre. A la fin comme ils virent que ie n'y uoulois point aller, ils me dirent, que monsieur de Gramond vouloit mal à quelques vns de leur

conſeil, ou bien eux à lui (ie ne ſçay lequel c'eſtoit, car ie ne l'ay point mis en memoire : parce que les haynes des uns & des autres ne m'auoient pas amené la) & que par ce moyen le lieu d'Agetmau n'eſtoit pas propre pour noſtre entreueuë. Nous arreſtames que le lendemain ſur le midi nous nous rendrions tous en la maiſon d'vn gentil-homme, qui n'eſtoit pas en la terre de monſieur de Gramond, encore que ie leur diſſe, que là ou eſtoit vn lieutenant de Roy, toutes inimitiez deuoient ceſſer. Sur l'entrée de la nuit ils monterent à cheual, pour s'en retourner à Orthez. Monſieur de Madaillan me pria le laiſſer aller auec eux, pour y demeurer deux iours, voir s'il pourroit faire quelque choſe auec quarante ſalades de ma compagnie. Ie le laiſſay aller : & ainſi partirent tous enſemble. Et enuiron les vnze heures comme ils furent vn peu au delà d'Agetmau ils trouuerent vn marchand d'Orthez, qui ſe ſauuoit, lequel ils connoiſſoient, & leur dit, qu'ils eſtoient tous deffaits : & que monſieur de Terride & quelques capitaines s'eſtoient ſauuez dans le chaſteau. A quoy ils ne voulurent ad-

Monſieur de Terride ſurpris.

iouſter foy, car nos gens eſtoient dix-huict enſeignes de gens de pied, & les ennemis n'en eſtoient que vingt & deux. Voila pourquoy cela ſembloit impoſſible, veu que les noſtres eſtoient dans la ville. Ils n'arreſterent pour cela de tirer outre. Et à vn quart de lieuë de là ils trouuerent le capitaine Fleurdelis, qui s'eſtoit ſauué, lequel leur dit le meſme, que le marchand. Alors ils firent alte pour recueillir les gens qui ſe ſauueroient. Le marchand arriua: & me trouua couché. Ie trouuay ces nouuelles ſi eſtranges, que ie n'y voulois adjouſter foy, ne pouuant croire que vingt & deux enſeignes en prinſſent dans vne ville, qui n'eſt pas des plus foibles, dix-huict. Mais vn quart d'heure apres, le capitaine Fleurdelis arriua qui m'en dit autant. Alors ie fus contraint de le croire, non pas ſans faire plus de trois fois le ſigne de la croix.

I'ay voulu eſcrire au long la verité, comme tout s'eſt paſſé, parce que toute la France crie, que ſi monſieur le Mareſchal d'Anuille & Montluc euſſent faict leur deuoir Mongommery euſt eſté deffait: & les Princes apres la route de Moncontour n'euſſent

Importance de la victoire du Comte de Mongommery.

ſceu quel party prendre n'ayant eu autre recours, qu'à ſe venir ietter entre les bras du Comte de Mongommery, qui eſtoit frais, victorieux, & plein d'eſcus (tout cela eſt) & la Guyenne ne porteroit le deüil, comme elle fait. Et ſi ie croy que les Huguenots n'euſſent paſſé le Limoſin, & Perigort. Car nous fuſſions allez au deuant leur donner le bon iour. Ce diſcours que i'ay faict au vray monſtrera qui en eſt cauſe. Cependant ceux qui viendront apres nous, pourront apprendre & iuger, qu'en la guerre vne faute eſt irreparable. Il y a beaucoup de gens de bien qui ſont en vie, qui teſmoigneront ce que i'en eſcris. Car ie ne faiſois pas mes dépeſches en ſecret; mais en preſence des capitaines & Cheualiers de l'ordre, qui eſtoient aupres de moy. Ie n'eſcris point pour charger monſieur le Mareſchal, ne monſieur de Terride. Ie ne dis que la verité, pour monſtrer à ceux, qui ont dit, que ſi i'euſſe voulu, ie pouuois ſecourir monſieur de Terride. Ma diligence, le peu de gens que i'auois, les aduertiſſements que ie lui donnay, la deliberation prinſe par tous nous autres rendront teſmoignage, s'il tint

à moy ou non. Ie diray bien que s'il se fut retiré, & qu'il m'eust plûtost creu, & mon conseil, que non le sien, nous eussions esté assez forts dans huict iours, pour combattre Mongommery, & le ietter hors du Bearn, ou l'enfermer dans Nauarreins, là où on ne l'eust pas receu, parce qu'il n'y auoit pas de viures pour nourir ses gens quatre iours. Et parce il falloit qu'il combattist, ou qu'il s'en retournast par le mesme lieu, qu'il estoit venu, qui estoit bien mal-aisé : car les païsans mesmes l'eussent deffait, nous sentans à sa queuë. Monsieur de Terride tenoit encores toutes les autres villes, & si cela eust succedé, il n'eust pas fallu, que monsieur le Mareschal se fust empesché de nostre guerre, mais fust allé tout à son aise suiure ses entreprinses, pourueu qu'il nous eust laissé monsieur de Bellegarde, & les quatre compagnies. Ce que ie pense qu'il eust faict, n'en ayant aucun besoin. On se doit prendre au conseil de monsieur de Terride & non à moy. Pour monstrer à tout le monde le peu d'apparence qu'il y auoit, que le Comte fust venu à bout de son entreprinse, il est certain qu'il n'eust ia-

mais au plus haut, que deux mil cinq cens hommes de pied, & cinq à six cens cheuaux, que bons, que mauuais. Et quand il passa au Port deuers messieurs les Princes, il n'auoit pas plus de cent cheuaux, & fort peu de gens de pied, par le tesmoignage principallement de l'enseigne & du guidon de M. de Terride, & de M. de S. Felix, lieutenant de M. de Negrepelisse, & de l'enseigne du capitaine S. Proget, qui estoient prisonniers, lesquels alloient tousiours sur leur foy par leur camp. Et depuis la paix i'ay parlé à plus de cinquante des ennemis, qui me l'ont confirmé. Ainsi on peut iuger, s'il y auoit apparence d'auoir peur, ni de penser que ledit sieur de Terride, veu les forces qu'il auoit, se fust laissé ainsi surprendre mesmement veu qu'il estoit bon homme de guerre, & auoit de bons capitaines. Mais ils perdirent l'entendement au bon du coup.

Forces du Comte de Montgommery.

Voila la verité du commencement & source des mal-heurs de la Guyenne. Que si monsieur le Mareschal Danuille ne fust venu en ce païs, ie m'asseure que la pluspart des seigneurs, qui se rendirent pres de lui, m'eussent

fait cet honneur de me venir trouuer. Et croy que nous eussions mené le batteau d'vne autre sorte. Il estoit raisonnable qu'il lui fissent cet honneur : car il est grand Seigneur, fils d'vn Connestable, & Mareschal de France, & d'ailleurs braue cheualier de sa personne, plûtost qu'à moy, qui suis vn pauure gentil-homme, vieux, estropiat, & des-fauorisé, mais neantmoins aimé de la noblesse, & du peuple.

Remonstrance aux lieutenans de Roi.

Vous lieutenans de Roi, qui venez apres moy, si mes memoires tombent entre vos mains, faictes vostre profit de la faute de monsieur de Terride : afin que vous ne soyez cause de la ruïne des affaires de vostre maistre. Ie ne le veux pas blasmer ni accuser de couardise & lascheté : car il estoit bon pour mener les gens à la guerre. Mais à vn lieutenant de Roi il faut d'autres parties. Sur vostre teste, sur vostre prudence & bon aduis repose tout le reste. S'il eust creu les aduis, que nous lui auions donné, que le Comte de Mongommery alloit à lui, il eust fait vne retraite honnorable, & eust sauué son canon : que s'il n'auoit assez de loisir, il l'eust ietté dans le Gaue, qui est vne

riuiere, où il y a de grands precipices, il n'eſtoit en la puiſſance de Mongommery de le retirer, & nous euſſions eſté au temps qu'il falloit pour le rauoir. Mais non contant de ce, ayant eſté mis en route en ſon ſiege, & encore retiré dans vne ville aſſez bonne, il deuoit aduiſer les moyens, ou de ſe retirer plus auant, ou de ſe fortifier.

Faute du ſieur de Terride.

Et encore la derniere faute fut pire que la premiere, c'eſt que la peur leur oſta le iugement : car il ſe ſauua auec bon nombre de gentils-hommes dans le chaſteau, qui eſt bien fort, ſans auoir aduiſé d'y faire mettre des viures, pour le ſouſtenir. Et parmy toutes ces diſgraces encores ſe tenir ſur le haut bout ſans vouloir ſortir trois pas de ſon gouuernement pour venir communiquer auec moy? Laiſſez, laiſſez ces honneurs en la neceſſité. Ie n'ay pas fait ainſi, ſouuent auec dix cheuaux, ie me ſuis mis en campagne. Ie m'aſſeure que s'il fuſt venu parler à moy, il ne fuſt tombé au malheur qui lui cauſa la perte de ſa reputation, & de ſa vie. Et quant à moy, i'ay touſiours penſé, me reſouuenant de cette faction, que c'eſtoit vn vray iugement de Dieu. Car leuer vn ſiege contre

forces eſgalles, vaincre & forcer vne ville, prendre le Lieutenant du Roi dans vne bonne place en trois iours, preſque à la teſte d'vn Mareſchal de France & d'vn Lieutenant de Roi, comme i'eſtois, & bref en trois iours conquerir tout vn païs, cela ſemble eſtre vn ſonge. Il faut confeſſer, que de toutes nos guerres, il ne s'eſt fait vn plus beau trait de guerre que ceſtui-cy.

Inſtruction aux capitaines ſur la victoire du Comte de Mongommery.

Capitaines mes compagnons, qui a acquis cette belle gloire au Comte de Mongommery! certes la diligence dont il vſa, ſans donner preſque loiſir à monſieur de Terride de penſer à lui. C'eſt vne des meilleures pieces de la guerre. Mais qu'eſt-ce qui fiſt perdre ledit ſieur de Terride? le peu de diligence qu'il mit en ſon fait. Quant à moy, i'y apportay tout ce que ie peus: car d'entrer plus auant en pays ſans auoir entendu de lui l'eſtat, & combattre vn ennemy victorieux, ſans auoir des forces baſtantes, auec des gens en peur, ie n'eſtois ſi mal aduiſé, pour mettre apres toutes choſes peſle meſle, & lui faire compagnie en ſa ruine. I'auois trop longuement gardé cet aduantage, de n'auoir iamais eſté

defait, pour l'hasarder pour le secours d'vn homme, lequel en despit de tout le monde se vouloit perdre.

Qu'on ne s'estonne pas, si ie m'arreste si longuement sur cecy. Car ie croy, que de ceste faute, laquelle plusieurs mal instruits m'imputent, est prouenue non seulement la ruine de la Guyenne, mais aussi de ce Roiaume. Car ie suis asseuré, que les affaires des Huguenots estoient reduites à telle extremité qu'il n'estoit pas possible qu'ils se peussent remettre. En premier lieu, si monsieur le Mareschal & moy l'eussions suiuy, il n'y auoit doute que Mongommery n'eust esté defait. Et par ainsi tout Bearn conquis qui n'est pas peu de chose. Et pense que par la paix le Roi se fust bien gardé de le rendre, ayant de quoy recompenser dans le Royaume la Royne de Nauarre pour la tenir d'autant plus sous son obeissance. Car vn Roi doit tousjours desirer, que ceux qui sont ses subiects, s'ils sont grands & puissants, soient dans le cœur du Royaume, & non aux extremitez. Car lors ils n'osent leuer les cornes. Et puis le Roy n'auoit pas faute de bons titres pour Bearn. Car on dit, que la souueraineté lui appartient.

Importance de la victoire de Mongommery.

tient. I'en ay ouy discourir vne fois à monsieur de Lagebaston premier President de Bourdeaux, lequel disoit auoir veu les titres en la contablerie de Bourdeaux. Ie n'ay que faire de reueiller cette vieille querelle. Il nous disoit aussi, que lors qu'on commença de dresser la fortification de Nauarrains, la Cour de Parlement enuoya deuers le Roi François pour lui remonstrer combien cela importoit. Mais le Roi, leur manda qu'il ne le trouuoit point mauuais. Ce fut vn mauuais conseil au Roi, car vn Prince le plus qu'il peut, doit empescher ces forteresses voisines. Il y a assez de moyens de les empescher. Sans cette forteresse tout le pays estoit au Roi. Mais cela est fait : il n'y a plus d'ordre, car à chose faite le conseil en est prins. Cutre tout cela, si Mongommery eust esté defait, monsieur l'Admiral, qui perdit cependant cette grande bataille de Moncontour, ne sçauoit de quel bois faire fleches : & ne sçauoit à quel saint se vouër. Ie croy qu'il n'eust pas esté si mal aduisé que de s'enfourner en la Guienne, où on l'eust aisement defait, estant le reste de son armée en fort pauure & miserable estat, sans bagage, les cheuaux,

deferrez, & sans auoir vn seul sol, & bien lui seruit, qu'il se vint ietter entre les mains du Comte de Mongommery, qu'il le remit sus, l'accommodant d'argent qu'il auoit gaigné au sac de plusieurs villes, de sorte que ledit sieur Admiral eust la commodité de trauerser tout le Royaume, cependant que le Roi s'amusa au siege de S. Iean, au cœur de l'hyuer, qui fut vn tres mauuais conseil. Mais Dieu nous ferme & ouure les yeux, comme il lui plaist. Or retournons à nostre propos, peut-estre qu'il y auroit quelques vns qui voudroient que i'eusse mis par escrit plus au long, comme M. de Terride fut defait. Ce que ie n'ay voulu faire : car i'ay tousiours ouy dire que de mauuaise viande on n'en sçauroit faire vn bon potage. Ie laisse cela pour ceux qui y estoient, & qui me l'ont confirmé, & pour les historiens, qui parlent de tout le monde, & souuent mal à propos, comme gens mal entendus qu'ils sont au fait des armes.

Les allées & venuës de M. de Terride vers moy durerent trois iours entiers, & apres Mongommery le vint attaquer. Depuis sa deffaicte ie de-

meuray à S. Seuer, iusques à ce qu'il fut prins dans le chasteau d'Orthez, ie n'en partis : & apres me retiray derechef à Ayre, ou ie demeuray neuf iours apres la prinse dudit sieur deTerride : & du tout donnay aduis à M. le Mareschal, le priant encore de vouloir venir où nous estions. Il me fit responce, dequoy il lui seruiroit d'y venir, puisque M. de Terride estoit deffait & prins : i'y renuoiay M. de Leberon pour lui remonstrer, que s'il passoit la riuiere, vers le Languedoc, pour tout certain Mongommery se ietteroit dans le païs du Roi, ne trouuant personne qui lui fist teste, & que s'il lui plaisoit de faire alte encore pour quelques iours, l'on pourroit connoistre bien-tost, ce que le Comte Mongommery voudroit faire : car enflé d'vne si belle victoire, il ne se voudroit arrester là. Ce qu'il accorda : mais qu'il ne despendroit autre temps, que la paye d'vn mois, que la ville de Toulouse auoit donné à ses gens, & que le reste il le vouloit emploier à recouurer les places de son gouuernement. Or à la verité dire, depuis que M. de Terride fut deffait, les affaires demeurerent si confus que

Responce du sieur Dannilés.

l'on euſt bien eu affaire de deuiner le parti que l'on deuoit prendre, ſinon que le païs de Languedoc euſt voulu payer le camp de M. le Mareſchal pour deffendre la Guyenne, ce que peut-eſtre il n'euſt pas fait, auſſi il n'y auoit point de raiſon. Durant les neuf iours, que ie demeuray à Ayre, nous nous aſſignames de nouueau en vn village, il ne me ſouuient du nom. Tous ceux qui s'eſtoient trouuez à Projan s'y trouuerent, & là diſcouruſmes des remedes, que nous pourrions trouuer, ce qu'eſtoit bien difficile, pour les raiſons ſuſdites, & furent tous d'opinion, que i'eſcriuiſſe à M. le Mareſchal, s'il lui plairoit de s'aprocher iuſques à Viques, que ie m'en irois le trouuer afin de reſoudre ce qu'il lui ſembloit que nous deuions faire pour la deffence de la Guyenne. Lequel me manda qu'il s'y trouueroit vn iour, qu'il me nomma, qui eſtoit deux ou trois iours apres. Ie veux mettre par eſcrit icy, qu'eſt-ce que ie faiſois à Ayre, à cinq lieuës des ennemis, & en vne ville qui n'eſt pas fermée n'ayant que cinq compagnies, que le capitaine Caſtela commandoit, & vne du Vicomte Labatut, qui eſtoit venuë à Ayre & pour-

ce que cecy seruira paraduenture à quelqu'vn a l'aduenir, ie le veux écrire. Quelques apprentis en nostre mestier y apprendront quelque chose.

Les trois compagnies de gens d'armes estoient en vn village deça la Dou vers la Gascongne. Ie découuris mon intention à messieurs les Barons de Gondrin, de Fontenilles, & de Madaillan : & leur dis, que ie voulois tenter la fortune, voir si ie pourrois combattre Mongommery à mon aduantage, auec si peu de gens que nous estions, & que ie voulois faire retirer tout le bagage de toute la noblesse qui estoit auec nous, à Noguarol, & qu'il ne nous demeureroit rien que nos armes & cheuaux, & que ie voulois que toutes les nuits ils se rendissent auec toutes les trois compagnies vne heure apres minuit deuant Ayre deça la riuiere vers la Gascongne. I'auois outre cela quatre compagnies d'argolets. En tout ils pouuoient estre trois cens arquebusiers, lesquels pareillement se rendoient à Millas sur le bord de la riuiere. Nos six enseignes de gens de pied estoient logées au Mas Daire au dessus Ayre tirant vers les ennemis, toutes les nuicts à mesme heure

tous s'y rendroient en bataille au long de la riue, hors le village, & que quand l'alarme viendroit, sans sonner tambour ne trompette, ils se retireroient par Ayre, & passeroient le pont, & nous qui estions logez audit Ayre passerions à gué, car la riuiere estoit gueyable, & que cependant toutes les nuicts vingt cheuaux iroient sur trois chemins, que les ennemis pouuoient prendre pour venir à nous: & qu'ils auroient intelligence les vns auec les autres, pour se tenir aduertis & que tous ensemble se retireroient vers Ayre, sans donner l'alarme, & qu'ils aduertiroient les gens de pied & nous par consequent, & que les vingt cheuaux iroient à vne grande lieuë, ou à vne lieuë & demie en auant: afin que nous ne fussions contraints de retirer nos gens en desordre, & que nous eussions temps pour faire vne demie lieuë sur nostre retraite, qui estoit vers Noguarol, auant que les ennemis arriuassent à Ayre. Ie mesuray la longueur de la nuict: car ie ne craignois pas qu'ils vinssent le iour, à cause que ie tenois vn gentil-homme nommé le capitaine Bahus en vn village fermé, qui est à vne lieuë & demie d'Aire

Belles considerations pour vn chef de guerre.

tirant à Morlas, lequel tenoit des gens tout le long du iour sur tous les chemins, que les ennemis pourroient venir à nous : & auoit soixante ou quatre-vingt soldats auec luy, & vingt ou vingt cinq argoulets. Et leur mettois en auant, que quand les ennemis auroient fait cinq grandes lieuës de ce pays-là, mesmement les gens de pied, & singulierement la nuict, qu'à l'arriuée d'Ayre il faudroit que les gens de pied mangeassent & beussent, & qu'ils n'y pouuoient arriuer, que ne fust pres du iour à l'heure du grand sommeil, & mesmement gens de pied, qui ont cheminé toute la nuict, qu'ils ne tireroient iamais vn homme de pied de la dedans, & que la plufpart de leur arquebuserie à cheual demeureroit auec les gens de pied : & que par l'art de la guerre les gens de cheual deuoient passer outre, & venir apres nous, ayant opinion que nous nous retirerions de peur : & que ie voulois que nostre rencontre fust à demy lieuë d'Aire, qui seroit proprement entre la pointe du iour & le soleil leuant : & comme nous les verrions approcher de nous, nous tiendrions toute nostre arquebuserie couuerte de

nos gens de cheual, & baisserions la teste les chargeant. Ie ne faisois doute, que nous ne les desissions, ce qu'ils trouuerent bon : & furent de mesme opinion que moy, que nous les desferions & romprions : car nos cheuaux se trouueroient frais, & les leurs las : & nos gens de pied qui viendroient demy lieuë au trot apres nous, voyant la victoire, & que les leurs se trouueroient encores dans Ayre dormant ou mangeant, & voyant leur cauallerie desfaite & en route, il ne falloit faire doute, que chacun ne se fust essayé de se sauuer, par là où il eust peu & non combattre. Il faut ainsi se representer les choses, quand on les entreprend, & ouyr les raisons des vns & des autres là dessus.

Sur cette entreprinse nous demeurasmes neuf iours. Toutes les nuits nous estions en bataille de cette sorte, attendant que les ennemis nous vinssent combattre, nous pensant surprendre : mais ie croy que nous y eussions demeuré, si nous les eussions voulu attendre iusques à cette heure. Et le dixiéme iour ayant eu la response de monsieur le Mareschal, que dans trois iours il se rendroit à Auch, nous nous retirasmes

retirasmes vers Marsiac, pour nous rallier auec monsieur de Bellegarde, auquel ie laissay tous les gens que i'auois, & seulement m'en allay auec vingt cheuaux à Auch : & fis neuf grandes lieuës ce iour-là, qui en vallent vingt de France, pour ce que le lendemain matin estoit le iour, que M. le Mareschal m'auoit mandé, qu'il s'y trouueroit. Et ne fus à ma vie si las, car il faisoit vne chaleur extrême & y trouuay monsieur de Negrepelisse qui estoit arriué le iour de deuant, ayant entendu que monsieur le Mareschal s'y deuoit trouuer, & pour r'allier ce qui estoit demeuré de sa compagnie, laquelle estoit auec monsieur de Terride. Le lendemain matin monsieur le Mareschal ne se trouua pas à Auch : mais y enuoya monsieur de Ioyeuse, & tinsmes le conseil au logis de monsieur de Negrepelisse, qui auoit la goutte. Et là monsieur de Ioyeuse nous proposa l'intention de monsieur le Mareschal : qu'estoit, qu'il s'en alloit repasser la riuiere de Garonne, & alloit employer son temps en son gouuernement, veu la despence que le païs faisoit, pour subuenir aux frais de la guerre. Nous debattions tous le

M. de Ioyeuse à Auch.

Conseil.

contraire : puis que les ennemis estoient en la Guyenne, que lui ayant la charge du Dauphiné, Prouence, Languedoc, & Guyenne, qu'il deuoit aussi tost penser à conseruer l'un comme l'autre : que tous estoient seruiteurs du Roi, tous subiets du Roi, & le païs au Roi, & qu'il falloit aller là, où estoient les ennemis, & reparer la grande faute que nous auions faite. Monsieur de Ioyeuse mettoit en auant, que le païs de Languedoc ne payeroit pas l'armée de M. le Mareschal, s'ils ne voyoient, qu'il employast leur argent à recouurer les places de Languedoc : & comme i'ay desia dit, il y auoit de la raison. Neantmoins nous autres qui estions de la Guyenne n'attendions autre chose, que la ruïne d'icelle, & par consequent de nos maisons. Et pour toutes ces considerations nous eussions bien voulu que monsieur le Mareschal eust prins dessein de deffendre la Guyenne, & non de retourner en Languedoc. En somme il nous dit, qu'il se rendroit le soir à monsieur le Mareschal à l'Isle, & que le lendemain matin ledit sieur passeroit la Garonne vers le Languedoc. Et nous laissa tous bien esbahis, connoissant bien que Mongommery

Contention entre les chefs pour la guerre de la Guyenne.

ne pouuoit pas viure longuement en Bearn, & qu'il se ietteroit dans le païs du Roi. Ie dis à monsieur de Ioyeuse, que puis qu'il ne me demeuroit forces pour deffendre la Guyenne ie ne pouuois faire autre chose, que de me retirer à Libourne, là où le Roi m'auoit mandé. Et ainsi ie m'en retournay trouuer monsieur de Bellegarde à Marsiac, qui fut aussi esbahy que moy-mesme : car il n'estoit pas sans crainte de la ruïne de ses maisons, aussi bien que moy & les autres qui estions de la Guyenne. Ie laissay le Vicomte de Labatut auec ses deux compagnies dans Marsiac, & lui mis à sa discretion de faire ce qu'il pourroit, car de forces ie n'en auois point pour le secourir. Monsieur de Bellegarde se retira aussi vn peu plus auant vers le Comenge, attendant ce que monsieur le Mareschal commanderoit qu'il fit, & le Baron de Gondrin s'en alla vers Euse, pour faire le mieux qu'il pourroit auec sa compagnie. Nous estions tous comme brebis esgarées. Ie m'en vins auec les cinq compagnies passer la Garonne & les mis au Port sainte Marie, & Aguillon, pour voir si ie pourrois assembler encores des gens : &

baillay trois ou quatre commiſſions pour en leuer. Il ne demeura auec moy que trente cinq ſallades de la compagnie de monſieur de Fontenilles, & quatorze de la mienne : car monſieur de Madaillan, qui eſtoit allé à l'enterrement de ſa femme, en auoit amené vne partie, qui eſtoient ſes voiſins. Son frere qui portoit mon enſeigne s'en eſtoit allé à ſa maiſon malade, lequel en auoit auſſi amené de ſes voiſins. Mon guidon eſtoit priſonnier, ſon Mareſchal des logis s'en eſtoit allé à Toulouſe, pour vn procez que l'on lui iugeoit. Et voila l'occaſion pourquoy i'eſtois demeuré ſeul. Il eſt vray que i'eſtois aſſeuré que dans huict iours ils ſe rendroient tous à moy. Quant à la nobleſſe d'Armagnac tous s'eſtoient retirez à leurs maiſons, pour donner ordre à retirer leurs meubles dans Lectoure, car ils ne penſoient pas moins, que ce qu'ils ont vu depuis, il ſembloit que ce fut vn fleau de Dieu ſur nous, car tout le monde ſongeoit à ſauuer ſon bien, & non à ſe deffendre, ni faire teſte à l'ennemy. Voyez quelle fut la ſuitte de la faute que nous fiſmes de nous entendre ſi mal.

Ie n'eus pas demeuré quatre iours à Agen, que ie fus aduerti que monsieur de Marchastel, qui à present est seigneur de Peyre, estoit arriué à Thounens auec trois cens cheuaux, parmy lesquels il y en pouuoit auoir soixante de bons, le reste estoit arquebuserie à cheual mal montez, & qu'il deuoit passer en Bearn se ioindre auec le Comte Mongommery. Incontinent ie partis, & me rendis à Aguillon. De cinq compagnies i'en auois enuoyé deux à Villeneufue, pour soulager le païs : & aux trois, qui m'estoient demeurées, & qui estoient au Port sainte Marie & Aguillon, s'il y auoit cent hommes pour compagnies, c'estoit tout : car chacun s'en estoit allé à sa maison, aussi bien que les gens de cheual, & les capitaines mesmes. I'auois donné commission aux capitaines du Plex & Pommies, qui sont de Condomois, de faire chacun vne compagnie : & leur manday qu'ils se rendissent vers Buzet, & que ie voulois essayer de passer la riuiere de Garonne : & s'ils entendoient que les ennemis me vinssent empescher le passage, qu'ils leur donnassent des allarmes par derriere. Ledit sieur de Peyre *Secours à Mongommery.*

n'arresta point à Tounens, & passa la riuiere s'estendant vers Monurt, Montluc, & Damasan. Le soir que i'arriuay à Aguillon, ie fis semblant de vouloir passer la riuiere : lors ils se presenterent pour m'empescher : mais il n'y eut autre chose que quelques arquebusades tirées d'vn bord de la riuiere à l'autre. Le lendemain matin ie fis descendre deux batteaux deuers le Port sainte Marie, en l'vn pouuoient passer trois cheuaux, & en l'autre deux : & me presentay au passage du port de Pascau : & embarquay dans les deux batteaux vingt-cinq arquebusiers. Et comme ie pensois qu'ils vinssent deffendre le passage, ils firent le contraire, car ils abandonnerent Damasan, Montluc, & Monurt, & se retirerent vers la Gruere & le Mas d'Agenois : & ainsi me quitterent le passage : & allay loger à Damazan, où ie trouuay les capitaines du Plex & Pommies, qui estoient arriuez, & auoient tous deux enuiron quatre-vingts hommes de pied seulement, car ils n'auoient pas eu le loisir de faire leurs compagnies, & quelques quatre vingts arquebusiers à cheual s'y rendirent aussi. Le capitaine Lauba, vn

mien parent, qui pouuoit auoir soixante arquebusiers à cheual, y arriua; enuiron les quatre heures apres midy nous fusmes tous passez. A mon arriuée à Damasan m'arriuerent deux hommes de Castelgeloux, que les consuls & habitans de la ville m'enuoyoient, demandant secours: que Calonges auoit esté deuant la ville pour les sommer, & qu'ils lui auoient respondu, que s'ils n'auoient nouuelles de moy le lendemain matin, qu'ils leurs bailleroient la ville. C'estoit vne chose estrange, les villes qui n'auoient apparence de pouuoir estre forcées, trembloient de peur. Ils auoient capitulé, qu'il n'y entreroit que les capitaines, moyennant quelque argent qu'ils donnoient: mais c'estoit vne feinte, car ils vouloient s'emparer de la ville, & y laisser des gens: car les capitaines estans dedans auec les Huguenots de la ville, estoient bien asseurez qu'ils seroient maistres des Catholiques. Tout incontinent i'ordonnay à M. de Noé & au capitaine Bengue, lieutenant & guidon de la compagnie de monsieur de Fontenilles, qu'ils fissent repaistre leurs cheuaux, & aux capitaines du Plex & Pommies,

faire repaistre leurs arquebusiers à cheual , & qu'à l'entrée de la nuict M. de Noé partiroit auec vingt cinq salades , & lesdits capitaines du Plex & Pommies auec leurs arquebusiers à cheual auec lui , & que l'vn des messagers iroit en leur trouppe , & le reste des salades , qui pouuoient estre dix , & les quatorze de ma compagnie iroient auec ledit capitaine Bengue , & le capitaine Lauba auec lui , & s'arresteroient à vn quart de lieuë de la ville en vn lieu assigné : & si monsieur de Noé pouuoit entrer , il en donneroit aduis au capitaine Bengue , sinon il se retireroit à lui , & moy ie me deuois rendre auec quatorze ou quinze gentils-hommes , qui estoient auec moy & quelques quatre-vingt arquebusiers à pied , à demy quart de lieuë dudit capitaine Bengue , à la maison d'vn gentil homme nommé monsieur de Canet , & que là ils me donneroient aduis de tout ce qui se passeroit. Cecy faisois-je , afin que si les ennemis venoient pour empescher l'entrée de monsieur de Noé , que le capitaine Bengue & lui se rallieroient ensemble , & moy aussi me monstrerois en campagne , pour les faire tenir

en ceruelle, entendant que nous estions trois trouppes en campagne. Ie sçauois bien qu'ils en seroient bientost aduertis par ceux-là, qui faisoient les bonnes gens demeurans en leurs maisons sous l'édit du Roi : & partismes toutes les trois trouppes de nuict pour ne donner connoissance aux aduertissemens du petit nombre que nous estions. Monsieur de Noé fut à vne heure apres minuit aux portes de Castelgeloux, là où il y eust grandes disputes, si on le laisseroit entrer ou non. les vns disoient ouy, les autres non, de sorte qu'ils le firent demeurer deux grosses heures auant de conclurre, & à la fin les Catholiques se ietterent à la porte de la ville, & se firent maistres d'icelle porte, & l'ouurirent : & comme il fut dedans, il en donna aduis au capitaine Benque, & lui manda de se retirer à moy, comme il estoit ordonné, ce qu'il fist. Il estoit desia soleil leuant. Sur la pointe du iour arriuerent deuant Castelgeloux deux Huguenots qui estoient enfans de la ville, & venoient sçauoir auec ceux de la ville, si l'argent estoit pres, & s'ils estoient deliberez de laisser entrer les capitaines, comme ils auoient accordé, & que ledit sieur de Peyre estoit auec

Secours pour Castelgeloux.

tous ses gens à vn quart de lieuë de là, qui auoit fait alte attendant leur retour. Et comme quelques vns les amusoient en paroles, sortirent quatre cheuaux qui en prirent l'vn, & l'autre se sauua & donna aduis à monsieur de Peyre que son compagnon auoit esté prins, & que c'estoient gens d'armes, qui portoient casaques iaunes. Alors monsieur de Peyre conneut que ie m'estois leué plus matin que lui : & se retira au Mas. Monsieur de Fontenilles estoit arriué la nuit à point nommé à Buset vn quart de lieuë de Damasan, où ie m'estois retiré, apres que i'eus donné l'ordre de marcher la nuict : & me conta par les chemins que M. le Mareschal n'auoit point passé la riuiere de Garonne, pour s'en aller en Languedoc, comme M. de Ioyeuse nous auoit asseuré qu'il feroit, mais qu'il s'en alloit vers Muret pour soulager le pays. Cette nuict là i'eus deux grandes ioyes : la premiere & principale, de ce que monsieur le Mareschal s'estoit rauisé & ne passoit point la riuiere, car i'esperois que nous ferions quelque chose de bon pour le seruice du Roi & du pays : & l'autre de ce que i'auois secouru Castel-geloux, qui nous apporteroit grandis-

ſime profit tant en Bourdelois qu'en Bazadois. Ce que i'ay voulu eſcrire, pour monſtrer qu'auec peu de forces, i'ay fait ce que i'ay peu, ſans croupir en ma maiſon, ny laiſſer tout à l'abandon.

Remonſtrance aux capitaines.

Capitaines, encores que ce ne ſoit pas icy de grandes conqueſtes & batailles, ſi pouuez vous apprendre auſſi bien qu'en autres endroits de mon liure, de quoy profite vne grande diligence (Ie ſuis touſiours ſur cette leçon. On ne la vous ſçauroit trop repeter) & comme il fait bon hazarder, quand il eſt neceſſaire. Quand ie paſſay la riuiere, vingt hommes m'euſſent empeſché de paſſer, s'ils fuſſent demeurez aux maiſons du port de Paſcau, car il faut, malgré qu'on en ait, arriuer entre les deux grandes maiſons. Car vous ne pouuez faire deſcente que là ou à Montluc, là où pareillement il y a vne grande maiſon à la deſcente. Et ſi i'euſſe voulu diſcourir ſur la raiſon de mon paſſage ie n'euſſe trouué homme qui euſt eſté d'aduis, que ie deuſſe hazarder de paſſer. Par ainſi vous pouuez connoiſtre que la guerre porte, qu'il faut hazarder quelquesfois, quand l'affaire eſt de grande importance, & ne regarder pas touſjours à la raiſon de la

guerre. Mais aussi peus-ie bien dire, que si vous estes longs à entreprendre, & longs de pouruoir à l'execution vous pourrez plus perdre en hazardant, que gaigner. Car l'homme qui hazarde, il faut que son entreprinse soit secrette, & de prompte execution, pour garder que l'ennemy ne sçache ce que vous voulez faire, auant que vous veniez à l'execution. Car si vous luy donnez temps de le sçauoir, ou de pouuoir rompre ce que vous voulez faire, pensez qu'il a du iugement comme vous, il pouruoira si bien à son fait, qu'au lieu que vous le penserez surprendre, vous vous trouuerez surprins & deffaits. Ne prenez pas tousiours le plus aisé, ains trompez le, faisant semblant de vous ietter en vn lieu pour passer par vn autre. Quant à la diligence, M. de Noé ne demeura pas 2. heures à repaistre à Damasan, que la nuit le surprit : toutesfois sur l'heure il partit sans marchander. Combien y a-il de chefs, qui eussent voulu donner temps aux gens de cheual de repaistre & seiourner la nuict pour le moins, iusques à vne heure ou deux deuant le iour, veu qu'ils auoient demeuré tout le long du iour au passage de la riuiere, auec vne extreme cha-

leur ? Que ſi ie l'euſſe ainſi ordonné, M. de Noé euſt trouué les ennemis dans la ville, comme ils le trouuerent à luy dedans. Ainſi ie vous conſeilleray touſiours de vous ſouuenir de la deuiſe d'Alexandre le grand. *Ce que tu peux faire aujourd'huy n'attends au lendemain.* Apres vne grande coruée, vous vous repoſerez à voſtre aiſe, & acquererez de l'honneur. Il faut ſouuent faire creuer vos cheuaux ſous le fais, vous en recouurerez aſſés & non pas de l'honneur, quand vous l'aurez perdu. C'eſt choſe qui ne ſe trouue pas, & pour laquelle vous portez l'épée au coſté.

Comme ie fus retourné à Damaſan, ie me retiray à Buſer, maiſon du Seigneur de Caumont mien parent : & incontinent apres diſné montay à cheual, & m'enallay auec trente cheuaux que ie pouvois auoir, & les argoulets du capitaine Lauba, droit à Peuch, qui eſt à la Royne de Nauarre, & à moy. Le ſieur de Peyre s'eſtoit retiré auec tous ſes gens dans le Mas, qui eſt à vne grande lieuë de Peuch : & quand i'y fus arriué, il eſtoit 3. heures apres midy. Les nouuelles allerent à luy, que ie marchois droit au Mas : qui fut cauſe qu'il partit incontinent & chemina

toute la nuict. Lauba se mit sur la queuë, & en eust eu poil ou plume, car il est hasardeux gentil-homme, & les deux capitaines qui estoient auec lui de mesme : mais il ne sceut rien de sa retraite, iusques au lendemain qui estoit soleil leuant, & s'en allerent ietter sur la piste. Et leur dit on qu'ils estoient desia au mont de Marsan. Et le lendemain ie tiray dudit Castelgeloux ledit sieur de Noé & la caualleríe, & y laissay dedans les capitaines du Plex & Pommies, qui paracheuerent de faire leurs compagnies, lesquelles tousiours ont esté bonnes, car ils ont ordinairement eu quatre-vingt arquebusiers à cheual pour le moins : & ne seiournoient gueres qu'ils ne fussent iournellement en compagnie, & bien souuent couroient iusques au mont de Marsan, & y ont fait souuent des combats. Ie m'en retournay à Agen : & le mesme iour que i'y arriuay, vn courrier de monsieur le Mareschal m'apporta des lettres, par lesquelles il me mandoit, qu'il auoit entendu tant par monsieur de Ioyeuse, que d'autres, que ie m'en voulois aller à Libourne sur le commandement que le Roy m'en auoit fait, & que quand le

Roy m'auoit escrit de m'y aller mettre, il ne sçauoit pas que les affaires de la Guienne allassent si mal : & qu'ils me prioient que ie les considerasse bien : & que si i'abandonnois le plat païs, le Roi ny monsieur ne le trouueroient pas bon. Ie lui escriuis, que quelque chose que i'en eusse dit, ce n'auoit iamais esté ma volonté, & qu'il s'asseurast que ie n'estois pas marchand, pour estre prins au premier mot : & que i'estois fort resiouy de ce qu'il vouloit encores temporiser en la Guienne, pour voir la deliberation que l'ennemi voudroit prendre, car il me mandoit ainsi par ses lettres, & que s'il luy plaisoit, cependant que son camp ne faisoit rien marcher vers Nogarol & le mont de Marsan, pour voir si l'ennemi voudroit prendre courage de sortir de Bearn pour nous venir combattre, nous pourrions faire quelque chose, & que cela selon mon aduis profiteroit : afin que si Mongommery vouloit entrer és terres du Roi, il conneust qu'il lui seroit bientost sur les bras pour le combattre. Il me rescriuit qu'il estoit content, & qu'il se rendroit à Auch dans cinq iours, & que ie m'y trouuasse. Ie ne voulus bou-

ger les cinq enſeignes que mon nepueu de Leberon commandoit, de Libourne & saincte Foy, combien que les deux, qui demeuroient à saincte Foy, n'y eſtoient, ſinon pour eſpargner les viures de Libourne, mais aduenant vn ſiege, ils auoient charge qu'incontinent que monſieur de Leberon leur manderoit, ils ſe retiraſſent à Libourne, où le cheualier Horloge eſtoit, qui faiſoit des trenchées par dedans, comme ſi de iour en iour on euſt attendu le ſiege. Ie prins les cinq enſeignes, que le capitaine Caſtella commandoit en abſence du cheualier & de mon nepueu, ma compagnie, celle de meſſieurs de Gondrin & de Fontenilles. Dépeſchay en poſte à monſieur de la chappelle Lauzieres, qui eſtoit à Cahors, & qui ſe tenoit touſiours preſt, pour amener la nobleſſe de Quercy, qu'il marchaſt en diligence, & que M. le Mareſchal marchoit de ſon coſté droit en la Chaloſſe. Ce qu'il fiſt promptement, & amena ſous ſa cornette ſoixante dix gentils-hommes. Tous ceux d'Agenois vinrent auec moy. Il n'en demeura vn ſeul en ſa maiſon, ſauf le capitaine Pauliac le vieux, que ie fis retourner par force

Libourne ſe craint d'vn ſiege.

à

à Ville-neufue, pource qu'il en estoit gouuerneur, tant pour garder ledit Villeneufue, que pour fauoriser de ce qu'il pourroit Libourne, si les ennemis y alloient. Monsieur de Cassaneuil estoit Mareschal de camp de nostre troupe, & logeoit, comme son rolle mesme portoit, cent trente cinq gentils-hommes soubs ma cornette, & soixante dix soubs celle de M. de la Chappelle Lauzieres, les susdites compagnies de gens d'armes, & six cornettes d'arquebusiers à cheual. Voila la troupe que i'auois. Sous la cornette de M. le Mareschal il y auoit prés de trois cens gentils-hommes, comme ledit sieur Mareschal mesme me dit à Granade present son Mareschal de camp, qui estoit M. de la Croisette, tant du costé de Comenge, que de Languedoc. Il auoit vingt & deux enseignes de gens de pied, que monsieur de S. Giron de la Guiche commandoit, & dix de monsieur de Sauignac. Sa compagnie d'hommes d'armes, celle de messieurs le Comte d'Esterac, de Lausun, de Terride, de Negrepelisse, des deux Bellegarde pere & fils, de Gramond, du Mareschal de la Foy, de Joyeuse, d'Aubigeon, d'Arne, de

Forces du sieur d'Anuille.

Sarlabous auec les trois que i'auois, faisoient le nombre de quinze cornettes de gens-d'armes, & la sienne que nous prenions pour deux, pource qu'il a cent hommes d'armes, le tout reuenoit à dix-sept. Et nous ioignismes auec luy à Auch : puis allasmes à Nogarol, où ledit sieur Mareschal demeura deux iours. Les ennemis auoient desia passé la Dou, & tenoient le mont de Marsan, Granade & Cazeres. Ie commandois l'auantgarde.

Le lendemain que le camp fut à Nogarol, monsieur le Mareschal tint conseil, où ie me trouuay, & voulois que nous marchissions en auant ce mesme iour : & esperions que nous surprendrions ceux de Cazeres & de Granade : toutesfois monsieur le Mareschal n'en fust point d'opinion de ce iour-là : pource qu'aucuns proposoient que dés que les ennemis entendroient nostre arriuée, ils passeroient la riuiere de la Dou en Bearn, pource qu'elle estoit fort basse, & se gueyoit en plusieurs lieux. Monsieur le Mareschal proposa en ce conseil, qu'attendu qu'il n'auoit point de grosse artillerie pour battre les villes, & qu'il n'auoit que quatre pieces de campa-

gne, qu'il ne deliberoit point de passer plus outre, ains s'en retourner en son gouuernement pour executer les entreprinses qu'il y auoit, & pour recouurer les places que les ennemis y tenoient, & beaucoup d'autres raisons, que ledit sieur Mareschal mettoit en auant. Cette facheuse chanson estoit tousiours à nos oreilles. Et encores que ces raisons fussent apparentes ie ne les pouuois trouuer bonnes, pource que ie voyois clairement aduenir en la Guienne, ce qui est advenu, comme faisoient aussi tous ceux qui y auoient interest comme moy. Et entrasmes si auant que ie fus contraint de luy dire, qu'il falloit qu'il respondit au Roy aussi bien de la Guienne, que du Languedoc : & que par sa patente il trouueroit qu'il auoit accepté de commander aux quatre prouinces, qui estoient Dauphiné, Prouence, & Guyenne, aussi bien qu'en Languedoc, dont il en estoit gouuerneur : & que ie le priois d'y vouloir aduiser. Il me respondit que par toutes les trois prouinces il y auoit des gouuerneurs, & que chacun gardast son gouuernement, comme il feroit le sien. Ie conneus bien à ces parolles, qu'il se

fascha de ce que ie lui auois dit, car ces gens veulent qu'on leur accorde tout ce qu'ils disent. Si estoit il vray pourtant, car il auoit embrassé tout cela. Et demeura ainsi le conseil sans resolution : & me retiray, apres auoir prié monsieur de Ioyeuse & M. de Bellegarde de lui vouloir remonstrer, car de moy ie connoissois bien que ie l'auois fasché, & ne lui en voulois plus rompre la teste. Ils me promirent de le faire : & laissay vn gentil-homme aupres d'eux, afin qu'ils m'aduertissent de sa deliberation. Bien-tost aprés lesdits sieurs me manderent qu'il s'estoit resolu d'aller à Granade, de quoi ie fus fort aise, comme aussi fut toute nostre trouppe. Ie lui escriuis promptement s'il trouueroit bon, que i'allasse la nuit deuant enfermer ceux qui estoient dans Granade, voir si nous leur pourrions donner vne estrecte, il me manda qu'il le trouueroit bon & qu'il auoit desia fait partir l'Estang de Cornusson auec les quatre cornettes de caualIerie, qu'il auoit, pour se ietter dans Cazeres, qui estoit celle dudit de l'Estang, de S. Pourget, du Sendat, & Clerac. Ie partis à l'entrée de la nuit auec la noblesse, &

ma compagnie : & ſans vne pluye qui nous print la nuit , la plus grande que ie penſe iamais auoir veu , i'euſſe attrapé à Granade quatre vingt ou cent cheuaux , qu'il y auoit , qui eſtoient de mes voiſins de Tounens , & Cleyrac. I'euſſe mieux aimé les rencontrer que trois cens d'autres : & croy que ie les euſſe ſi bien aiuſtés , qu'à peine euſſe-ie eu iamais crainte d'eux : car c'eſt la taniere des mauuais garçons. Mais vn malheur ſeul ne m'aduint pas, car la pluye me contraignit me ietter dans Gaube , qui eſt à M. de Valence mon frere qui dura pour le moins trois groſſes heures , & encore ne me fuſſent ils pas eſchappez , n'euſt eſté que comme M. de l'Eſtang fut arriué à Cazeres , il depeſcha ſur l'entrée de la nuit l'enſeigne du capitaine S. Porget auec douze Salades , pour aller découurir iuſques au delà de Granade , tirant au mont de Marſan Et comme l'enſeigne fut aupres de Granade , il n'entra point dedans & ne penſoit auſſi qu'il y euſt des ennemis , & ne ſe vouloit point deſcouurir , & paſſa outre plus d'vne lieue vers le mont de Marſan. Comme il vid qu'il ne trouuoit rien , il s'en retourna par le meſ-

me chemin : Et estant deuant les portes de Granade , il fist entrer sa guide descouurir dans la ville , s'il y auoit rien , lequel estant à la porte vid sortir gens de cheual à la place , & par les rües qui alloient & venoient. Il tourne à l'enseigne , & lui dit ce qu'il auoit veu : & qu'encore que la nuict fust fort obscure , il lui sembloit qu'ils portoient casaques blanches. L'enseigne mit pied à terre , & s'en va tout seul sur la porte de la ville , & entra dedans , encore qu'il vid bien les gens à cheual : mais il auoit quelque opinion , que c'estoit moy , pource qu'ils auoient entendu , que ie m'y deuois rendre au point du iour , ce que i'eusse bien fait , encore deux heures deuant le iour , si la pluye ne m'en eust gardé. Il ne pouuoit bien descouurir s'ils auoient casaques blanches , ou non , & se mit dans la ville quatre ou cinq pas en auant. Ceux qui estoient logez contre la porte sortirent dehors pour monter à cheual. L'enseigne qui les apperceut , estoit si pres d'eux , qu'il conneut qu'ils auoient casaques blanches , & pensa regaigner la porte de la ville , mais il fut enfermé par derriere , & prins. Ils lui firent dire tout

& le monterent en crouppe, l'en amenant au grand trot & galop. Le Comte Mongommery, qui estoit vers Montaut, & Nugron en fut bientost aduerty : & lui donnerent telle alarme, quil monta incontinent à cheual, sans descendre iusques à ce qu'il fust à Orthez : & son artillerie demeura par les chemins abandonnée : & n'y auoit pas trente hommes au rapport des bonnes gens du pays, & d'eux mesmes, & de ceux qui estoient prisonniers. Monsieur le Mareschal arriua à Granade vn peu apres le soleil leuant. Mon quartier auec l'auant-garde fut à sainct Maurice qui est à monsieur de Barsac de Quercy. Et voulut monsieur le Mareschal que monsieur de Sauignac fust de l'auant-garde, & les compagnies de messieurs de Gramond & d'Arne, & monsieur de la Chappelle Lozieres, & les trois compagnies de gens d'armes, que i'auois. Et voila comme nous arriuasmes tous à Granade trois lieuës du mont de Marsan. Deux iours apres nostre arriuée, monsieur le Mareschal tint encore propos de s'en vouloir retourner : car c'estoit tousiours son refrain, & disoit, qu'estce que ie voulois qu'il fist dans le pays

de Bearn, veu que toutes les villes estoient rendues, & que le Roy n'y tenoit plus villes ne chasteaux, qu'il ne faisoit que perdre temps, & d'autre part que les viures lui failloient, & que desia les soldats crioient à la faim : & aussi qu'il n'auoit point d'artillerie pour battre les villes. Il y auoit de la raison des viures, pource que le charroy n'estoit pas encore arriué : car des qu'il me manda qu'il vouloit marcher, ie manday promptement cottiser tout le Condomois, l'Armaignac, l'Esterac, Commenge, & Bigorre, & dans deux iours nous eusmes plus de uiures qu'il ne nous falloit. A la fin ie conneus bien que son affection ne se perdoit point ni de son conseil : car de moy ie n'y entray iamais, sinon à celui de Nogarol. L'on ne m'y appelloit point, ni ie ne m'y presentois pas aussi, parce que ie connoissois bien, qu'on ne prenoit pas plaisir quand ie disois que nous deuions faire la guerre en Guienne, puis que les ennemis y estoient. Et conneus bien que tous les conseils qui se tenoient sans moy, n'apportoient rien de bon en la Guienne. Nous qui estions Gascons, en tenions de nostre costé.

Diuision entre les chefs.

Voyant

Voyant donc que cette volonté continuoit ie priay monsieur le Mareschal me laisser aller attaquer le mont de Marsan, esperant de l'emporter. Il me dit comment ie pensois prendre vne ville fermée de murailles, qui estoit bonne, & non seulement vne, mais trois toutes closes de bonnes murailles, ce qui estoit vray. Toutesfois ie lui respondis que i'en auois prins d'autres plus fortes que le mont de Marsan, d'emblee, & là où y il auoit de meilleurs soldats. Il me resouuenoit de Piance, qui estoit bien autre chose que le mont de Marsan, encores qu'il estoit assez fort. Ie lui disois aussi, que monsieur de Terride auoit bien esté prins en mesme sorte à Orthez. Parquoy puis que nos ennemis l'ont fait, ie le pouuois faire, & que par aduenture ie leur pourrois bien rendre la pareille. A la fin il me dit qu'il estoit content, ie le priay de laisser venir monsieur de Sauignac auec les dix enseignes, ce qu'il m'accorda. Ie ne peus pas partir le lendemain, qui estoit le treiziéme iour, car il pleut tout le iour: & neantmoins ie voulus aller auec quarante ou cinquante cheuaux reconnoistre la ville: & ne peus aller plus

Entreprinse du mont de Marsan.

de demie lieuë. I'arriuay en trois ou quatre maisons, où ie trouuay le capitaine Arne, & monsieur de l'Arbous lieutenant de monsieur de Gramond, lesquels me dirent, que le soir de deuant ils y auoient esté, comme aussi auoit fait monsieur de la Chappelle Lozieres. Et parlasmes longuement tous trois de la resolution que monsieur le Mareschal prenoit de s'en vouloir retourner : & connoissoient bien ceux, qui adheroient à son opinion de retourner faire la guerre en Languedoc, & laisser la Guyenne, qu'ils ne trouueroient pas grande resistance à executer leurs entreprinses en Languedoc, veu que la force des ennemis estoit en Bearn, d'où ie croy bien qu'ils pensoient que les ennemis ne bougeroient. Mais nous autres qui estions de la Guyenne, sçauions bien que Mongommery ne pouuoit viure longuement en Bearn, & qu'il falloit, que par necessité, quand bien il ne le voudroit pas faire, il se iettast sur le pays du Roi, & sur nos maisons. Ie connoissois bien aussi que ceux qui suiuoient l'opinion de monsieur le Mareschal pensoient, que reprenant les villes de Languedoc, ils feroient de

grands seruices au Roi, dont ils tireroient grandes loüanges, & mettroient leurs maisons en seureté. Ie n'estois pas marri que ceux qui estoient du Languedoc, eussent cette opinion, & qu'ils voulussent tirer monsieur le Mareschal en Languedoc pour toutes ces considerations : car i'ay tousiours ouy dire, que plus pres est la chemise que la robbe, & pour quelque chose qu'on face on cherche le profit. Cela les excuse, n'y ayant point de deshonneur, comme il n'y en auoit pas aussi. I'estois seulement fâché contre ceux qui tenoient l'opinion des autres, & qui estoient de la Guyenne, ce qu'ils faisoient pour plaire à monsieur le Mareschal, & desirois que les ennemis leur bruslassent leurs maisons, pource qu'ils tenoient pour le secours de Languedoc, où ils ne pouuoient rien perdre, & sembloient chercher la ruine de leurs maisons & parens. Ie sçay bien d'autre part, qu'il me fut dit qu'il y en auoit de ceux qui estoient de la Guyenne, qui disoient à monsieur le Mareschal, que toutes les persuasions que ie lui faisois de faire la guerre en Guyenne, n'estoient sinon, pource que

Ialousie semée parmi les chefs.

ſi monſieur. le Mareſchal faiſoit quelque choſe de bon, l'on m'en donneroit la loüange : & diroit-on que i'en eſtois cauſe, comme l'on faiſoit du temps des premiers troubles; quand monſieur de Burie & moy eſtions enſemble. Et ſi iamais i'y auois penſé, ie prie Dieu qu'il n'ait iamais pitié de mon ame, & ſi ie taſchois ou auois autre volonté, ſinon qu'il fiſt quelque choſe grande, & que ie fuſſe aupres de lui pour faire quelque bon ſeruice au Roi : afin qu'il acquiſt vne telle reputation, que le Roi à iamais l'aimaſt & eſtimaſt : & qu'il me ſentiſt ſi bon gré du ſeruice que ie lui aurois fait, qu'il print en protection mes enfans : & les aidaſt d'auoir quelque bien du Roi : car de moy i'eſtois deliberé, ſi ie voyois la guerre finie, me retirer en ma maiſon, me ſentant deſia vieux & caſſé du corps, & de l'eſprit. D'ailleurs i'auois Dieu mercy acquis aſſez d'honneur, ſans aller dérober celui d'autruy : mais quoy, l'on ne ſçauroit oſter la malice du cœur des hommes, depuis qu'ils lui ont donné vne fois racine. Ils nous font penſer à ce que nous n'auons penſé, & dire ce que nous n'auions iamais dit. Ie laiſſeray

ce propos & retourneray à mon entreprinse du mont de Marsan.

Le soir mesme estant retourné à S. Maurice, monsieur le Mareschal m'enuoya remontrer, que ie ne deuois point aller au mont de Marsan, & que si i'estois repoussé ie donnerois mauuaise reputation à son armée, & que ie n'en pouuois esperer qu'vne honte, & qu'aussi il estoit resolu s'en retourner dans deux iours. Ie creuois de dépit quand i'ouys ce langage. Ie lui enuoiay les seigneurs Vicomte de Labatut, Cheualier de Romegas, monsieur de Sauignac mesmes, qui estoit des siens, Darblade, & la Mothe Gondrin, pour lui remonstrer & prier de ma part, de ne se vouloir point fascher, & auoir patience encore pour quelques iours : & que de viures il voyoit qu'ils en auoient tant, que l'on n'en sçauroit que faire. D'autre part, qu'il ne falloit que passer la Dou, que nous trouuerions cinq maisons des Huguenots, qui estoient en la souueraineté du Roi, là où nous trouuerions viures pour nourrir son camp vn mois : car par tout ce pays les Huguenots & Catholiques les y auoient retirez, & qu'il me laissast seulement

aller au mont de Marſan, & que ie ne lui demandois que deux de ſes pieces de campagne, pour battre les guerites, & deffences, qui ſeruoient aux ennemis de flancs. Ils me rapporterent que quelques diſcours qu'ils m'euſſent ſceu faire, il eſtoit reſolu s'en retourner, & qu'il eſtoit bien content de me preſter les deux pieces. Le matin comme tout le monde eut repeu, nous marchaſmes, eſtant arriué monſieur de Montaſtruc auec les deux pieces, ayant charge de me dire de la part de monſieur le Mareſchal qu'il ſeroit fort aiſe que ie changeaſſe de deſſein, & que ie n'y allaſſe point. Ie croy qu'il le faiſoit, afin d'auoir cet aduantage ſur moy, de pouuoir dire ſi ie receuois vne eſcorne: Ie lui auois bien dit. Toutesfois nous nous miſmes en chemin, & marchay auec la caualerie, & quelques cent ou ſix vingt argoulets, les cinq enſeignes miennes apres moy, & monſieur de Sauignac venoit apres, menant les deux pieces. I'eus deux lettres par le chemin d'vne femme de la ville, par leſquelles elle me mandoit, que ie n'y allaſſe point, car les ennemis eſtoient aduertis de ma venuë, & que le iour

deuant le capitaine Fauas, qui est de saint Macaire, y estoit arriué auec cent ou six vingt cheuaux, & vn autre capitaine auec cent hommes de pied. La seconde lettre me vint à demy quart de lieuë de la ville, par laquelle me mandoit, qu'ils auoient fait leur reueuë, & qu'ils s'estoient comptez cinq cens hommes de combat, en ce compris les habitans de la ville : & que si i'y allois, ie ne receurois qu'vne grande honte. Et encores que la femme & son mary, qui n'estoient pas dans la ville, fussent Catholiques & de mes amis, ie n'y voulus adjouster foy : & marchay iusques à la veuë de la ville, laquelle est en vn lieu bas. Ie fis descendre cent ou six vingts argoulets : afin qu'ils allassent gaigner les maisons qui estoient aupres de la porte, & les y fis courir, afin de les garder de n'y mettre le feu, ce qu'ils eussent fait : car il y en auoit desia dehors, qui l'y mettoient, & furent contraints se retirer dedans : & commencerent à tirer à nos argoulets des murailles en hors. Et pour attendre nos gens de pied & les deux pieces, qui venoient derriere, i'allay passer la riuiere auec vne troupe de gens de cheual, au dessous du

Capitaine Fauas.

mont de Marſan tirant vers Dacqs, & à vne arquebuſade, pour aller découurir de l'autre coſté de la ville, & reconnoiſtre le foſſé, s'il y auoit de l'eau : afin d'y faire paſſer les enſeignes du ſieur de Sauignac pour donner par deux coſtez.

Le mont de Marſan reconneu.

Il y auoit eau iuſques à demy ventre des cheuaux. Nous paſſames : & comme ie fus de là nous apperceuſmes quatre ou cinq cheuaux, qui ſe venoient ietter dedans : mais ils tournerent tout court, ſans pouuoir eſtre prins. Iе fis mettre tous les gens de cheual en bataille, puis deſcendis de cheual, & fis deſcendre ſeulement le capitaine Fieux, qui eſt d'aupres de Miradoux, & m'en allay droit au foſſé. La chaleur eſtoit grande, & les armes me peſoient fort : & fus contrainct de me mettre dans vn petit foſſé, car ie ne peus paſſer plus auant, à cauſe de la peſanteur des armes, & qu'il falloit monter le foſſé, & fis paſſer monſieur de Fieux, qui alla tout au long du foſſé de la ville : & trouua vne femme tout contre le foſſé, cachée derriere vne petite haye, laquelle il fit leuer, cheminant touſiours, car l'on lui tiroit fort, comme

faisoient bien à moy : car de là ou i'estois, il n'y auoit pas dix pas iusques au fossé. A la fin le capitaine Fieux reuint à moy, & la femme aussi, qui nous dit, qu'il y auoit eau la hauteur d'vne pique, comme aussi le capitaine Fieux m'assuroit, selon son opinion, & à ce qu'il en auoit peu connoistre : & nous disoit la femme, qu'encores il y auoit beaucoup de vase. Ie perdis toute mon esperance de pouuoir rien faire par ce costé là, & qu'il falloit donner tous par vn lieu : & laissay messieurs de Fontenilles & de Madaillan en cet endroit : & m'en retournay auec la noblesse repasser la riuiere. Et comme ie repassois, il me sembla voir quelques enseignes dans la ville, & bien pres du pont. Et tout à vn coup ie les perdis de veuë, & pensois que fussent des ennemis. I'auois au partir de saint Maurice prié monsieur de Tilladet, de vouloir aller parler à monsieur le Mareschal, sur ce que m'auoit dit monsieur de Montastruc : & pour l'asseurer, que nous auions bonne esperance d'emporter la ville, & voir s'il lui pourroit faire trouuer bon, que nous passassions la riuiere, & lui oster l'opinion, qu'il

auoit. Ledit Seigneur de Tilladet s'en retourna incontinent, qui fut ſon malheur, car à ſon retour il me trouua deſia party pour paſſer la riuiere : & me voyoit ſur le paſſage : & d'autré part il voyoit que nos argoulets, qui eſtoient deſcendus à pied, faiſoient la cane, derriere des maiſons. Il vint bas à courſe de cheual, & les fit oſter de derriere, les faiſant mettre à la largue, pour tirer aux carneaux, ſe mettant à galloper au long du foſſé pour donner courage aux argoulets : & s'en retournant par le meſme lieu, par où il eſtoit allé au long du foſſé, on lui tiroit à force. Et à la fin vne arquebuſade lui donna dans le ventre : ſon cheual tomba, & lui ſe ſauua tout bleſſé plus de cent pas hors du tirer des arquebuſades. Il ſembloit qu'il n'euſt point de mal. Et fut apporté en vne maiſon hors la ville : & dans deux iours apres il mourut de ce coup. Ie n'auois rien veu de tout cecy : ie reconnoiſſois de l'autre coſté de la ville. Cependant les capitaines Arne, Baron de l'Arbous, l'Eſtang, auec les quatre compagnies de cheuaux legers, & monſieur de la Chappelle Lozieres eſtoient à main droicte contremont

Le ſieur de Tilladet bleſſé à mort.

la riuiere à vne arquebusade de la ville.

Il faut à present dire comment elle fut prinse. Le capitaine Castella auec les cinq compagnies, qui marchoient apres moy, comme il fut à la veuë de la ville, qui n'est qu'à vne arquebusade (i'auois fait apporter cinq ou six eschelles sur vne charette) voyant que nos argoulets ne faisoient guere bien: car tousiours ils vouloient regaigner le derriere des maisons, il fit descendre les eschelles & trainer aux soldats: & sans m'attendre ni attendre M. de Sauignac, les pieces d'artillerie, ni autre commandement ils baisserent la teste droit à la muraille, & leur fut fort tiré: neantmoins ils n'arresterent iamais, qu'ils ne fussent au pied de la muraille, où d'arriuée ils dresserent trois eschelles, qui furent assez longues venant iusques au haut de la muraille, par lesquelles les capitaines ayant des rondelles, quelque tirer que les ennemis fissent, n'arresterent iamais de monter qu'ils ne fussent sur ladite muraille. Et voila les ennemis en fuite. Nos gens les suiuirent par le mesme lieu où ils prenoient la fuite, & descendoient apres eux: & comme

ils penſoient gaigner la porte de l'autre ville pour la fermer apres, les noſtres furent ſur les bras & entrerent peſle-meſle. Les ennemis tirerent droict au pont le long d'vne grande ruë là où ils auoient fait vne barricade, laquelle tous ne peurent pas gaigner, car l'on en attrapa vne bonne troupe par les chemins. Or comme ils faiſoient teſte à la barricade arriua monſieur de Sauignac & ſes gens, leſquels à poinct nommé, comme les noſtres acheuoient d'entrer auec les eſchelles, y eſtoient accourus montans par les meſmes eſchelles à qui mieux mieux: & à meſme temps qu'ils entroient couroient droit au pont, & y fut tué à l'arriuée vn de ſes capitaines nommé Eſcaufours, lequel eſtoit vn des vaillans hommes que ie vis iamais: car il y auoit long-temps que ie le connoiſſois. A la fin les ennemis abandonnerent la barricade, & ſe ietterent dans l'autre ville par le guichet. Les cinq enſeignes miennes les ſuiuirent, & bien peu s'en fallut qu'ils n'entraſſent peſle-meſle. Les ennemis fermerent le guichet, & nos cinq enſeignes furent contraincts de ſe ietter dans vne petite maiſon qui touche à

la porte de la ville, & à l'entrée fut tué vn des cinq capitaines nommé Mossaron. Les ennemis tiroient fort de la tour du portail : & les nostres aussi de cette petite maison iettoient fagots & tables contre la porte, & fut là où le capitaine Mossaron fut tué. Et pour la grande quantité de pierres que les ennemis leur tiroient auec beaucoup d'arquebusades, les nostres ne laisserent de mettre le feu à la porte de la ville. I'auois veu, comme i'ay dit, ces enseignes en repassant la riuiere : mais ie pensois que ce fussent ennemis : & comme nous eusmes repassé vn arquebusier vint à cheual courant à moy me dire que nos cinq enseignes estoient dans la ville : & sans attendre ce que monsieur de Sauignac feroit, nous nous mismes au galop & fusmes incontinent à la porte, car il n'y auoit pas quatre cens pas. Ie trouuay des gens de monsieur de Sauignac par dedans & par dehors la porte, qui desia auoient fait vn trou : de sorte qu'on pouuoit passer vn à vn pardessous. Nous mismes tous pied à terre & passames par ce trou. I'auois amené quelques païsans de S. Maurice, qui venoient auec l'artillerie, lesquels se ietterent incon-

tinent à la porte & l'ouurirent par force, mais nous estions desia tous dedans. Monsieur de Cassaneuil nostre Mareschal de camp n'estoit pas venu auec moy, car ie le trouuay au bout du pont à vne ruë à main droicte: & me dit, qu'il venoit de reconnoistre vne maison ou deux qui regardoient à l'autre ville. Il n'y auoit homme qui osast demeurer en la grande ruë, car la tour de la porte voyoit tout. Il m'amena aux deux maisons, lesquelles estoient sur le bout de la riuiere: & montay vn degré iusques dans vne chambre qui regardoit sur la riuiere: & là promptement fis faire sept ou huit trous en la muraille qui regardoient de l'autre costé de la ville d'où les ennemis tiroient fort: puis descendis en la ruë & entray dans l'autre maison tout ioignant dans vne salle basse, là où il y auoit vne porte, par laquelle on descendoit par quatre ou cinq degrez sur la riuiere. Les ennemis tiroient fort à la porte: & par vn coin d'vne petite fenestre i'apperceus que les ennemis remplissoient quelques tonneaux qu'ils auoient mis sur vne bresche de la muraille. M. de Sauignac, monsieur Dandosielle son

Maiſtre de Camp, le capitaine ſaint Aubin, & encores vn autre de ſes capitaines, il ne me ſouuient du nom, ſe trouuerent dans cette ſalle aupres de moy. Monſieur de Caſſaneuil eſtoit entré en vne autre maiſon là où il trouua vn rabilleur de cuirs grand-homme, & me l'amena : & me dit qu'il n'y auoit point d'eau plus auant que la ceinture. Ie lui dis que ie lui donnerois dix eſcus s'il vouloit monſtrer le chemin aux ſoldats, pour paſſer la riuiere, & que ie lui baillerois vne rondelle à l'epreuve, il me dit qu'il le feroit, ie lui baillai la rondelle : mais le vilain la ietta incontinent, me diſant qu'elle peſoit trop : & encores qu'il fuſt gros & puiſſant, il s'en trouuoit empeſché, & qu'il paſſeroit bien ſans cela. Monſieur de Montaſtruc commiſſaire de l'artillerie eſtoit auſſi pres de moy. Ie voyois qu'il ſe falloit haſter de paſſer, car ſi les ennemis auoient vne fois remply les tonneaux, il ſeroit difficile d'entrer par cette breſche. Qui fut cauſe que ie dis à monſieur de Sauignac de faire entrer trois ou quatre de ſes enſeignes. Monſieur Dandoſielle, ſaint Aubin, & l'autre capitaine coururent à la ruë & firent entrer les leurs, car

les cinq miennes estoient à la maisonnette pres la porte. Et comme les trois enseignes furent dans la salle, & force soldats des leurs qui entroient, ie dis aux enseignes, qu'ils suiuissent hardiment cet homme, qui leur monstreroit le chemin, & qu'il ne se falloit arrester qu'on ne fust de là la riuiere contre les tonneàux, mandant promptement aux arquebusiers, qui estoient en la chambre, qu'ils tirassent fort, afin de fauoriser le passage des nostres. Et tout à vn coup i'ouuris la porte & mis cet homme & vn bon soldat, qui s'offrit de se tenir pres de lui, & apres eux deux, les trois enseignes: & les trois capitaines se mirent à leur queuë. Ie iettay cinq ou six arquebusiers apres. Puis ie me iettay aussi apres eux: & tous ces gentils-hommes, qui estoient auec moy. Il nous falloit descendre ces quatre ou cinq degrez. Les ennemis tiroient fort du costé de delà: mais les arquebusiers qui estoient à la chambre, les tenoient de si pres, qu'ils n'osoient monstrer la teste. Tousiours descendoient soldats. I'estois sur le bord de la riuiere: & leur donnois tousiours esperance de passer auec eux. Monsieur de Montastruc commissaire,

qui

qui vid que ie descendois les degrez, se iette à la ruë, & commence à crier, O soldats, voila monsieur de Montluc qui passe la riuiere. Les soldats, qui s'amusoient au pillage, & ceux qui estoient dans la ruë laisserent tout, aux cris que faisoit monsieur de Montastruc, que ie passois, & entrerent de foulle dans la salle: & ceux qui ne pouuoient gaigner les degrez sautoient à bas par les costez: de sorte que sans regarder rien, ils se iettoient dans l'eau, comme quand on y pousse vne trouppe de moutons: & vis la riuiere si couuerte d'vn bord à autre, que l'on ne voyoit point l'eau. I'entrois tousiours iusques à la moitié de la iambe dans l'eau faisant semblant de vouloir passer, comme faisoient messieurs de Brassac, cheualier de Romegas, & tous les autres gentils hommes qui estoient auec moy, & monsieur de Sauignac y estoit aussi. Il n'y faisoit gueres bon pour lui: car il n'y auoit soldat, qui n'eust eau iusques aux esselles: & croy que s'il s'y fut mis, il en eust eu iusques au col: car chacun sçait bien, qu'il n'est pas de la taille d'vn geant: & y pensames perdre beaucoup de soldats, qui es-

Courage des Catholiques.

toient petits : mais ie leur criois tousiours qu'ils se secourussent les vns les autres, comme ils faisoient. Et faut croire, & à la verité, que si ie n'eusse aduisé de faire ces trous en cette chambre, & y mettre beaucoup d'arquebusiers, comme i'auois fait, si que l'vn coup ne demeuroit pas l'autre, & encores ouurirent vne fenestre d'ou pouuoient tirer deux ou trois a la fois, nous eussions perdu plus de cent hommes : car de la muraille d'ou ils nous tiroient, & des tonneaux, il n'y auoit pas plus de six pas iusques au bord de la riuiere, où nos gens abordoient. Les enseignes & les capitaines allerent aux tonneaux. Ie manday promptement à ceux de la chambre, qu'ils ne tirassent plus, car ils donneroient aussi tost aux nostres, qu'aux leurs. Nos arquebusiers, qui estoient pres des enseignes, tiroient comme ceux de dedans. Les capitaines s'aduiserent de prendre le bord des tonneaux qui n'estoient pas à demy pleins, parce qu'ils n'auoient pas eu loisir de les remplir : & tout à vn coup, ie vis les tonneaux renuersez de nostre costé : & les enseignes & capitaines se ietterent dedans. Et voila les ennemis en routte & fuite droit au chasteau. Nos gens

les pourſuiuirent, & en tuerent grand nombre ſur leur fuitte. Et comme ie les vis dedans, ie m'en reuins en la ruë, eſtant ſi las que de ma vie ie ne m'eſtois trouué en tel eſtat. Et conneus bien qu'il ne me falloit plus parler de porter les armes : car ie penſay tomber dix fois en la ruë. Il n'y a ordre, nous ne pouuons eſtre deux fois. Le Cheualier de Romegas, & le capitaine Fabien mon fils m'amenerent par deſſous les bras, à la maiſon du Ionca, où ie trouuay ſa femmme, laquelle promptement m'appreſta vn lict, & me mit dedans. Ie trouuay que la ſueur m'auoit percé le collet de beuffle : de ſorte que les armes ſe reſſentoient de l'humidité. Nous n'auions apporté nul bagage : car nous auions tout laiſſé à ſaint Maurice, pource que moy-meſme n'auois pas trop d'eſperance de venir à bout de l'entreprinſe : comme y ayant auſſi de la raiſon : & furent contraints mes gens de m'eſſuyer la chemiſe, & tous les habillemens que i'auois deſſus. Et comme le cheualier de Romegas, mon fils & les autres gentils-hommes m'eurent remis entre les mains de mes ſeruiteurs, ils s'en allerent à l'execution

La ville prinſe.

Propos du ſieur de Montluc, au cheualier de Romegas.

du chasteau. I'ay veu le temps dis-ie à ce braue cheualier, que pour vne telle iournée ie n'eusse quitté ni casque ni corcelet : & s'il y eust eu apparence de danger i'eusse passé la nuit en cet estat. Mais il n'y a ordre, faites vous autres ieunes, ce que les vieux ne peuuent faire. Estans tous mes habillemens secs, ayant demeuré au lict enuiron demy heure ie me leuay : & me retournay reuestir. Sur quoy arriua monsieur de Sauignac, le capitaine Fabien, & quelques autres gentils-hommes auec eux, me dire que ceux du chasteau se vouloient rendre, & voir si ie trouuerois bon, que l'on les print à mercy, capitulant auec eux. Pource que ie voyois, que monsieur de Sauignac, & le capitaine Fabien vouloient fort sauuer Fauas, & qu'ils vouloient lui faire bonne guerre, parce qu'il étoit en reputation d'estre bon soldat, ie leur dis, qu'ils allassent capituler, comme bon leur sembleroit, ie signerois leur capitulation, combien que i'eusse bonne enuie d'en faire vne depesche. Voila pourquoy, quand ils se furent departis de moy, ie fis partir apres eux vn gentil-homme, pour aller parler secrettement aux soldats,

& à quelques capitaines, que comme on parlementeroit, qu'ils regardassent d'entrer par vn costé ou autre, & qu'ils tuassent tout : car il falloit venger la mort des gentils-hommes, qui auoient esté massacrez si mal-heureusement à Nauarreins. Parce que contre la foy promise on auoit dagué le sieur de Saincte Colombe, & sept ou huict autres, qui s'estoient rendus, vies sauues, à Orthez, lors que M. de Terride fust prins. On fist cette execution sous pretexte, qu'ils estoient subiects de la Royne de Nauarre. Et si le Roi veut toucher au bout du doigt d'vn de ses subiets, ils disent qu'il ne peut. Tout est permis à ces gens là, & rien à nous. Le temps viendra que la chance tournera, comme i'espere : & les payerons de mesme monnoye.

Le sieur de Montluc fait tout tuer.

Ie ne pouuois pas mettre l'entreprinse en meilleure main, que de ce gentil-homme là : car il estoit parent proche du Baron de Pordeac, qui estoit du nombre des massacrez. Et comme il eut parlé à deux ou trois capitaines & aux soldats, ils coururent chercher quelques eschelles, & les dresserent au coing de la basse court à main gauche pres des galleries : & les

Le capitaine Fauas sauué.

autres parlementoient à la porte : & par là les soldats entrerent, & tuerent tout ce qui se trouua là dedans, sauf le capitaine Fauas, qui parlementoit. Et comme M. de Sauignac & le capitaine Fabien virent le desordre, ils tirerent le capitaine Fauas à eux dehors qui fust bon pour lui, car autrement ie croy bien, qu'il eust passé par le chemin des autres. Et comme les gens de cheual, qui estoient à main droite, virent que nos gens estoient dans la ville, ils coururent vn peu contremont la riuiere : & trouuerent vn gué Et encores qu'il fust bien profond, ils passerent, & coururent droit au chasteau par le costé des religieuses. Par les fenestres s'en ietterent vingt cinq ou trente, que les gens de cheual sauuerent : car sans cela à grande peine en y eust eu, qui eussent porté témoignage si ce n'eust esté le capitaine Fauas. Et voilà comme la ville fut prinse. I'en donnay du tout aduis promptement à M. le Mareschal : & le matin ie m'en allay le trouuer. Il me promist de venir le lendemain auec tout le camp, & tout incontinent ie m'en retournay au mont de Marsan.

Monſieur le Mareſchal vint le lendemain, que ie m'attendois à donner ordre, le mieux que ie pouuois, que la ville ne fuſt plus ſaccagée : mais ie n'y pouuois donner guere bon ordre. Et comme ie voulois ſortir par vne porte pour lui aller au deuant, il entroit par l'autre, car mal-aiſément pouuois-ie ſortir, à cauſe que tout ſon camp eſtoit dans les ruës, qui paſſoit, meſmement la cauallerie : & me dit-on, qu'il alla droit là où nos gens eſtoient entrez. Et comme il euſt veu le tout, & ſceu comme tout s'eſtoit paſſé, il dit, il y a eu ici plus d'heur que de raiſon. Pluſieurs faiſoient bonne mine : mais ils euſſent eſté plus aiſes, que i'euſſe receu vne eſcorne. Et comme ie fus dehors, on me dit qu'il eſtoit entré. Ie m'en retournay, & demeuray plus de demie heure enfermé dans les charrois, que ie n'en pouuois ſortir. Et à la fin ie fis tant, que ie gaigné ſon logis. Son Mareſchal de camp logea toute la cauallerie hors la ville en des villages delà la riuiere, & l'infanterie aux fauxbourgs, & la nobleſſe dans la ville. Ie penſois que cela lui donnat opinion & à ſon conſeil auſſi, de

vouloir passer la riuiere & entrer en Bearn, que nous eussions sans doute enleué, & forcé le Comte ou de combattre, ou de s'enfermer dans Nauarreins. Mais il dit tout resoluëment, qu'il s'en retourneroit apres ses entreprinses en son gouuernement, & qu'il ne se vouloit point aller engager deuant des villes en Bearn, veu qu'il n'auoit d'artillerie pour faire batterie, & qu'il ne vouloit point que le Roi ni personne lui reprocha, qu'il s'estoit amusé à autres entreprinses, qu'aux siennes: qu'il auoit dit au Roi à son partement ce qu'il vouloit faire, veu qu'il falloit qu'on combatist les murailles des villes de Bearn. Ie lui remonstray comme le Comte prendroit l'vn de ces partis, ou de hazarder la bataille, ce que ie ne pensois pas, qu'il osast iamais faire, ou de quitter le païs, sçachant nostre venuë, ou de s'enfermer en sa place forte: & que ie pensois que volontiers il ne prendroit ce dernier party, ains se retireroit: & par ainsi nous aurions aisément des canons de Dacqs & de Toulouse: que cela faict, la Guyenne estoit paisible, le païs de Bearn conquis, & qu'apres tout ce qui se trouueroit en Languedoc,

Resolution de Monsieur d'Anuille.

Aduis du sieur de Montluc.

doc, trembleroit : que si nous voulions nous mettre en queuë dudit Mongommery, nous l'attraperions en quelque part, offrant de le suiure là par où il iroit pour cet effect. Mais il me proposoit demy en coiere difficulté sur difficulté pressé de ces messieurs. Or il auoit enuoyé le Baron de l'Arbous pour entendre nouuelles des ennemis vers Agetmau : lequel Baron lui manda par vn gentil-homme nommé le Repeyre, qui estoit de la compagnie de monsieur de Gramond, le desordre, en quoy le Comte de Mongommery s'estoit retiré en Bearn, comme son artillerie auoit esté abandonnée pres de deux iours sur les chemins vers Orthez : & monsieur le Mareschal mesmes fust le premier, de qui ie l'entendis, & depuis par d'autres, comme i'ay escrit cy-dessus.

Le iour deuant qu'il voulust partir pour s'en retourner, ie fus aduerty, qu'il auoit dépesché le sieur de Lussan deuers le Roi, sans m'en rien dire : lequel Lussan estoit mon ennemy, pource que ie n'auois voulu souffrir qu'il fust gouuerneur de Lectoure. Ie trouuay estrange qu'il ne m'en auoit rien dict, & pensay qu'il n'auoit pas

fait eslection de celui-là pour dire bien de moy , car ie connoissois bien qu'il n'estoit gueres content de moy , pource qu'il tenoit tousiours son conseil à part , n'y appellant que monsieur de Ioyeuse , messieurs de Bellegarde pere & fils , & monsieur de la Croisette son Mareschal de camp. Il ne faut pas trouuer estrange , si i'estois marry que les conseils se tinssent sans moy , & que rien ne me fust communiqué, veu que ie menois l'auant-garde , & estois la seconde personne de l'armée. Si est-ce que cela est ainsi. I'auois occasion de m'en offencer bien fort: aussi voyois ie que ces conseils se tenoient à nos despens.

Or comme ie vis que c'estoit vne resolution , qu'il s'en vouloit retourner : ie me rendis le soir à son logis & lui remonstray le plus doucement que ie peus, car ainsi le falloit faire , comme ie voulois enuoyer mon fils quitter le gouuernement au Roi : & que puis qu'il s'en alloit , ie voyois bien que tout me tomberoit sur les bras , & que ie n'auois point de forces pour resister & empescher que l'ennemy ne fist ce qu'il voudroit faire aux terres du Roi : & que autant d'honneur &

de reputation que i'auois gaigné aux precedents troubles à conſeruer la Guyenne, ie l'allois tout perdre à ceux-cy, aimant beaucoup mieux qu'vn autre en euſt le blaſme, que moy, qui n'auois iamais eu autre deſſein, que de m'enſeuelir auec honneur & rien plus. Il me reſpondit, que ie ne le deuois point faire, ni me dépiter ni contre le Roi, ni contre moimeſme: & que ie connoiſſois bien que encores que le Roi lui euſt baillé la charge de la Guyenne, comme des autres Prouinces, il ne s'en meſloit du tout point, & me laiſſoit faire, comme i'auois accouſtumé: qu'il ſeroit bien marry de m'en dépoüiller. Ie lui reſpondis, que cela eſtoit de ſon honneſteté & bon gré, mais que ſa patente eſtoit ſi ample, qu'elle dérogeoit à la mienne: & que quand il lui plairoit, il commanderoit comme bon lui ſembleroit, ſans qu'il me reſtaſt vne once de pouuoir, non plus qu'au plus ſimple cadet de la Gaſcogne. Il me reſpondit, que cela eſtoit vray, mais que ma valleur & mon experience me feroit touſiours rechercher. Voila là où on print fondement, que ie quittois mon gouuernement, pour

Le ſieur de Montluc veut quitter le gouuernement.

Mescontentement du Roi.

ne lui vouloir obeïr. Et fut rapporté au Roi de cette sorte par ledit capitaine Lussan, ou autre, qui partit bien-tost apres lui (& voila pourquoy le Roi fut si fasché contre moy, de ce que ie quittois le gouuernement) ne lui faisant iamais entendre que ce fust pour autre occasion. A quoi i'auois autant pensé, comme à me donner la mort moy-mesme. Mais ie suis né sur cette planette, d'estre tousiours subiet aux calomnies. Ie le montray bien, quand ie l'allay trouuer à Toulouse aussi-tost qu'il fut arriué, si mal comme i'estois, en lui offrant toute obeïssance, sans en auoir lettre ne commandement du Roi, de la Royne, ni de Monsieur.

Par là on peut iuger si le different qui est commencé à venir entre lui & moy, sortoit de là. Si est-ce que ie craignois, qu'on me donnast vne estrecte, pource qu'vn personnage auoit mandé à monsieur de Noé lieutenant de monsieur de Fontenilles qu'il allast parler à lui, pour chose qui m'alloit de la vie. Ledit sieur de Noé partit de Panjas, ou bien de Nogarol, & s'en alla sur des courtauts à grande haste, sans le dire qu'à mon-

ſieur de Fontenilles. Et à ſon retour nous trouuant dans le Mont de Marſan, il nous dit à monſieur de Fontenilles & à moy, qu'vn homme, qui ne bougeoit de la chambre de monſieur le Mareſchal, & qui pouuoit entendre tout ce qui s'y diſoit, auoit dit à vn ſien amy ces mots, Montluc ne ceſſe d'importuner & faſcher monſieur le Mareſchal : mais il ſe trouuera vn iour ſur les carreaux mort de coups de dague. Or incontinent ce perſonnage vint à la maiſon de ceſtuy-là, qui enuoya querir monſieur de Noé, & le lui dit, pour m'en aduertir. Qui fuſt cauſe qu'on aduertit monſieur de Noé d'aller là où il alla. Monſieur de Valence mon frere eſtoit à Gaure, qui eſt à lui, & n'y a que trois lieuës du Mont de Marſan. Ie l'enuoiay par deux fois prier à ioinctes mains de vouloir venir iuſques là. Ce qu'il ne voulut iamais faire. Il ne me ſouuient des excuſes qu'il m'en donnoit. Ie voulois qu'il démeſlaſt cecy auec monſieur le Mareſchal, & que perſonne ne l'entendiſt qu'eux d'eux : & lui voulois faire nommer l'homme, qui l'auoit dit, lequel eſtoit pres de lui. Cela demeura ainſi : car ie ne m'en

Menaces contre le ſieur de Montluc.

La crainte suit la vieillesse. voulois fier à perſonne : & encores que ie n'en fiſſe aucun ſemblant, ſi le tenois-ie fort mal à mon aiſe dans le cœur, & me ſuis depuis ſouuent eſtonné, comme ie me peus tant commander, & conneus bien que les ans dérobent la chaleur : car autrefois le plus grand Prince de la terre ne m'euſt pas fait aualler cette pillule. Tant plus que nous auons d'années ſur la teſte, tant plus le ſang ſe dérobe du cœur, & ſemble que nous craignons plus la mort, lors que nous nous en approchons dauantage. Peut-eſtre que celui-là aduançoit cela de lui meſme, & que monſieur le Mareſchal n'y auoit pas penſé.

Le lendemain matin ie me rendis à ſon leuer, & deuant le iour ouys les tabourins ſonner aux champs : & commencerent à marcher à la poincte du iour. Et comme le ſoleil fut leué, ie m'en allay heurter à ſa chambre. Vn ſien vallet de chambre ſortiſt, qui me dit, qu'il n'eſtoit point éueillé, combien qu'on m'auoit dit au bas du degré, que meſſieurs de Ioyeuſe, le ieune Bellegarde, & la Croiſette eſtoient entrez dedans. Neantmoins ie demeuray vne demy-heure, ou plus

deuant la porte : & y heurtay trois ou quatre fois, mais iamais perſonne ne me reſpondit, encores que le vallet de chambre, qui eſtoit ſorty, eſtoit rentré, lequel i'auois prié lui dire, s'il eſtoit eueillé, que i'eſtois là. A la fin de honte que i'auois d'eſtre à ſa porte attendant, ce que Prince de la Chreſtienté n'euſt voulu permettre, ie fus contrainct de me mettre dans vn petit iardin, qu'il y a dans le logis, & là me promenay, n'eſtant pas ſi mal accompagné, que ie n'euſſe deux cens gentils-hommes ou plus, aupres de moy, & des meilleures maiſons du païs, qui en creuoient de deſpit, autant ou plus que moy : & me diſoient beaucoup de choſes. Ie conneus bien, que c'eſtoit l'amour qu'ils me portoient : mais comme le plus âgé, ie deuois eſtre ſage, & conſiderer que ie mettois beaucoup de choſes en hazard, ſi tout à faict ie rompois auec lui. Ie demeuray plus d'vne grande heure ou deuant ſa porte, ou dans le iardin. Et à la fin vint monſieur de Bellegarde : & comme il vid cette nobleſſe, demanda où i'eſtois. Ils lui dirent, que i'eſtois dans le iardin, par lequel on y entroit de la ſalle. Alors il

vint à moy, & me demanda pourquoy ie n'allois à la chambre de monsieur le Mareschal. Ie lui dis, que i'y auois esté, & heurté plusieurs fois, & que iamais on ne m'auoit voulu respondre. Il me dit, qu'il y auoit plus d'vne heure que monsieur de Ioyeuse & son fils, & le capitaine la Croisette y estoient entrez. Alors ie lui dis, que ie ne sçauois la raison pourquoy monsieur le Mareschal me faisoit tenir la mule à la porte de sa chambre, & que ie ne lui en auois iamais donné occasion, & que i'auois eu cest honneur du Roi, de la Royne, & de Monsieur, tant qu'ils auoient demeuré en Guyenne, que iamais la porte de leur chambre ne me fust refusée: que ie n'estois pas de taille pour estre ainsi traitté: mais puis qu'il y alloit du seruice du Roi, ie ne voulois rien gaster. Il en demeura fort faché, car lui & moy auions esté bons compagnons & amis: & iamais ne nous en separames que par sa mort. Il heurta à la porte, & incontinent elle lui fust ouuerte, & soudain fermée à mon nez. Tous les gentils-hommes me conseilloient de m'en retourner à mon logis, & de n'y retourner plus: mais

ie voulus auoir patience, dequoy ie me suis cent fois estonné. Et depuis que monsieur de Bellegarde fust entré, ledit sieur Mareschal demeura encores plus d'vn quart d'heure à sortir: & comme il sortit ie m'efforçay à lui donner le bon iour: & l'accompagnay à la Messe, & le priay de me vouloir laisser vne compagnie de celles de monsieur de Sauignac, ou deux cens arquebusiers, iusques à ce que i'aurois déplacé les grains qui estoient dedans la ville: afin que les ennemis ne s'en aidassent pour auitailler Nauarreins, car il fust estimé par monsieur de Cumies, ou ses gens, qu'il y auoit dans la ville plus de douze cens charettées de tous grains: & ainsi par ceux qui manioient ma munition qui estoient vnis auec les siens. Car cette ville sert de grenier à toutes les Lannes & païs de Basques, d'où au dommage de la France on les transporte aux Espagnes. On dit que c'est vn des plus beaux marchez de France. Il monta à cheual, & l'allay accompagner hors la ville: & me trouuay tout seul, car il n'y eust pas vn gentilhomme de tous ceux qui estoient auec moy, qui montast à cheual. Ie ne sçay s'ils le firent pour n'auoir leurs

Mont de Marsan grenier de Gascogne.

cheuaux prests : ou bien s'ils n'auoient guere de volonté d'y aller. Et comme i'eus prins congé de lui hors la ville, & pensant que les arquebusiers, qu'il auoit enuoyé querir par le ieune la Croisette vinssent pour demeurer auec moi, ledit la Croisette me vint dire, qu'il n'y en auoit pas vn qui eust voulu demeurer : & ainsi s'en alla. Ie dépeschay incontinent mon fils le capitaine Fabien deuers le Roi auec mes lettres, pour remettre le gouuernement entre les mains de sa Majesté : mais quand il fut au Bourg de Dieu, il fut prins des ennemis : & là il perdit les lettres. Qui fut cause qu'il ne peust dire à sa Majesté les raisons qui me mouuoient à le quitter, & m'en voulust grand mal sadite Majesté, pensant que ie le quittasse pour ne vouloir obeïr à monsieur le Mareschal Danuille, comme le capitaine Lussan lui auoit fait entendre. A quoy ie ne pensay iamais : mais ie preuoyois la tempeste. Ie voulois me retirer, pour donner loisir aux autres de faire mieux.

Discours sur la retraicte du sieur Danuille.

La chose s'est trouuée toute notoire au dire de beaucoup de gens tant d'vne religion que d'autre, que si monsieur le Mareschal eust passé la riuiere, le

Comte de Mongommery s'en retournoit, par là où il estoit venu, car de mettre son camp dans Nauarreins, il ne le pouuoit faire : parce qu'il n'y auoit point de viures, & dans les autres places de Bearn encores moins. Par ainsi il falloit que la necessité & la faim l'en fist retourner à Vauderoutte, par là où il estoit venu, & nous quitter le païs. Et sans difficulté nous l'eussions défaict sur sa queuë, ou à la teste : & les païsans mesmes l'eussent mis en desordre, qui eussent prins courage, quand ils nous eussent senty près, & n'eussent iamais passé les riuieres. Et si lui mesmes veut confesser la verité, comme font d'autres qui estoient auec lui, il se tint tousiours pour perdu, iusques à ce qu'il eust entendu, que monsieur le Mareschal s'en retournoit : & d'attendre vne bataille, il ne le pouuoit faire, veu le grand aduantage des forces que nous auions sur les siennes. Il disoit tousiours, qu'il auoit deux gros matins à sa queuë, & que ce seroit merueille s'il eschappoit : mais qu'il vendroit bien sa peau. Que ie vueille dire aussi, que monsieur le Mareschal s'en retournast pour couardise, il n'y a homme, qui

puisse dire cela, car iusques icy l'on ne lui a pas baillé cette vilaine renommée. Il est d'vne trop braue race, & a tousiours faict preuue du contraire : & le tiens pour vn grand capitaine, qui peut faire & beaucoup de bien, & beaucoup de mal, quand il lui plaira. Et quoy que quelques vns l'ayent calomnié, parce qu'il estoit si proche de monsieur l'Admiral, si n'eus-ie iamais cette opinion de lui. Ie ne sçay pas ce qu'il fera à l'aduenir. Ie l'ay tousiours conneu fort seruiteur du Roi : mais il ne me deuoit pas traiter ainsi. I'auois veu trop de rosty & boüilly en ma vie. Ce n'est donc la peur, qui le fist retirer, car ses forces estoient si grandes par dessus celles des ennemis, que nous eussions défaict le Comte de Mongommery auec la cauallerie seule, & nos argoulets qui fussent descendus à pied, sans qu'homme de pied des nostres s'en fut meslé. Car à la bataille de Ver, monsieur de Duras auoit trois fois plus de gens de pied, que n'auoit le Comte de Mongommery, & beaucoup plus de gens de cheual, & de meilleurs hommes, & de meilleurs capitaines : & nous n'estions pas tant pour deux tiers de caualerie, que

nous estions à cette heure : & néantmoins nous les desfismes & gagnames la bataille. Pourquoy il ne faut point dire, que cela fust pour peur qu'il eust d'estre battu, veu qu'il y en auoit si peu de raison : mais ce fust nostre malheur, de ce que monsieur le Mareschal s'imprima en son opinion, & son conseil encores plus qu'il se ruïneroit deuant les villes de Bearn, & qu'il ne feroit rien qui vaille, ne connoissant point la stérilité du païs, comme nous, & que monsieur de Terride auoit mangé tous les viures en ces quartiers-là, de sorte qu'ils n'en pouuoient auoir dans les villes pour le Comte de Mongommery, s'il eust demeuré dedans. Or si Dieu eust voulu que monsieur le Mareschal n'eust prins si grande opinion de s'en retourner en Languedoc, pour executer ses entreprinses, & que son conseil mesme eust esté de contraire opinion, qu'il n'estoit, & qu'il eust prins le party de passer la riuiere, cela eust porté un grand bien & profit : & ainsi n'a de rien seruy : car il s'alla engager devant Mazeres, là où il perdit un grand nombre des meilleurs soldats, qu'il eust, & ruïna presque son camp, sans

Siege de Maseres.

pouuoir tenter plus aucune fortune. Et par ainsi ny du costé de Languedoc, ny du costé de la Guyenne il ne s'est faict rien qui vaille, que ruïner entierement tout le peuple. Car les nostres propres de tous costés auoient faict autant de maux ou plus au peuple, que les ennemis mesmes. Autrement il n'estoit possible, à cause du grand nombre de gens d'armes, de cheuaux legers, d'argoulets, & de gens de pieds, que nous auions. Il falloit que tous vesquissent à discretion. Voila comme toutes ses forces assez bastantes, & pour deffaire Mongommery, & pour venir faire teste à monsieur l'Admiral, s'éuanouïirent sans faire rien qui merite estre escrit.

I'ay tousiours connu, que quand Dieu veut que les choses n'aillent, comme les hommes desirent, il renuerse la volonté du chef & de son conseil, tout au contraire de ce qu'on deuroit faire. Dieu soit loüé du tout, puisqu'il luy a pleu, que les choses allassent ainsi. Il n'y a personne apres le peuple, qui en porte la penitence que moi. Pource que i'en ay encouru l'inimitié de monsieur le Mareschal, pour auoir dit le vrai. Il me deuoit

par raiſon plus aimer, que non ceux qui le conſeilloient de faire au contraire de ce que ie luy conſeillois : mais c'eſt la loy du païs de Bearn, que le battu paye l'amende. Car le Roi a aduoüé, & trouué bon tout ce que M. le Mareſchal auoit fait, & mauuais tout ce que i'auois fait. Auſſi ſuis-ie ſur le ſoleil couchant, qui n'eſt pas adoré comme le leuant. Si ſuis-ie auſſi innocent, & auſſi incoulpable de la faute, s'il y en a, que ſi ie n'euſſe iamais eſté au monde. Et n'en demande meilleur teſmoignage, que des trois Eſtats de la Guyenne, & du pays de Languedoc, qui eſt proche d'icelle, qui ont entendu comme les choſes ſont paſſées, & ſe ſont reſſentis des malheurs de la Guyenne. Et encore en demeureray-ie à la depoſition de tous les capitaines, ſauf de trois ou quatre qui eſtoient du conſeil: car ceux-là ſont cauſe du mal. Ie ne ſuis pas le premier qui apres auoir bien fait, a eſté payé de cette monnoye. I'en ay aſſez écrit en ce liure, & voy bien qu'il faict bon eſtre grand ſeigneur : car il faut touſiours qu'vn petit compagnon, comme moi, paye la folenchere, & eſt touſiours ſubiet

Loy de Bearn.

à la loy de Bearn, que i'ay alleguée. Ledit ſieur Mareſchal auoit raiſon de vouloir employer ſes gens & ſes deniers en Languedoc, & moi de le deſirer en Guyenne. S'il ne pouuoit embraſſer tout, pourquoy le faiſoit-il coucher en ſa patante? Ce que nous pouuions faire en quinze iours, chaſſant ou défaiſant Mongommery, euſt apporté plus de bien, que la prinſe de trois ou quatre chetiues villes de Languedoc. C'eſt aſſez parler de cette diſpute, qui a ruïné les affaires du Roi en ce païs. Ie reprendrai mon propos pour vous raconter ce qui en aduint.

Inconvenient de faire la guerre avec gens du païs.

Le depart dudit ſieur Mareſchal mit grand trouble en nos affaires, & donna courage à nos ennemis. Quand à moi, en cinq compagnies que i'avois, il n'y demeura pas deux cens hommes, pource qu'ils s'eſtoient dérobez pour apporter ou prou ou peu de butin, qu'ils avoient gaigné chacun en ſa maiſon. Voilà l'inconuenient qu'il y a de faire la guerre auec les gens du païs. Il faut aller voir la moulhé : il faut décharger le bagage. Et puis chacun a ſon couſin, frere, & amy parmy les ennemis, lequel il favoriſe. Et quant à la cavalerie, elle

n'y

pouuoit viure à quatre ou cinq lieuës aux enuirons : pource que les ennemis auoient mangé une partie des viures, & les noſtres l'autre : & le païs de ſoy-même eſt ſterile. Si eſt-ce que i'y demeuray encore quatre ou cinq iours, apres que monſieur le Mareſchal s'en fuſt allé : & fis déplacer trois ou quatre cens charrettées de grains, & les fis porter vers Euſe, & autres lieux voiſins, afin que les ennemis ne peuſſent auitailler leurs villes en Bearn. Mais il m'en euſt fallu quinze ou plus, auant que de les pouvoir tous tirer. Et ſi les cinq enſeignes euſſent eſté complettes, comme elles eſtoient à mon arrivée, ie me fuſſe engagé dedans, encores que ie fuſſe bien certain, que ie n'euſſe pas eſté ſecouru : car i'ay bien faict en ma vie de plus grande folie que celle-là, dont juſques icy graces à Dieu ie ne m'en ſuis iamais trouué mal, & le ſervice du Roi encore moins. Ie me retiray vers Agenois, & laiſſay le Baron de Gondrin ſieur de Monteſpan, avec ſa compagnie dans Euſe. & vne compagnie nouvelle de gens de pied, que ie trouuay en noſtre quartier, qui ſe faiſoit, non pas

Le Baron de Gondrin à Euſe.

pour y endurer le siége, car la ville ne vaut rien, mais seulement pour fauoriser un peu le païs: & afin de ne l'abandonner pas du tout, encores que nous connussions bien que sa demeure ne serviroit pas de grande chose. I'enuoiay M. de Fontenilles vers le païs de Bigorre, voir s'il pourroit faire quelque chose par de-là, pour tenir les ennemis en ceruelle: mais tout cela n'estoit pas medecine pour guerir si grande maladie. Ie ne me veux point mesler d'écrire la deffaicte du capitaine Arne, & du Baron de l'Arbous: car ie ne les avois pas mis là, où ils furent défaicts. Si est-ce que ie manday au capitaine Arne, qu'il estoit soldat, & qu'il pouvoit bien connoistre que le lieu où il estoit ne lui pouuoit apporter que mal-heur, & qu'il me sembloit qu'il se deuoit retirer a Auch, qui estoit ville fermée. Il me respondit que l'on l'avoit laissé là, & qu'il estoit deliberé d'y mourir, plustost qu'en bouger. Il ne tarda pas quatre jours apres, que ie lui eu donné aduis que l'on me porta nouuelle qu'il estoit deffait, & au bout de deux iours sa mort, qui fut vn grand dommage pour le service

du Roi, & pour toute nostre patrie, car c'étoit un des plus gentis capitaines, & des plus vaillans, & de qui nous auions autant d'estime, que de capitaine qui fust en Guyenne.

Or bien-tost apres M. le Mareschal fut vers Mazeres, & moi en Agenois. Le Comte de Mongommery fit comme les loups qui sortent de la forest par famine: & s'en vint en Armagnac: & peu à peu s'achemina vers Condomois. Il avoit fait uenir trois canons & deux couleuurines pour battre Euse, sçachant qu'il n'y auoit dedans que monsieur de Montespan auec la compagnie de son pere, & la nouvelle compagnie de gens de pied que ie luy auois envoyé. Et comme l'artillerie fut à Nogarol, & qu'il eust enuoyé reconnoistre, & que de ses parens & amis, qu'il avoit Huguenots l'en eurent aduerti, il le me manda. Ie n'avois personne pour l'enuoyer renforcer, ni moins de moyen de le pouvoir secourir de mon costé, ni d'ailleurs il n'en pouvoit être, car monsieur le Mareschal estoit deuant Mazeres, ou bien retiré à Toulouse. Ie luy manday que je ne voulois point qu'il fust fait de luy un rampeau au

capitaine Arne, & qu'il suffisoit d'auoir perdu vn braue & vaillant capitaine, & une compagnie de gensd'armes, sans en perdre deux, & que auec lui il retirast tous les prestres & religieux de la ville, & tous les riches marchands Catholiques, & qu'il les sauuast vers Lectoure, ce qu'il fit : & ores que i'eusse enuoyé quitter mon gouuernement, ie n'arrestois pour cela de faire ce que ie pouuois, pour le seruice du Roi & du païs. Et fis dresser cinq ou six compagnies vers Villeneusue, & autour de Florence : & en laissay vne vieille & deux nouuelles audit Florence, quatre auec celle du gouuerneur qu'estoit M. de Panjas à Lectoure, & y en auoit assez : pource que toute la noblesse d'Armagnac s'y estoit retirée auec leur famille, & la ville estoit si pleine, qu'il ne s'y en pouuoit plus loger : & m'en vins iusques à Agen : & là i'asseuray les gens de la ville le mieux que ie peus : & y demeuray quelques iours. Le Comte de Mongommery vint à Euse, & comme il fut là arriué, les Huguenots de Condom, qui estoient demeurez sous l'Edit du Roi, ayant fait tousiours la chatte-

mitte, de ne vouloir prendre les armes, ſe couurant ſous la promeſſe du Roi, leſquels auoient été traitez plus humainement que les Catholiques meſme, prirent les armes: & allerent trouuer le Comte de Mongommery à Euſe, qui ne s'oſoit aduancer, ni ne l'euſt fait, ſi i'euſſe eu ſeulement quatre compagnies, pour les mettre dedans Condom. Mais ils lui donnerent toute aſſeurance, que je n'avois point de gens, ni moyen d'en recouurer pour lui faire teſte: & qu'il pouuoit venir ſeurement. Et ainſi l'amenerent dans ledit Condom. Et voila les beaux fruits, que l'on a tiré de ce bel Edict, que l'on fiſt faire au Roi, que s'ils ne bougeoient de leurs maiſons, perſonne ne leur demanderoit rien. I'en ay aſſez eſcrit en vn autre endroit, combien que ſi ie voulois, i'ai bien matiere pour en eſcrire dauantage, & de plus grande importance: mais cela ne ſeruiroit de rien: car le Roi aſſi bien n'y donneroit point ordre, puiſque ceux, qui ſont près de lui, le veulent ainſi.

Le ſieur de Mongommery à Condom.

Peu de iours apres nous entendimes la victoire, que Dieu auoit donné au Roi, par la bonne conduite & vail-

Victoire de Moncontour.

lance de Monſieur ſon frere, & des capitaines, qu'il avoit pres de lui: & que les Princes & monſieur l'Admiral auec ce qui leur reſtoit de la bataille de Montcontour, s'en venoient tirant vers le Limoſin: & diſoient tous ceux qui venoient, qu'il s'en alloit droit à la Charité. Qui fut cauſe que i'enuoyai querir monſieur de Leberon à Libourne avec quatre compagnies qu'il avoit là, & à Saincte Foy, & le fis venir au port ſainte Marie, & à Aguillon. Auparauant il m'en auoit enuoyé vne autre, laquelle i'auois laiſſé à ſainct Seuer, avant qu'il ſe perdit ſous le capitaine Eſpiemont Dauuila, & encores en avois envoyé une autre à Dacqs ſous le capitaine Teſſander, de Florence. Et ledict Eſpiemont fut contrainct ſe retirer à Dacqs apres la bonne beſongne que fit le capitaine du chaſteau, qui en voulut charger le capitaine Montaut: & fut ſoutenu de quelques uns, qui eſtoient pres de monſieur le Mareſchal, de qui il eſtoit parent. Mais ie m'en remets à la verité que ceux de la ville ne celerent pas, & depuis ne l'ont iamais voulu receuoir. La ville d'Agen, gens d'Egliſe, & tous avoient

dreſſé une compagnie de deux cens hommes foreſtiers, leſquels vn capitaine Raphaël Italien commandoit, lequel étoit marié dans la ville.

Ledit Comte de Mongommery demeura à Condom ſix ou ſept ſemaines, en quoi il fit vn erreur, car s'il euſt ſuiuy ſa poincte, il euſt mis plusieurs à deviner, mais qui eſt ce qui n'en fait pas ? Le camp de monſieur le Mareſchal eſtoit à Toulouſe, Granade & là aux enuirons. Ils n'avoient garde de ſe mordre les uns ni les autres : & ne ſe donnerent iamais allarme d'vn coſté ni d'autre. Monſieur le Mareſchal auoit oſté monſieur de Fontenilles de là, où ie l'avois envoyé : & lui oſta la charge que ie luy avois baillé de ces quartiers-là : & me miſt és enuirons de Beaumont de Lomagne, entreprenant ouuertement ſur mon gouuernement, ſuiuant ſa patante. Manda au Baron de Gondrin ſeigneur de Monteſpan (duquel le pere eſtoit malade dans Lectoure) qu'il s'en allaſt vers luy : & mandoit par tout qu'on ne m'obeys en aucune ſorte, & que ie n'eſtois plus Lieutenant de Roi en Guyenne, que c'eſtoit luy. Il eſcriuit par deux fois à

Division entre M. Danville & le sieur de Montluc.

monsieur de Madaillan, qu'il ne fit point de faute de luy amener ma compagnie, lequel fit tousiours response que la compagnie estoit à moy, & non à lui, & qu'il n'estoit point en sa puissance de la lui amener. Et tous les deplaisirs qu'il me pouuoit faire, il le faisoit. Ce qui ne touchoit rien à mon particulier: car ce que ie faisois, c'estoit pour le service du Roi, & pour la conservation du païs. Voilà comment les inimitiez particulieres causent la ruine du general. Neantmoins pour cela ie n'arrestois de faire tout ainsi que si i'eusse esté Lieutenant de Roi. Et fut bon besoin pour le pauure pays, que ie ne regardasse pas à ce qu'il me faisoit. Mon dépit eust porté grand dommage. Estant fils d'un Connétable de France, & lui Mareschal, ie ne me desdaignois d'estre commandé de luy s'il eust voulu, & s'il eust fait ce qu'il deuoit. Tant y a, qu'il trauersa en tout ce qu'il peut, les desseins que i'auois pour la conservation de la Guyenne, qui en avoit plus de besoin que le Languedoc. Cependant nouvelles nous vinrent, que messieurs les Princes & Admiral estoient en Périgord: & prenoient le chemin de

Quercy,

Quercy, pour ſe retirer à Montauban. Et connus bien qu'ils venoient recueillir le Comte de Mongommery, pour ſe renforcer : car ſans aide il eſtoit mal aiſé qu'il trauerſaſſent tout ce pays. Ie me ſuis cent & cent fois eſtonné, comme tant de grands & ſages capitaines, qui eſtoient pres de Monſieur, prindrent ce mauuais party d'aſſieger des places, au lieu de ſuiure leſdits Princes mis en route, & tellement reduits en extremité qu'il n'y auoit nul moyen de ſe remettre ſus. Si le peuple euſt eu des forces pour les ſuivre, facilement il les euſſent tous mis en pieces. On dit que nous meſmes, qui portons les armes, entretenons la guerre, & voulons alonger la couroie, comme on fait au palais les procez. Le diable emportera tout. Si n'ay-ie iamais eu cette intention, pouuant dire auec la verité, qu'il n'y a Lieutenant de Roi en France, qui ait plus fait paſſer d'Huguenots par le couſteau, ou par la corde, que moy. Ce n'eſtoit pas vouloir entretenir la guerre.

Les Princes viennent vers le coſté de Mongommery.

Les guerriers entretiennent la guerre.

Ayant donc entendu le chemin, que Meſſieurs les Princes prenoient, ſans declarer à perſonne mon inten-

tion estant au logis de monsieur de Gondrin à Lectoure, ie fis venir monsieur de Panjas, le Cheualier de Romegas, & le Cheualier mon fils, monsieur de Gondrin estoit malade, & là ie leur dis que i'estois vieux, & que je ne pouuois prendre la peine, si le siege nous venoit : & que pour me soulager, ie voulois tousiours laisser la charge de gouverner à M. de Panjas pour la police de la ville, & quant à la defence & à ce qu'il y seroit besoin, lesd. Cheualiers de Romegas, & le Chevalier mon fils, qui s'étoient trouués au siége de Malthe, qui a esté le plus furieux siége, que iamais ait esté, depuis qu'il y eut artillerie au monde, & qu'ils entendoient mieux à la defence, & à ce qui estoit besoin de faire que moy mesme, & que tous deux estoient compagnon d'vn même ordre de saint Iean de Ierusalem, qu'ils s'accorderoient bien ensemble, & que le Cheualier mon fils obeiroit à celuy de Romegas, pource qu'il estoit plus vieux que lui, & aussi qu'il auoit commandé sur la mer en trois ou quatre combats, où mondit fils s'étoit trouué pres de luy, à la uerité c'est vn

homme plein de cœur & de courage, autant qu'autre que i'aye conneu que cependant ie voulois courir iusques à Agen, pour y mettre l'ordre, qu'il falloit tenir à se deffendre. Tous le trouuerent bon, & ne voulurent point faire quartiers, mais que tous deux iroient ensemble : & commencerent dés l'heure à redoubler les maneuures de la fortification. Monsieur de Panias pourvoyoit à ce qu'ils luy demandoient, comme gouuerneur. Ie m'en allay le lendemain à Agen : monsieur de Valence mon frere s'estoit retiré à Lectoure. I'auois enuoyé quelques jours deuant ma femme & mes deux filles à Bourdeaux : & comme je fus à Agen, M. de Cassaneuil, à qui i'avois baillé la charge de Villeneuve, & de ces quartiers de de là, encores que i'en eusse baillé le gouuernement au capitaine Paulhac le vieux, ils s'accordoient bien ensemble : & me manderent que les Princes estoient arrivés à Montauban, & qu'ils vouloient venir droit à Ville-neuve. Ie leur envoyai la compagnie des Peyroux, & vn autre auec deux, qu'ils en auoient nouuelles là dedans, & quelques cent arquebusiers, qui estoient audit capi-

Louange du cheualier de Romegas.

taine Paulhac gouuerneur, & bien trente ou quarante gentils-hommes de ces quartiers là, qui s'étoient retirez dans la ville auec eux. Puis m'en retournay à Lectoure, là où ie ne demeuray que trois ou bien quatre iours: car ni ma vieillesse, ni mon indisposition, ne m'arestoient gueres en un lieu. Peu apres l'on m'avertit que la ville d'Agen estoit entrée en peur, & que tout le monde commençoit à plier bagage: & que la ville s'en alloit abandonnée. I'eus le soir ces nouuelles: & le remontray à tous ces seigneurs, qui estoient là, & que i'y voulois aller le matin: & fut trouué bon, pourueu que ie retournasse audit Lectoure: car de m'engager à Agen ie ferois la plus grande folie, que iamais homme fit, & que l'on pouuoit bien connoistre que tous les deux camps des ennemis viendroient là. Ie les asseuray de ne m'y engager point. Ils me dirent si ie trouuerois bon, qu'ils écriuissent vne lettre à M. le Mareschal de la part de toute la noblesse d'Armagnac, pour le prier de vouloir venir avec tout son camp, pour combattre Mongommery à Condom, auant qu'il fust ioint, l'asseurant que

Ceux d'Agen en peur.

La noblesse de Gascogne enuoye devers M. d'Anuille.

ledit Mongommery ne s'engageroit point dans la ville : car elle ne valloit rien, & en plusieurs lieux l'on y entroit comme l'on vouloit, & qu'ils luy offroient tous de mourir aupres de luy, pour le seruice du Roi, & pour s'aider à remettre en leurs maisons. Ie le trouuay bon & qu'ils ne pouuoient faire moins, que de lui envoyer un gentil-homme, pour l'en supplier. Ils élirent M. de la Mothe Gondrin, pour porter la parole. Ie voulus repaistre le matin avant partir pource qu'il y a cinq bonnes lieuës de là à Agen, & le pire chemin en hiuer du monde. Comme nous estions pour lors en peur, i'avois escrit à M. de Montferran d'Agen en hors, qu'il falloit qu'il s'efforçast de nous amener 4. ou 500 arquebusiers. Il me fit response, qu'il en ameneroit mille dans huit iours deuant Agen : & encores que ie conneusse bien que M. le Mareschal ne prenoit plaisir à voir mes lettres, si lui escriuis-je, car pour le general, il faut oublier le particulier, & lui enuoiay la lettre du sieur de Montferran, & que ie lui asseurois sur mon honneur lui en ammener autres mille, pour espouster Mongom-

Offre du sieur Montferran.

mery, car ie lui en voulois fort.

Les Princes à Montauban.

Pendant ces allées & venuës les Princes seiournoient à Montauban & és enuirons de là en ayant bon besoin : car ils n'auoient cheual qui peut mettre vn pied deuant l'autre, comme beaucoup de gens qui estoient auec eux m'ont confessé depuis, ayant esté contraints d'en abandonner par les chemins plus de quatre cens, n'ayant aucun moyen de les faire ferrer. Et comme i'eus achevé de disner, m'arriua encores un messager d'Agen, qui estoit parti à la minuict, venant m'aduertir que les marchands commençoient à vouloir tirer leurs marchandises dehors : mais que le sieur de la Lande & les Consuls les en gardoient, iusques à ce qu'ils auroient responce de ce qu'ils m'auoient escrit. Et comme ie montois à cheual, quelqu'vn que ie ne sçaurois nommer, me vint lire la lettre, que la noblesse escriuoit à monsieur le Mareschal, à laquelle ie n'auois aucunement le cœur, pource que ma fantaisie me portoit à Agen, & leur dis, qu'il me sembloit qu'elle estoit bonne : toutesfois qu'ils la montrassent à monsieur de Valence, pour voir s'il y trouueroit rien qui

deust déplaire à M. le Mareschal, & montay à cheual m'en allant tant que ie peus à Agen. Et y estant arriué ie trouuai tout le monde en crainte. Les gens d'Eglise, tous les Conseillers, & toute la Cour Presidiale, & les marchands empressez à empaqueter, pour s'en aller. Ie ne fis que descendre de cheual, & tout incontinent arriuerent les sieurs de la Lande, de Nort, ses enfans & plusieurs autres, & me dirent que toute la ville estoit en effroy. Ie leur dis, qu'incontinent ils s'en allassent à la maison de ville, & qu'ils y appellassent tous les principaux, & toute l'Eglise & la Iustice, & incontinent qu'ils seroient assemblez qu'ils m'en auertissent: car ie voulois aller parler à eux. Ce qu'ils firent: & ne se firent point prier d'y venir: car pauures & riches tout le monde y couroit, pour me voir: & pour entendre quel conseil ie leur donnerois. Et comme ie fus en la salle, qui estoit si pleine qu'à peine y peurent entrer cinq ou six gentils-hommes que i'auois amené auec moy, ie me mis au milieu d'eux: afin que de tous costés ils ouissent, ce que ie leur voulois dire, qui fut comme s'ensuit.

Harangue de M. de Montluc à ceux d'Agen.

Meſſieurs vous m'avés aduerty par deux fois, en meſme iour, comme la pluſpart des gens de cette ville sont ſur le point de l'abandoner & ſe retirer vers Bourdeaux, Toulouſe, & autres lieux de ſeureté : & bref que toute voſtre ville eſtoit en peur. Ie voy bien que cette crainte vous eſt venuë, pour l'opinion que vous auiez conceu, que ie vous abandonnaſſe en telle neceſſité, & que ie me fuſſe retiré à Lectoure, parce que c'eſt vne bonne place. I'ay grande occaſion de me plaindre de uous, pource que vous n'auez iamais ouy dire qu'en Italie ni en autres lieux i'ay fait acte par lequel on ait peu connoiſtre, que la peur m'aye faict ietter dans les villes fortes. Et auez touſiours ouy dire, que ie me ſuis engagé au plus foible, pour faire teſte à l'ennemy. Ma renommée n'eſt pas en ſi petit lieu, & en la Guyenne ſeulement. Ie ſuis tenu pour tel par toute l'Italie, & par toute la France : & à preſent que ie ſuis preſt d'entrer en la foſſe, penſeriez-vous mes bons amis, que ie vouluſſe perdre à un coup, ce qui m'a couſté de gaigner en cinquante vn an, que i'ai porté les armes ? Il faut que vous vous reſoluiez

à trois choſes. La premiere d'oſter toute peur & crainte, qui vous pourroit auoir prins, & l'aſſoupir ſous vos pieds : afin qu'il n'en ſoit iamais mémoire. La ſeconde, que vous vous accordiez tous à vne même volonté, & que vous n'épargniez vos biens à ce que ie vous ordonnerai, pour promptement & diligemment recouurer tout ce qui ſera beſoin pour la deffence de votre ville: & la troiſiéme, que vous obeyrez entierement à ſix ou huict de votre ville, que ie vous choiſiray, ou bien vous - meſmes les choiſirez, tant pour remparer, que auſſi pour les fournitures, qui ſeront neceſſaires. Et ſi vous m'accordez ces trois choſes, ie vous iure Dieu tout-puiſſant, levant la main, que ie viuray & mourray auec vous autres : Et encores vous iure, qu'auec la confiance & l'eſperance que i'ay en luy, ie garantiray votre ville de tous les deux camps des ennemis. Car en ma vie i'ay faict de plus grands miracles, avec l'aide de Dieu, que cetuy - cy. Comme vous voyez mon viſage remply de bonne volonté de vous deffendre, ie veux auſſi que me montriez la voſtre, que ie puiſſe connoiſtre que

vous accomplirez ces trois choses, que ie vous demande. Ie sçay, qu'il y en a, qui plaindront la despence & les frais qu'il conuiendra faire : mais que ceux-là considerent, qu'est-ce qu'ils deuiendront, si les ennemis se rendent maistres de la ville, comme sans doute ils feront, si vous ne vous esuertuez. Et que deviendront vos biens? vos estats? vos maisons? vos femmes & enfans tombant entre les mains de ces gens, qui gastent tout? tout sera renuersé sans dessus dessous. C'est pour cela que vous combattez, & aussi principalement pour l'honneur de Dieu & conseruation de vos Eglises, lesquelles ont été aux premiers troubles égratignez par ces gens vos ennemis, mais à present s'ils y entrent, ils les razeront rezpied, rezterre, comme vous voyez qu'ils ont fait à Condom. Puisque ie suis avec vous, croyez, messieurs, qu'ils songeront trois fois à nous venir attaquer, & que encores, que cette ville soit foible, si leur montreray-ie, que ie say deffendre & assaillir. Octroyez-moy donc ce que ie vous demande, qui est en votre puissance. Et croyez, que ie dépendray ma vie pour votre salut

& conseruation. Que si vous n'avez deliberé d'y employer le verd & le sec, c'est à dire, de faire ce que bons citoyens doiuent faire, ne vous engagez pas & moy aussi : & que ceux qui auront peur, se retirent de bonne heure, & me laissent faire auec ceux qui auront bonne volonté de mourir pour leur patrie.

Les habitans d'Agen se rasseurent.

Alors les sieurs de Blazimond, & de la Lande parlant pour tout le Clergé, en peu de paroles me dirent, que tout le Clergé employroit leurs vies & biens, pour se deffendre, & pour accomplir ce que ie demanderois : & que tous prendroient les armes, & se rendroient aussi subjects à la faction que les soldats. De mesme les messieurs de Iustice en dirent autant. Puis parla le vieux homme de Nort auec vn des Consuls, pour toute la ville, m'asseurant qu'ils feroient le semblable de ce que le Clergé, & la Iustice auoient dit, & dauantage. Car ce n'estoit pas à l'Eglise ne à la Iustice de porter la peine continuellement : mais que tous ceux de la ville riches & pauures, femmes & enfans, sans rien epargner y mettroient la main. Et deuant que laisser parler messieurs de

Blazimond & de la Lande, ie priay que tous ceux qui respondroient parlassent si haut que tout le monde l'entendist, comme aussi ils firent. Et comme tous les trois ordres eurent acheué de parler, ie haussay la parole & dis: Auez-vous entendu tous vous autres, ce qu'ont proposé ces messieurs ici, qui ont parlé pour toute la ville. Ils crierent tous que ouy. Alors comme i'auois leué la main, ie leur fis leuer la leur, & faire le même serment, que i'auois faict: & leur dis, que tout le monde se retirast pour préparer toutes sortes d'outils, & que ie me retirois à mon logis avec les grands de la ville, pour faire l'eslection des huict. Et pource qu'il estoit desia presque nuict, ils me prierent, que cependant qu'ils estoient assemblez, ie leur laissasse faire l'eslection des huict, & que ie me retirasse chauffer, & me déboter: & que le lendemain matin ils m'apporteroient vn rolle de leurs citadins, & que ie choisirois les huict qu'il me plairoit. Et ainsi me retiray à mon logis: & apres mon souper arriverent messieurs de Blazimond, & de la Lande, le bon-homme de Nort, & ses enfans, auec vne

ioye si grande, qu'ils ne la pouuoient montrer dauantage : & me dirent, que les marchands, qui auoient embaslé leurs marchandises, & une bonne partie desia chargée sur des charrettes, auoient tous déchargé, & qu'ils ne pensoient point que iamais ville fust si en ioye, qu'estoit la leur. Et iusques aux femmes & enfans il ne se parloit que de combattre, sçachant la résolution que i'auois prinse d'y demeurer.

Remonstrance aux gouuerneurs des places.

Mes compagnons, qui voudrez lire ma vie, vous pouvez prendre de beaux exemples en moy. Ce peuple qui estoit tout estonné, & qui abandonnoit la ville reprit incontinent à ma seule parole tel courage que ie veux dire auec la verité, que iamais depuis homme n'a conneu aucune peur dans icelle, combien qu'il y eust apparence de n'y prendre point trop de seureté, pour estre la ville d'une trop grande garde, commandée d'vne montagne, & veoir descendre sur nos bras deux armées en mesme temps. Croyez mes compagnons, que de votre resolution depend celle de tout le peuple : lequel prend courage à mesme qu'il void que vous

en prenez. Auſſi quel bien faictes vous outre l'honneur que vous acquerez, de ſauuer une pauure ville du ſac? Tant de familles vous ſont redeuables, & non ſeulement la ville, mais tout un païs. Car la prinſe de la ville capitale d'une Province amene ordinairement apres la perte de toute la Senéchauſſée. Ouy, mais direz vous, il ſe faut enfermer en lieu, où on peut acquerir de l'honneur. Et où le voulez auoir? dans un chaſteau de Milan? ce n'eſt pas là. Ce ſont les murailles qui vous ſauuent: c'eſt en ce lieu que vous voyez importer au public, encores qu'il ſoit foible. C'eſt une belle fortereſſe qu'un bon cœur. Ie pouuois demeurer à Lectoure, & eſcouter d'où viendroit le vent. Ie n'avois rien à perdre à Agen, & pouuoiſ charger tout le fais ſur monſieur le Mareſchal Danuille, qui auoit bonnes eſpaules. Mais cette bonne ville perdue, ie voyois tout le païs perdu. Au beſoin montrez donc que vous auez le cœur de chaſſer la peur des autres. Et ce faiſant vous ferez touſiours paroiſtre celuy qui vous eſtes, & tenez vous aſſeuré que les ennemis vous y voyant engagé ſongeront trois

Bon cœur, bonne forteresse.

fois à vous venir attaquer. Comme vous auez veu cy-deuant, i'ai tousiours eu ce bon-heur, qu'Espagnols, Italiens, Allemans, & Huguenots François ont tousiours eu peur ou de m'attendre, ou de m'attaquer. Gagnez ce privilege sur vos ennemis, comme vous ferez, en faisant bien, & montrant vn bon & ferme cœur.

Trois ou quatre iours apres i'escriuis à ces messieurs, qui auoient charge de Lectoure, & principalement au Chevalier de Romegas, & au Chevalier mon fils, les exhortant d'employer tout ce qu'ils auoient peu apprendre au siege de Malthe, & de ne faire moins qu'ils auoient faict là, & que plus d'honneur auroient ils sans comparaisonde faire seruice au Roi & à leur patrie, que non au païs estrange. Ie priois tout le monde de leur obeïr, attendu qu'il n'y avoit homme là dedans qu'eux, qui se fust trouué en siége. Et quant à moy i'estois délibere de ne bouger d'Agen, & mourir là pour deffendre. Ils furent fort esbahis quand ils virent ma lettre, & la communiquerent tous ensemble, & m'en escrivirent incontinent vne, signée des sieurs de Gondrin, de Panjas,

de la Mothe Gondrin, de Romegas, de Maignas, & du Chevalier mon fils, par laquelle ils me mandoient, qu'ils trouuoient tous fort estrange, que ie me voulusse tant oublier, que de m'engager dans une ville, si foible comme Agen, & si dominée de montagnes: que pour tout certain l'artillerie estoit partie de Nauarreins: & que les cinq pieces, qui estoient à Nogarol, n'auoient bougé, attendant l'arriuée des autres, & qu'ils me prioient m'en aller à Lectoure, & que les Cheualiers de Romegas, & mon fils s'en iroient ietter dans Agen, & qu'estans ieunes & deliberez, s'ils se perdoient, la perte ne seroit si grande. D'ailleurs que si i'abandonnois la campagne, tout le reste du païs seroit ruiné & perdu. Ie leur fis responce, & les remerciay bien fort de la remonstrance, qu'ils me faisoient: Et que encores que ie connusse bien qu'elle estoit iuste & veritable: neantmoins ie connoissois bien, que c'estoit aussi pour le regret, & la crainte que ie me perdisse, & que ie les asseurois, qu'auant qu'ils entendissent dire, que ie m'estois perdus, la prise d'Agen cousteroit aux ennemis: Que si monsieur

Resolution du sieur de Montluc.

ſieur le Mareſchal les vouloit venir combattre, il en auroit bon marché, & que ie n'eſtois aucunement délibéré d'en bouger : mais qu'ils fiſſent ſeulement leur deuoir ſi le ſiege leur venoit : que de mon coſté i'eſtois reſolu de le faire, & ne laiſſer entrer les ennemis, que par deſſus mon ventre.

Au meſme tems arriva monſieur de la Bruille, maiſtre d'hoſtel de monſieur le Mareſchal Danuille, lequel ſieur Mareſchal l'enuoyoit devers moy pour ſçavoir ſi monſieur de Monferran venoit auec les mil arquebuſiers comme ie luy auois mandé : & auſſi de combien de forces de mon coſté ie luy pouuois aider. Ie comptay de Villeneufue, ou de Lectoure, d'Agen & de Florence, que i'aurois mil arquebuſiers, & les mil de monſieur de Monferran. Ie luy monſtray les lettres que ledit ſieur de Monferran m'auoit eſcrit de ſaint Macaire. Il ne trouua pas auoir aſſez de temps à faire repaiſtre ſes cheuaux, pour s'en retourner porter ces nouuelles à monſieur le Mareſchal. Et comme il ſe voulut départir d'auec moy, arriua vne lettre de monſieur de Monferran, eſcrite à Marmande, qui diſoit ainſi,

Secours du sieur de Mon-serran.

Monsieur ie part à l'heure presente avec mes troupes, qui sont mil arquebusiers, & soixante salades, & passeray auiourd'huy mesmes une partie de nos gens la riviere à Aguillon : & l'autre partie faudra que demeure iusques à demain matin : & toutes les troupes se rendront demain au soir au Port saincte Marie. Ledit de la Bruille prit un double de la lettre : & me dit ces mots : Ie m'en vois porter à monsieur le Mareschal les meilleures nouuelles qu'il sçauroit ouyr. Et asseurez vous sur ma vie, & sur mon honneur, que des que ie seray là il marchera. Et quant & quant courut monter à cheval. Au bout de trois iours estant les troupes au Port sainte Marie & Aguillon, on me manda de Lectoure, que M. le Mareschal s'en estoit retourné de Grenade à Toulouse pour dépit de la lettre que la noblesse d'Armagnac luy auoit escrite, dont ie vous ai fait mention cy-dessus, pour un mot qu'il auoit trouué dedans, qui disoit, que s'il ne luy plaisoit de marcher pour les venir aider à se remettre en leurs maisons, ils seroient contraints se retirer vers le Roi, pour le supplier de les secourir. Voilà d'où vint tout son mécontentement : & déchargea

sa colere sur moy, me chargeant que ie lui auois fait escrire ladite lettre. Ie ne veux nier que le broüillard ne me fut leu en montant à cheual: mais comme ie veux que Dieu m'aide, ie neusse sceu dire six mots de ce qui estoit, car mon affection me portoit à courir à Agen, pour garder que la ville ne s'abandonnast: & montois à cheual à l'heure qu'on me lisoit ledit broüillard, comme desia i'ai escrit. Ie laisse à penser à tous ceux qui ont tant soit peu de iugement, si ces mots estoient de telle importance, que ledit sieur Mareschal eust à se picquer de telle façon. C'estoit contre le Roi, & non contre nous. Il est au Roi, & nous aussi. Sa maison en est venuë. Or si i'eusse voulu entrer ainsi en colere, combien de fois ay-ie eu occasion de quitter tout? Ie n'en ay, peut-être, que fait trop, non pas pour moy, mais pour le païs, & pour le peuple, qui m'a trouué à dire depuis que i'ai quitté mon gouuernement. Or quand M. de Montferran, qui demeura trois iours à Agen auec moi, & ses gens au Port saincte Marie, entendist que monsieur le Mareschal s'en estoit retourné à Toulouse mal content, &

qu'à grande peine il viendroit : il me dit qu'il s'en vouloit retourner à Bourdeaux : & qu'il ne sçauoit si les Princes s'achemineroient vers ledit Bourdeaux : entendant qu'il n'y avoit personne dedans. Ce qu'il fit, comme la raison le vouloit aussi. Et ie demeuray en blanc sans esperance d'estre secouru de personne du monde. Voila comment pour vn mot, pour vn seul dépit le pays courut grande fortune.

Remonstrances aux Lieutenans de Roi.

Vous messieurs les Princes, Mareschaux, Lieutenans de Roi, qui commandez aux armées pour une pique particuliere, n'abandonnez le general. Monsieur le Mareschal devoit considerer que c'estoient des Gascons exilez de leurs maisons, qui escrivoient en colere. Ils ne s'en deuoit prendre à moy ni à eux, ains les excuser, & pour cela ne laisser le pays à l'abandon. Nostre prouerbe dit, *Que qui perd le sien, perd le sens.* I'ai souuent recherché l'advis, & secouru celuy que ie sçauois ne m'aimer guere. Ne permettez que vos despits & vos passions particulieres offencent le general. Bien souvent me suis-ie trouué voir des grands qui se fussent voulus entremanger bien d'accord pour leur mais-

tre, & se parler & entretenir comme freres : & apres quelque chose de bon ou quelque bon succez s'ouurir le cœur & se faire bons amis. I'ay depuis ouy raconter à ceux qui ont eu ce bonneur d'y auoir esté, que la plus-part des chefs qui se trouuerent à cette grande bataille qu'on a gaigné contre le Turc, estoient ennemis mortels, mais que pour le combat ils s'accorderent : & apres la victoire se firent bons amis. Pleust à Dieu que monsieur le Mareschal eust voulu laisser la mauuaise uolonté qu'il auoit contre moy à Toulouse pour venir rompre la teste à Mongommery. Il y eust acquis de l'honneur, & le pays du profit, au lieu que sa colere nous a ruinez. Ie pensois estre le plus colere homme du monde : mais il a monstré qu'il l'estoit plus que moy. Et s'il fust venu ie l'eusse assisté comme le moindre gentilhomme de l'armée.

Ayant ouy sa resolution, ie manday deux fois à monsieur de Fontenilles qu'il s'en vint auec sa compagnie se ietter dans la ville auec moy. Difficillement pouuoit il auoir son congé pour venir : si est-ce qu'il se rendist à moy. I'auois les quatre com-

pagnies que mon nepueu de Leberon m'auoit ramené de Libourne, les trois au Port sainte Marie, & l'autre à Aguillon, qui arriuerent incontinent que monsieur de Montferran en fust party. Et auant que monsieur de Fontenilles arriuast à Agen, il y a un gentil-homme nommé monsieur de Montazet, qui me vint prier d'oster la compagnie qui estoit à Aguillon, & qu'il s'obligeoit de garder la ville auec le peuple. Et encores bien que ie conneusse, qu'il n'estoit en sa puissance de faire ce qu'il promettoit, & qu'il le faisoit pour épargner les viures de la ville, ie le luy accorday, me doutant bien qu'il escriroit à M. le Marquis de Villars que ie luy avois fait manger ses terres, & enuoiay ladite compagnie à Villeneufue. En quoy ie fis une grande faute: car cette place eust tenu la riuiere de Lot & de Garonne. Mais quoy, ces criards, qui veulent espargner les maisons de leurs maistres, pour faire les bons valets & messagers, perdent bien souuent les places. Fermez les oreilles à ces plaintes en telles & si pressantes necessitez, vous qui aurez cet honneur de commander. I'eusse mieux fait, si i'eusse-

bien retenu la leçon que ie vous apprens à present.

Or ie faisois mener vne trafique à monsieur de Leberon, pour donner vne escallade aux capitaine Manciet & Chassaudy, deux mauuais garçons qui estoient à Monheurt. Ledit sieur de Leberon estoit auec huict ou dix arquebusiers seulement à Aguillon: afin de mener plus secrettement l'entreprinse. Viard commissaire des guerres arriva, qui s'en alloit à la Cour de la part de monsieur le Mareschal. Et encores que ie sceusse bien, que ledit sieur Mareschal estoit faché contre moy, si est-ce que ie favorisois tout ce qui venoit de luy, puis que c'estoit pour le service du Roi. Et escrivis à M. de Leberon, qu'il luy fit faire compagnie iusques à ce qu'il auroit passé Tounens, lequel il trouua à Aguillon apres l'entreprinse qu'ils deuoient executer le lendemain à la nuict: car ie luy enuoyois cinq ou six batelées de soldats d'Agen: & y alloient les trois compagnies qui estoient au Port. Mais comme la fortune de la guerre est bisarre, elle s'en trouua bien ce iour là, que le commissaire Viard passa: car pour lui

faire escorte, ledit sieur de Leberon luy bailla vn nombre d'arquebusiers, faisant estat que dans trois heures ils seroient de retour. Et attendant lesdits arquebusiers, voicy arriuer messieurs de la Caze, de la Loue, de Guytinieres, de Moncins, & autres capitaines auec sept ou huit cornettes de gens de cheual, qui estoient partis de Lauserthe, là où il y a neuf grandes lieuës, & n'auoient repeu qu'enuiron une heure à Haute-faye. Bref ils firent vne caualcade de gens de guerre, & enuironnerent Aguillon. Monsieur de Leberon se trouue seul auec quelques soldats & les habitans. Incontinent monsieur de Montazet luy vint dire, qu'il ne pouuoit pas tenir la ville, & qu'il ne la vouloit point mettre au hazard d'estre destruite & ruïnée : & firent quelque capitulation, laquelle fust bonne pour ledit de Leberon : car il tomba és mains de ces quatre, qui estoient fort de mes amis : pource que le tems passé i'auois fait quelque chose pour eux. I'estois le premier capitaine, qui iamais auoit fait combattre le capitaine Moneins, & chacun voulut reconnoistre le plaisir qu'il auoit autresfois receu de moy : de sorte qu'ils

Aguillon pris.

le

le laisserent aller. Ce sont des honnestes courtoisies entre gens de guerre. Mais mondit nepueu fit là un pas de clerc, de n'auoir sceu garder ses gens, pour la necessité. Il pensoit les ennemis trop esloignez pour venir à luy. Capitaines mes compagnons, c'est une mauuaise pensée : car il deuoit considerer l'importance de la place, qui estoit sur deux riuieres, & que les ennemis ne faudroient de souhaiter vn si bon morceau, veu mesme le bon voisinage de Cleirac & Tounens. Or i'eus part à la folie d'auoir tiré la garnison pour la crainte d'offencer M. le Marquis.

Incontinent que i'entendis sa prinse, ieretirai dans Agen les trois compagnies qui estoient au Port. Deux iours apres y arriua le camp de Mrs. les Princes. Ils se camperent depuis Aguillon iusques à demy lieuë de Villeneufue & iusques au grand chemin audit Villeneufue qui va au long des vallons qui sont en cet endroit là, où il y a de fort bons villages. Or comme desia i'ay dit, i'auois party la ville en huit : & auois mis en chacune part deux bons chefs de la ville. C'estoit vn plaisir de voir les hommes & femmes au trauail, lesquels y arriuoient à

la poincte du iour, & n'en sortoient que la nuict ne les en tirast. On ne demeuroit qu'vne heure au manger sans plus. Tous les principaux de la ville estoient tousiours à la sollicitation du labeur. Il n'y auoit rien qui fust espargné iusques aux religieuses propres. On me vint vn soir dire, qu'vne compagnie de Reistres s'estoit eslargie iusques à un quart de lieuë pres de nous en vn village tout aupres de Monbran, chasteau de l'Evesque d'Agen. Le matin ie montay à cheual auec ma compagnie, & allay iusques aupres du village, & pource que deux païsans me dirent, que trois autres cornettes estoient logez tout ioignant celuy-là, ie fis demeurer derriere les argoulets qui estoient sortis auec moy, m'asseurant bien que les Reistres secoureroient leurs compagnons, puis qu'ils estoient si pres, & qu'il nous faudroit retirer en haste. Et craignant de perdre lesdits argoulets, pource qu'ils n'estoient gueres bien montez, & il y auoit de la bouë iusques aux genoux des cheuaux, quelques vns des mieux montez allerent auec monsieur de Madaillan, auquel ie fis charger sans rien regarder au

trauers du bourg. Quelques vns furent tuez ſur la ruë en paſſant. Les Reiſtres ſe ietterent dans deux ou trois logis, là où eſtoient leurs capitaines. Les trois autres cornettes qui eſtoient terre-tenant, furent incontinent à cheual, & tout ce que nous puſmes faire, ce fuſt de leur en amener trente-ſix cheuaux. Et croy que ſi i'euſſe laiſſé aller tous les argoulets, ils ne leur en euſſent pas laiſſé vn. Et comme monſieur de Madaillan viſt venir au galop les trois cornettes, il ſe retira à moy: mais elles ne le ſuiuirent pas beaucoup. Et ainſi nous retiraſmes dans la ville.

Or Viard fut bien-tôt de retour de la Cour, car il avoit paſſe-port du Roi, & de meſſieurs les Princes, & s'en alla trouuer M. le Mareſchal. M. de Fontenilles arriua le lendemain que nous euſmes pris ces cheuaux. Et par ainſi i'eus deux compagnies de gens d'armes dans la ville, & trois de gens de pied. I'auois mis, des que i'arriuay là, monſieur de Laugnac à Peymirol auec deux compagnies de gens de pied, qui eſtoient celles de la garde du Port ſainte Marie & Malues, qui firent de belles eſcarmouches. Et

Le ſieur de Laugnac à Peymirol.

encores que monsieur de Laugnac fust malade de la maladie qui l'a si longtemps tenu: neantmoins si tenoit-il les soldats nuict & iour dehors, & faisoient touiours quelque prinse sur les ennemis. Nos gens de cheual sortoient bien souuent: mais ils trouuoient tousiours ces Reistres si serrez dans les villages, & enfermez auec des barrieres, qu'on ne pouuoit rien gaigner sur eux que des coups, & tout incontinent estoient à cheual. A la verité ces gens là campent en vrais gens de guerre. Il est mal-aisé de les surprendre. Ils en sont plus soigneux que nous: & encores plus de leurs armes & cheuaux. Dauantage ils sont plus espouuentables à la guerre: car on ne void rien que feu & fer: & n'y a valet d'estable en leurs troupes qui ne se dresse pour le combat: & ainsi auec le temps se font gens de guerre. Ie ne pouuois secourir nostre caualerie de gens de pied, à cause des grandes bouës, & ainsi que ie craignois vne perte, ayant si peu de gens, comme i'auois dans la ville, laquelle, peut-estre, eust mis vne telle espouuante dedans, que la perte s'en fust ensuiuie. Ie n'estois que sur la deffensiue;

Louanges des Reistres.

& toutesfois ie les tenois en ceruelle, leur monstrant que ie ne les craignois gueres. Messieurs les Princes & l'Admiral demeurerent cinq sepmaines ou plus campez là, où i'ay dit : monsieur de Mongommery trois & plus à Condom, où il fit tous les diables, ruïnant & saccageant les Eglises, & pillant tout : & tenoit son camp iusques à la plume des Bruilles. Ni de leur costé ni du mien nous ne faisions rien, à cause que ie n'auois point de gens. Ils mangeoient leur saoul, & faisoient grand chere : car ils auoient tant paty depuis la perte de Moncontour, qu'il n'estoit possible de plus. Ie croy qu'ils auoient plus d'enuie de se reposer, que de m'attaquer. Quant à moy ie m'attendois nuict & iour à me fortifier. Estant en ces termes arriua vne nuict M. de la Vallette, qui venoit du camp de Monsieur : & par fortune se trouua à Villeneufue à l'heure que messieurs les Princes enuoyoient vn trompette à monsieur de Cassaneuil qu'il leur rendist la ville. Ledit sieur de la Vallette ordonna luy mesme la responce : qui fust que la ville estoit au Roi, & non pas à eux, & que s'il y auoit trompette ni ta-

Estat de l'armée des Princes.

bourin qui retournast plus, l'on les tueroit, & qu'il y auoit trop de gens de bien là dedans pour la rendre. La nuict ledit sieur de la Vallette se hazarda de passer auec beaucoup de danger, & me vint trouuer enuiron les neuf heures. Il me trouua au lict, car i'estois fort secouru de messieurs de Fontenilles, de Madaillan, de Leberon, & des autres capitaines. Par ainsi ie dormois à mon aise, allant tout d'vn grand ordre, aussi bien la nuict que le iour. Il faut pardonner à la vieillesse. Ledit sieur de la Vallette me dit, que i'enuoyasse vn chef pour commander à tous ceux qui estoient dans la Villeneufue : car autrement la ville s'en alloit perdue : & iamais ne me voulut dire la raison, mais seulement me hastoit d'y enuoyer promptement vn chef, & toûjours me disoit que si ie ne me hastois i'en serois le premier marry, car c'est vne ville d'importance, & belle ville de guerre. Qui fut cause que ie me leuay du lict, ne voulant mépriser l'aduis d'vne si bonne teste que la sienne : & depeschay promptement deux hommes au Cheualier mon fils à Lectoure, que tout incontinent, ma lettre veuë, il

montast à cheual, & qu'il me vint trouuer, pour s'aller ietter dans Villeneufue : & que à la diligence qu'il feroit, ie connoistrois s'il estoit mon fils. Ie manday au Cheualier de Romegas, que ie le priois qu'il fist tout seul, ce qu'ils faisoient eux deux emsemble. Il fut iour auant que les deux messagers fussent à Lectoure. Le Cheualier mon fils print promptement congé de tous ces Seigneurs, qui estoient là : & arriua à Agen sur les trois heures apres midy. Quatre ou cinq iours deuant, monsieur de Mongommery auec tout son camp à pied & à cheual vint donner vne camisade au capitaine Candreils lieutenant de la compagnie de cheuaux legers du capitaine Fabien mon fils, que i'auois mis dans Moyrax auec vingt-cinq salades, & vingt-cinq arquebusiers. Or Moyrax est vn petit village fermé de murailles. A la plus haute on y monteroit auec eschelle de douze degrez, sans aucun flanc : & y arriuay demy-heure auant le iour. On m'en vint auertir à Agen, ayant pris un clistere, lequel i'auois encore dans le corps : & sans autre attente ie m'armay, & montay à cheual, & allay passer la riuiere. Les gen-

Ville-neufue.

tils-hommes de ma compagnie passoient les uns apres les autres, tant qu'ils pouuoient apres moy. Monsieur de Fontenilles n'arriua que le lendemain. Ie me trouuay seul auec quatre cheuaux deça la riuiere deuers Gascogne, là où Moyrax est assis, & près d'Estillac, qui est à moy. Et auec ces quatre cheuaux ie donnay à toute bride droict à Moyrax, là où il y a une lieuë. Et à la verité si monsieur de Mongommery eust enuoyé seulement dix ou douze cheuaux sur le chemin d'Agen à Moyrax, i'estois prins ou mort: Mais il faut par fois tenter la fortune, & faire le soldat. L'ennemy ne sçait pas ce que vous faites. Et ainsi arriuay à Moyrax: & trouuay que ledit Mongommery s'en estoit party il y auoit enuiron demy heure: & laissa les eschelles au pied de la muraille. Ayant demeuré deux heures là, ils n'eurent iamais la hardiesse d'en dresser une. Et encores qu'auparauant ie n'estimasse guere leurs gens de pied, cela confirma encores mon opinion de les estimer moins. Et ainsi m'en retournay à Agen. Les Medecins furent contraints me donner vn autre clistere pour me ietter celuy-là du

corps, parce que le trauail auoit arresté son operation. Ie demeuray deux iours sans bouger du lict. Et comme mon fils le Cheualier fust arriué, ie manday soudain querir le capitaine Cadreils, & enuoiay vingt-cinq arquebusiers en sa place : afin qu'il allast auec mondit fils à Villeneufue. Monsieur de saint Giron frere de Monsieur de la Guiche, colonel des vingt-deux enseignes de monsieur le Mareschal, s'estoit fait apporter à Agen, malade pource qu'il auoit esté blessé à l'assaut de Mazeres en vne iambe, ou en vne cuisse, que ie ne mente, lequel se vouloit retirer à sa maison, pour se faire guerir. Et à vne heure de nuict ie les tiray dehors, & leur baillay deux bonnes guides, qui les rendissent le lendemain au poinct du iour à Villeneufue. Tout le monde fut fort ioyeux de la venuë de mon fils le Cheualier : & croy que leur dispute estoit, qu'ils ne se vouloient pas obeïr les vns aux autres. I'y eusse enuoyé le capitaine Fabien mon ieune fils : mais nous le tenions à la mort depuis son retour du camp : & pour lors n'auions autre esperance de luy que de la mort.

Le Cheualier de Montluc à Villeneufue.

Pont fait par M. l'Admiral.

Or d'heure en autre i'eſtois aduerty comment monſieur l'Admiral dreſſoit vn pont de batteaux au Port ſainte Marie : & auoit recueilly tous les batteaux de Lot, & de Garonne iuſques à Marmande. I'eſtois auſſi aduerty d'heure à autre comment les ennemis auoient enuoyé querir de la groſſe artillerie en Bearn. Toutes ces nouuelles me faiſoient haſter les tranchées & fortifications que ie faiſois à Agen, penſant, comme il y auoit de la raiſon, qu'ils me vouluſſent attaquer. Car ce n'eſtoit petite prinſe, tant pour les richeſſes, que pour deſfaire la nobleſſe qui s'eſtoit enfermée là dedans pour l'amour de moy. Ie tins un conſeil dans mon logis, & dans un petit cabinet, là où nous n'eſtions que huict ou neuf, & diſputames quel moyen il y auoit de rompre ce pont. Vn maiſtre maſſon, qui eſt de Toulouſe, qui faiſoit les moulins de monſieur le Marquis de Villars à Aguillon parlant à quelqu'vn, miſt en auant que ſi nous deſtachions vn moulin d'eau de ceux qui eſtoient attachez deuant la ville, il romproit le pont, car la riuiere de Garonne eſtoit grande, & débordée : & touſiours

croiſſoit à cauſe qu'il pleuuoit preſque touſiours. Il ne ſe trouua homme de ſon opinion, qu'il fuſt poſſible qu'un moulin rompiſt le pont: car l'on nous aſſeuroit que monſieur l'Admiral auoit fait faire à Thonens de grands cables, comme la iambe d'vn homme, & en auoit fait apporter de Montauban pareillement, & de groſſes cheſnes, comme il eſtoit vray. Car outre les grands cables, le pont eſtoit encheſné d'autre part. Enfin de comte il n'y euſt nul de nous qui fuſt de l'opinion du maſſon, ſauf le capitaine Thodias noſtre ingenieur, qui diſoit que ſi l'on le pouuoit charger de groſſes pierres, qu'il penſoit que l'entreprinſe reuſſiroit, mais non ſans eſtre chargé: & par ainſi ne prinſmes aucune reſolution. Et deux iours aprés l'on me manda de Toulouſe que monſieur le Mareſchal Danuille faiſoit armer trois batteaux, & que le capitaine ſainct Proget les deuoit conduire auec ſoixante ſoldats dedans, & que dans huict iours ils deuoient eſtre preſts, & que ledit ſainct Proget paſſeroit de nuict dans ce terme. Nous auions diſcouru que nous ne pouuions charger le moulin, que monſieur

l'Admiral n'en fust aduerty par ceux de leur religion, qui estoient dans Agen sous la protection du malheureux Edict, ainsi nous le pouuons appeller, & l'appelleray toûjours. Et en vne sorte ou autre nous demeurasmes confus, sans esperance d'autre remede, que de nous bien deffendre.

Entreprinse de M. Danville pour rompre le pont.

Cependant, le commissaire Viard estoit reuenu, & fut incontinent vne autrefois dépesché par monsieur le Mareschal deuers le Roy : & arriua auec vn trompette dudit sieur Mareschal vn mercredy entre neuf ou dix heures: & me dit en secret l'entreprinse de monsieur le Mareschal pour rompre le pont, mais qu'il se doutoit que monsieur l'Admiral en fust aduerty : & que pour cette occasion il amenoit l'vn des trompettes de monsieur le Mareschal auec luy iusques au Port saincte Marie, & que s'il entendoit, quand il seroit audit Port, que les ennemis en fussent aduertis, il me rennoyeroit le trompette pour m'en aduertir : afin que ie gardasse que ledit capitaine sainct Proget ne passast outre : & qu'il falloit que ie tinsse garde sur la riuiere iour & nuict. Et ainsi se

départit de moy : & fut ſur les deux heures apres midy au Port ſainćte Marie : & viſt paſſer trois cornettes de Reiſtres par deſſus le pont, venant loger vers la Gaſcogne. Le trompette euſt fort bon moyen de voir tout le pont, comme il eſtoit bien attaché. Et ſe peut-on aſſeurer que ceux de Clairac, & de Thonens n'y auoient rien eſpargné : car ces bonnes gens n'ont rien eu de cher, pour faire mal à leurs voiſins, & contre le ſeruice du Roy. Le trompette arriua eſtant neuf heures du ſoir, par lequel Viard me mandoit, que ie gardaſſe que le capitaine ſainćt Proget ne paſſaſt outre, pour aller executer ſon entreprinſe, car les ennemis en eſtoient aduertis, & qu'ils auoient mis ſept ou huićt petites pieces d'artillerie au bout du pont vers la Gaſcogne, & que mil ou douze cens arquebuſiers gardoient le bout du pont. Bref qu'il n'y falloit point aller, car il n'en eſchaperoit pas vn de ceux qui y iroient. Et comme le trompette euſt parlé à moy, il ſe retira à ſon logis : & ſans faire autre bruit, i'enuoiay ſecretement querir trois perſonnages de la ville, à qui deſia i'auois deſcouuert mon inten-

tion, qui estoit d'enuoyer à bas la riuiere le moulin du President Seuin, pource que iceluy President auoit abandonné la ville. Ie ne veux point nommer icy les trois : car il les mettroit en procez : & les commissaires, qui sont à present pardeça, facillement luy feroient raison à sa volonté, comme ils font bien à d'autres contre les Catholiques. Et comme nous eusmes parlé ensemble, nous arrestames qu'ils iroient faire sortir six soldats mariniers, & qu'ils iroient destacher le moulin, feignant d'aller faire la garde sur le bord de la riuiere, pour garder que le capitaine sainct Proget ne passast outre. Et ainsi tous trois se départirent de moy, & ne furent pas paresseux à mettre les soldats dehors, ny lesdits soldats à détacher le moulin. Desquels s'en noya vn en détachant la chesne, qui tomba du petit batteau, ainsi que le pal, où estoit attachée la chesne, se deffit. Il pouuoit estre vnze heures de nuict : & ainsi que j'ay entendu depuis par les ennemis, le moulin arriua au pont vers vne heure, lesquels auoient mis des sentinelles vne grande demy lieuë contremont la riuiere ; afin de donner

l'alarme, quand le capitaine sainct Proget passeroit. Et comme ils commencerent ouyr le bruict du moulin, donnerent l'alarme, laquelle incontinent fust au Port. Et tout le monde se ietta aux deux bouts du pont : & commencerent à tirer force arquebusades au pauure moulin, lequel ne disoit mot: mais il donna vn tel choc, qu'il emporta tout le pont, cables, chesnes, & batteaux : de sorte qu'il n'y en demeura qu'vn, qui estoit attaché à la muraille du logis de monsieur le Prince de Nauarre. Il alla deux batteaux iusques à sainct Macaire. Et y en a, qui m'ont dit qu'il en estoit allé iusques auprés de Bourdeaux. Ce braue moulin du President alla encores rompre vne autre moulin Huguenot au dessous de Thonens : & enfin s'arresta aux Isles vers Marmande. Les premiers par qui nous sceusmes la rupture du pont, ce fut par des pauures gens, qui alloient achepter du sel au bout dudit pont, des soldats Huguenots, qui en auoient pris sept ou huit battellées chargées. Les ennemis auoient tué plusieurs de ces pauures gens, leur chargeant qu'ils estoient cause de la rupture du pont. Quelques

Le pont rompu.

vns de leurs ſoldats, qui s'eſtoient iettez ſur le pont s'en allerent à vau l'eau. Mais il n'eſtoit qu'entre l'aube du iour & le ſoleil leuant, que les gardes me manderent qu'il eſtoit arriué ſept ou huict de ces pauures gens qui portoient le ſel, leſquels diſoient le pont eſtre rompu. Ie m'en allay tout incontinent ſur le grauier, & du coſté de deça la riuiere deuers Gaſcogne. Et du paſſage en hors l'on me fiſt paſſer deux ou trois de ces pauures gens, qui eſtoient arriuez audit Paſſage, & qui eſtoient au bout du pont auec ceux que les ennemis auoient tué, & s'eſtoient ſauuez par la campagne la nuit, qui me conterent le tout, de meſmes que les autres, qui eſtoient venus par le coſté du Port : & touſiours quelqu'vn en venoit qui nous confirmoit meſmes nouuelles. Ie fis paſſer dix ou douze ſalades du coſté de la Gaſcogne, qui allerent iuſques au deſſous de Serignac, & prirent deux priſonniers, qui le me conterent encores mieux que ces bonnes gens. Cependant ſecretement ie fis accouſtrer vn petit batteau auec ſept ou huict rames : & donnay au marinier vingt cinq eſcus, pour aller porter les nouuelles à Bourdeaux,

&

& escriuis vne lettre à messieurs de Lansac, Baron de la Garde, & Euesque de Valence mon frere là où ie leur discourois comme tout s'estoit passé, les priant en donner aduis à la Cour de Parlement, & aux Iurats: afin que tous eussent part de cette bonne nouuelle. Car cela rompist fort le dessein des ennemis, lesquels nous eussions fort incommodez, si monsieur le Mareschal eust voulu oublier sa colere, les prenant ainsi separez. Le trompette dudit sieur auant qu'il partist, entendit la ioie que toute la ville auoit de la rupture du pont: & s'en alla en diligence porter les nouuelles à son maistre. Cette execution fut faicte le mercredy vers la minuict, & le ieudy à l'entrée de la nuict les mariniers partirent: & comme ils furent au port saincte Marie, & prés de là, où estoit le pont, ils laisserent couler le batteau à la discretion de la riuiere estans eux tous couchez dans le batteau. Les ennemis commencerent à crier: mais personne ne respondoit. Et ils eurent opinion que ce fust vn batteau qui se fust destaché de luymesmes: & comme ils furent vn ject d'arbaleste au dessous tous se leuerent:

& chacun prit sa rame : & leur commencerent à dire des iniures, & firent si grand diligence, qu'ils furent le lendemain matin qu'estoit le vendredy au soleil leuant à Bourdeaux : & en fust la ioye fort grande. Ie croy que iamais marinier venant des terres neufues n'apporta nouuelles, où il y eust si grand presse. Presque tous ces Seigneurs y faisoient doute. Tout le monde alloit au logis de messieurs de Lansac, Baron de la Garde & de Valence, pour en entendre la verité. Monsieur de Valence dépescha incontinent son secretaire nommé Chauny vers leurs Majestez, pour rapporter les nouuelles, au contraire de ce que le commissaire Viard leur apportoit. Ledit Viard, à ce qu'on m'a dit, arriua le matin, qui donna de la fascherie grande à leurs Majestez, & à Monsieur du paracheuement du pont, de sa structure, & force, y pouuant passer grosse artillerie par dessus à plaisir : & que les gens de cheual y passoient trois à trois de rang, comme il estoit bien vray : & ne mentoit de rien. Il y auoit raison de s'en fascher : car la commodité de ce pont leur eust donné le loisir de prendre tout : & faire pas-

Importance du pont.

ſer tout leur canon à l'aiſe. Chauny arriua le ſoir, qui apporta la rupture. Et que ſi l'vn auoit porté la faſcherie, l'autre apporta la ioye: & pour quelques iours ie fus le meilleur homme du monde, & grand guerrier: mais cette bonne opinion ne dura gueres. Car mes ennemis que i'auois à la cour déguiſoient au Roy, qui eſtoit lors à ſainct Iean, toutes choſes. Et enfin quelque choſe qu'il y euſt, ie ne faiſois, ny n'auois iamais rien faict, qui vaille: & le Roy le croyoit, ou à tout le moins ie croy qu'il faiſoit ſemblant de le croire pour les contenter. Et voilà l'hiſtoire de la rupture du pont, & à la verité.

Maintenant il faut dire quel profit a porté la rupture de ce pont, & la deliberation qu'auoit faicte monſieur l'Admiral, ſi ledit pont fuſt demeuré en pied. Il fuſt arreſté & conclu en leur conſeil, que l'on paſſeroit l'hyuer iuſques à la recolte en ces lieux, où eſtoit leur camp, & qu'ils ſe feroient venir de la groſſe artillerie de Nauarreins, pour prendre toutes les villes qui eſtoient au long de la riuiere de Garonne, iuſques aux portes de Bourdeaux, & qu'ils attaqueroient Agen,

Deſſein de monſieur l'Admiral.

mais que ce seroit la derniere, pource qu'ils vouloient prendre Castel-geloux, Bazas, & tout ce qui estoit deçà & delà la Garonne, iusques aux portes de Bourdeaux & que par le moyen de ce pont l'vn & l'autre païs, qui sont des plus riches de France, leur seroit à commodité. Ils faisoient estat d'auoir pris tout cela en moins de quinze iours, comme il eust esté vray, car ils estoient lors maistres de la campagne. Ils esperoient attaquer Libourne, s'asseurans qu'en toutes ces villes ils trouueroient grande quantité de viures, & que par ce moyen rien ne descendroit dans Bourdeaux, ny au long de la Garonne, ny moins du costé des Lannes, faisant leur compte, que dans trois mois la ville de Bourdeaux seroit reduicte à toute extremité. Et croy qu'il n'eust pas tant duré, car desia le bled y estoit à dix liures le sac: & par mer à cause de Blaye, il n'y eust peu rien entrer. Cette ville est bonne & riche, & vne bonne ville de guerre, mais elle est en vn païs sterile: de sorte que qui luy osteroit la Garonne & la Dordogne, elle seroit bientost reduicte à la faim. Elle ne vit que du iour à la iournée.

Assiette de Bourdeaux.

Ils auoient resolus faire venir leurs nauires en riuiere & à Blaye, laquelle ils tenoient, pour garder que les galleres ne peussent sortir ne rentrer. Les Vicomtes auoient promis à monsieur l'Admiral, de luy faire venir soixante mil sacs de bled au long de la riuiere de Garonne, prenant lesdits bleds en Comenge & en Loumaigne, qu'est le païs de la Guyenne, là où il y en a le plus. Car pour le moins il y a cinq cens marchands, & autant de gentils-hommes, qui font estat de les garder trois ou quatre ans, attendans que la vente des bleds soit grande. Ainsi facilement & aisément ils eussent tenu promesse à monsieur l'Admiral. Et par là ils se tenoient certains de faire venir le Roy à telle composition qui leur eust pleu. Ie ne sçay s'ils eussent eu Bourdeaux, s'ils l'eussent rendu, aussi peu que la Rochelle. Pour le moins ils se pouuoient bien vanter ayant eu Bourdeaux & tenant la Rochelle, qu'ils auoient le meilleur coing, & le plus fort du Royaume de France, tant par mer que par terre, dominant cinq riuieres nauigables, y comprenant la Charante. Depuis qu'ils eussent esté entre les riuieres de l'Isle, Dordogne,

Païs riche en bleds.

Lot, & Garonne, il falloit au Roy pour le moins quatre camps pour les contraindre à combattre. Et veux dire qu'ils tenoient le meilleur païs, & les deux meilleurs & plus grands haures du Royaume de France, qu'est celuy de Broüage, & celuy de Bourdeaux.

Importance de la Guyenne. Ie m'estonne comme il y a des gens si mal habilles, qui donnent entendre au Roy, qu'il faut encoigner les Huguenots dans la Guyenne. C'est vne mauuaise piece. Si le Roy l'auoit perduë, il la recouureroit bien tard. Mais ces bons conseillers le font pour leur commodité, & pour ietter la guerre loing d'eux : si la leur vendrons nous bien cher auant qu'ils l'ayent. Certes le Roy en deuroit faire plus d'estat, & empescher ses ennemis d'y prendre pied, & ne laisser ce païs à l'abandon, permettant qu'on se rie de nos miseres, iusques à demander si nous couchons encores dedans le lict. Ie ne puis croire que cette parole soit sortie de la bouche de la Royne : car elle y a tousiours trouué & y a encores de bons se uiteurs. Ces messieurs de France, q i se mocquent de nous en pourront a oir à leur tour. Tousiours le mal n'est pas à vne porte. Or voilà la con-

clusion de leur conseil, qui estoit tres-bon. M. de Valence mon frere tesmoignera, qu'vn qui assistoit au conseil, quand bon luy sembloit, nous a dit ladite deliberation qui estoit grande. Et croy que quand ils eussent voulu chasser tous les Catholiques, & retirer tous les Huguenots du Royaume de France dans ce païs, qu'ils eussent tenu, ils possedoient prou, pour les faire tous riches: & si tous ceux de la noblesse de ce païs de deça eussent esté contraincts se faire Huguenots, & prendre les armes pour eux: Ainsi malaisément apres, le Roy en eust esté le maistre. Car de les faire retourner derechef à nostre religion il y eust eu bien à faire, parce que depuis qu'on est accoustumé à quelque chose, soit bonne ou mauuaise, il est fort fascheux de la quitter: Mais Dieu n'a point voulu vn si grand mal pour le Roy, ny pour nous, qui sommes Catholiques.

Voila dequoy a serui la rupture du pont, au iugement des amis & ennemis. Et veux dire, que de tous les seruices que i'ay iamais faict à la Guyenne, celuy cy est des plus remarquables, qui n'est procedé d'autre

Importance de la rupture du pont.

chose, sinon de la deliberation que ie prins de m'aller ietter dans Agen. Car autrement la ville estoit abandonnée : & monsieur l'Admiral s'en venoit droit là, & non au Port saincte Marie, ny à Aguillon, comme il fut contrainct de faire. Car à Lauserte, le conseil fut tenu, qu'au partir de là, on s'en venoit loger à Castel-Sagrat, Monioy, sainct Maurin & Ferrussac, & le lendemain à Agen, & tenant pour certain, qu'ils ny trouueroient aucune resistance. Si cela fust aduenu, il eust bien eu les coudées franches. Et dans deux grosses riuieres eust non seulement rafreschy son armée, mais aussi asseuré le païs pour luy. Ie sçay bien qu'il fust respondu à monsieur l'Admiral par deux ou trois, que s'il estoit vray que i'y fusse dedans, ils ne m'en tireroient qu'en pieces, & que i'auois bien faict en ma vie de plus grandes folies que celle là. Et y en eust qui dirent qu'ils m'auoient veu engager en trois ou quatre places, la plus forte desquelles ne valloit pas la moitié d'Agen, & que i'en estois sorty à mon honneur. Ceux là qui respondoient cela, le pouuoient bien tesmoigner à la verité : car ils s'estoient trou-

uez auec moy en ces lieux au besoin. Monsieur l'Amiral soustenoit tousiours, qu'il estoit bien asseuré que ie n'estois pas à Agen pour y demeurer, & que dés que i'entendrois qu'il y viendroit, que ma deliberation estoit de passer la Garonne, & me ietter dans Lectoure, disant il est trop vieux routier, pour s'engager en vne si mauuaise place. Les autres asseuroient tousiours, que ie n'en bougerois point, à peine de leur vie. Qui fut cause que monsieur l'Admiral adhera à leur opinion, & changea le chemin droict à Aguillon s'estendant iusques au Port saincte Marie : & s'ils voyoient que i'abandonnasse la ville, & que ie me retirasse vers Lectoure, comme il pensoit que ie fisse, ils s'en viendroient à Agen. Il a trouué à la fin, que ceux qui soûtenoient que ie n'en bougerois point, me connoissoient mieux que luy, & que ceux qui l'auoient aduerty, que ie me voulois retirer à Lectoure estoient fort mal informez. Et pource que l'on m'a reproché, qu'il y auoit trois ans que ie n'auois rien faict qui vaille, l'on connoistra aux œuures que i'ay faictes pendant les trois ans, sans argent, ne gens à pied, ne

Conseil de monsieur l'Admiral.

à cheual, que si i'eusse esté secouru d'argent seulement pour soldoyer des hommes, & que le Roy m'eust donné les compagnies & gens d'armes, que ie demandois, i'eusse bien gardé à monsieur l'Admiral de faire boire ses cheuaux à la Garonne, & les Reistres de venir boire nostre vin. Car le Comte de Mongommery n'eust iamais eu le loisir de les appeller : & en eusse eu bon marché.

Le pont rompu, monsieur l'Admiral demeura quatre ou cinq iours ne sçachant de quel bois faire flesches, & logé chez Guillot le songeur : car il auoit outre le camp du Comte de Mongommery trois cornettes de Reistres engagées deça la riuiere vers Gascogne, & c'estoient ceux qui auoient passé la riuiere estans logez à Labardac : & ne pouuoient trouuer moyen de les retirer, à cause que le ruisseau qui passe au Parauis, monastere des Religieuses, estoit si grand, qu'il n'y auoit homme qui l'osast passer à pied, ne à cheual. Le Comte de Mongommery estoit encores à Condom & vers Nerac & Bruch. Monsieur l'Admiral fist faire vn petit pont sur deux batteaux, où ils pouuoient passer seule-

ment cinq ou ſix cheuaux au coup : & auec vne corde tiroient les batteaux à la mode d'Italie. Et comme le ruiſſeau commença à diminuer, les Reiſtres le commencerent à paſſer à vn pont de pierre qu'il y a, & s'approcherent du paſſage du Port : & commencerent à paſſer ce pont de batteaux ſix à ſix, ou ſept à ſept au plus. Et quelque grande diligence que les paſſagers pouuoient faire, ſi arreſtoit-il pres d'vne heure & demie, auant que le batteau fuſt allé & reuenu, & en cette peine paſſerent ces trois cornettes, qui demeurerent deux iours à paſſer. Monſieur le Comte de Candalle & monſieur de la Valette eſtoient à Staffort auec huit ou dix cornettes de gens de cheual. Et comme le Comte de Mongommery abandonna Condom, pour s'approcher de la riuiere, i'eſcriuis vne lettre audit ſieur Comte de Candalle, que ſi ſa deliberation eſtoit de combattre Mongommery ſur le paſſage, que ie me trouuerois au combat auec les deux compagnies de gens d'armes que i'auois & 500. arquebuſiers, non pour commander, mais pour luy obeïr, comme le moindre ſoldat de la troupe. Il me remer-

cia fort : & me fist responſe, que quand cela ſeroit luy & toute la troupe qu'il commandoit, m'obeyroit : & toutesfois il ne ſe parloit point, que ie paſſaſſe pour me ioindre auec eux : & conneus bien par la lettre, que tous euſſent eſté bien aiſes, que i'euſſe eſté aupres d'eux : mais la Croiſette, qui eſtoit là, ſeruoit de *Dominus fac totum.* Encores leur manday-ie, que s'ils ne vouloient que ie m'y trouuaſſe, ie ferois paſſer les deux compagnies, & les cinq cens arquebuſiers ſe ioindre auec eux. Et par là chacun peut bien connoiſtre, que ie n'eſtois pas party de monſieur le Mareſchal, pour ne luy vouloir obeïr, puis que i'offrois d'obeïr au Comte, & à monſieur de la Valette, & au capitaine la Croiſette meſmes, qui eſtoit plus grand qu'eux en leur troupe.

Ie ne veux point eſcrire comme ils firent, pource que ie n'y eſtois pas ; & ne m'en ſuis pas informé, ſauf qu'on me dit, qu'ils auoient fait vne charge à quelques vns, qu'ils trouuerent hors de Bruch ; & les rembarerent dedans. Et m'a-t'on dit depuis, que le Comte de Mongommery eſtoit dans la ville, Ie ne ſçay s'il eſt vray : & penſe fort

bien, qu'ils firent tout ce qu'on y pouuoit faire : car ils ſont trop conneus & eſtimez. Le Comte de Mongommery paſſa premierement les gens de cheual, puis ſes gens de pied, les vns apres les autres. Ie fis paſſer la riuiere à ſoixante ſalades de ma compagnie & de monſieur de Fontenilles auec trois cens arquebuſiers pour les retirer : & allerent iuſques à vn petit village, qui eſt aupres du Paſſage appellé la Rozie, où ils tuerent quinze ou ſeize hommes, & y gagnerent douze ou treize cheuaux, leur donnant vne alarme bien chaude. Et m'a-t'on dit depuis, que ſi nos gens de cheual euſſent pouſſé outre, iuſques ſur le Paſſage, ils en euſſent fait noyer deux ou trois cens : car de cette alarme il s'en noya quatre ou cinq à la haſte qu'ils auoient. Et du coſté de monſieur l'Admiral ne les pouuoient ſecourir : car ils ne pouuoient repaſſer que ſix ou ſept cheuaux ſur le pont à batteaux. Parquoy ils demeurerent cinq ou ſix iours à paſſer. Et voila la peine, en laquelle ſe trouua monſieur l'Admiral à pouuoir retirer à luy le Comte de Mongommery, & les trois cornettes des Reiſtres.

Monsieur de la Chappelle Vice-Seneschal, & monsieur du Bouzet m'auoient mandé, que si ie voulois donner passe-port à vn Huguenot, à qui i'auois donné à leur requeste asseurance de demeurer en sa maison, il s'offroit d'aller au Port saincte Marie, pour entendre & descouurir le chemin, que monsieur l'Admiral vouloit prendre, apres que le Comte de Mongommery seroit passé, ou bien s'ils voudroient redresser vn autre pont. Ie leur enuoiay le passe-port, qu'ils me demandoient pour luy. Et le iour mesme que le Comte eust acheué de passer, ce personnage fust de retour à leur maison, & leur dit & asseura, qu'au partir du Port saincte Marie, qui seroit dans deux ou trois iours apres que tout seroit acheué de passer, ils prenoient leur chemin vers Toulouse, & iroient passer à Montauban, estans deliberez de brusler toutes les maisons qui seroient à quatre lieuës aux enuirons de Toulouse, & sur tout celles des Presidens & Conseillers : & disoit encores qu'il auoit apris d'vn capitaine de gens de cheual, qu'on luy auoit donné pour sa part, vne maison prés de Toulouse nommée l'Espine, afin

Dessein de M. l'Admiral contre les Tolousains.

de la brusler. Ce personnage luy respondit, que c'estoit vne des plus belles maisons, qui fussent autour de Toulouse. Et le capitaine luy dit, que si le maistre de la maison n'en auoit d'autres que celle-là, qu'il estoit sans maison. Ledit sieur du Bouzet mesmes me raporta tout ce que ce personnage là leur auoit dit. Et tout incontinent i'en aduertis monsieur le premier President : car d'en auertir monsieur le Mareschal, i'estois bien certain qu'il n'eust pas bien pris mes lettres, & qu'il eust creu tout au contraire de l'aduertissement que ie luy en eusse donné. Qui fut cause que i'en aduertis ledict sieur President : & luy mandois qu'il deuoit retirer monsieur de la Valette, qui desia s'en estoit retourné vers Toulouse, & messieurs de Negrepelisse, & Sarlabous : & qu'ils ne pouuoient auoir trop de gens de bien dans la ville : car les ennemis tenoient des propos qui ne valloient rien, desquels ie ne voulois escrire, pour ce que n'estoit que le vulgaire de leur camp, à quoy on ne deuoit adiouster aucune foy.

Retraicte de l'armée des Princes.

Voila le contenu de ma lettre. Ie m'asseure que ledit sieur President ne

l'a pas perdue : & ainsi s'en allerent toutes les forces du Port saincte Marie, & passerent tous à la veuë du chasteau de Bajaumont, où estoit M. de Durfort, frere du sieur de Bajaumont, qui est à cette heure. Ie sortis auec les deux compagnies de gens d'armes, & les vis tous passer à vne arquebusade de moy, & plus pres encores, n'ayant moy que huict ou dix cheuaux, ayant laissé la cauallerie vn peu derriere. Mais ie ne l'auois peu mettre si bien à couuert que les ennemis ne la peussent voir. Iamais homme ne se desbanda pour me venir reconnoistre, & camperent cette nuit là vers le pont du Casse, & tirant vers sainct Maurin, puis se mirent vers ledit Sainct Maurin & autres villages là autour : & là demeurerent deux ou trois iours. Et pource que ledit sieur de Durfort auoit veu passer tout à son aise tout leur camp, gens de pied, & gens de cheual, & les auoit peu nombrer à son aise, ie le priay de prendre la poste, & aller aduertir sa Majesté du nombre de ce camp. Et me dit entre autres choses qu'il auoit descouuert vne trouppe de cinq ou 600. cheuaux, qui passoient vn peu plus loin

que les autres, dont la plusspart n'auoient point de bottes, & que c'estoient valets & laquais, qu'ils auoient fait monter à cheual, pour faire nombre. Ie ne faisois rien que ie ne le communiquasse à l'Euesque d'Agen, me fiant lors autant ou plus en luy qu'à mon frere propre, & le tenois pour vn des meilleurs amis, & d'aussi bonne conscience que Prelat qu'il y eut en toute la France. Il est sorti de la maison des Fregoses de Genes. Ie baillay instruction audit sieur de Durfort, & vne lettre de creance; qui contenoit cecy, *Que ie luy enuoyois le sieur de Durfort, lequel auoit peu nombrer tout à son aise l'armee de messieurs les Princes, pour luy dire tout ce qu'il en auoit veu & nombré.* Puis luy donnois aduis du chemin qu'ils tenoient, & de leur deliberation de mettre tout à feu vers Toulouse, & en auois donné aduis à M. le premier President, pour le dire aux gens qui auoient aux enuirons de la ville des maisons: afin qu'ils retirassent les meubles: & qu'ils feroient bien de retirer monsieur de Negrepelisse, si desia il n'y estoit & messieurs de la Valette, & Sarlabous. Puis en vn autre article que le person-

Aduis du sieur de Montl. c.

nage que ie ne nomme point icy de leur religion, qui estoit allé à leur camp, auoit porté nouuelles aux sieurs de la Chappelle, & du Bouzet que le capitaine de gens de cheual, à qui il auoit parlé, auoit dit qu'ils auoient entreprinse sur Montpelier, & le pont sainct Esprit toute asseurée : & que ie connoissois bien le gouuerneur de Montpelier, qui estoit monsieur de Castetnau, pour lequel ie respondrois de ma vie : mais que ie ne connoissois pas celuy du pont saint Esprit. Qu'il pleust à sa Maiesté en aduertir lesdits gouuerneurs, afin qu'ils fussent soigneux de tenir l'œil sur les places, & que cela leur seroit vn coup d'esperon, pour leur faire prendre garde à la seureté d'icelles. Et en vn autre article que l'Euesque d'Agen, lequel estoit arriué de l'Abbaye qu'il a en Languedoc pres Narbonne m'auoit dit que tout le bas Languedoc depuis Montpelier vers Auignon, estoit en grande peine, n'ayant aucun chef en ces quartiers, & qu'ils auoient enuoyé prier monsieur le Mareschal de leur vouloir enuoyer monsieur de Ioyeuse : car pourueu qu'ils eussent vn chef, ils seroient assez de gens pour defen-

dre le pays : & que s'il sembloit bon à sa Maiesté, qu'elle deuoit mander à M. le Mareschal, qu'il laissast aller monsieur de Ioyeuse au bas Languedoc. Il auoit assez d'autres grands capitaines pres de luy : parce que ledit sieur de Ioyeuse y seruiroit de beaucoup, à ce que m'auoit dit ledit Euesque. Et en vn autre article, que s'il plaisoit à sa dite Maiesté de faire marcher monsieur auec la moitié seulement de son armée, que nous estions assez forts pour combattre des forces plus grandes que celles de messieurs les Princes, & qu'il m'estimast pour l'vn des plus meschans hommes, qui porta iamais les armes : si Monsieur marchoit auec la moitié de l'armée, mais qu'il amenast les Reistres, s'il ne desfaisoit les Princes, & mettroit fin à la guerre : & si sa Maiesté ne trouuoit bon que Monsieur y vint, qu'il commandast à monsieur le Prince Dauphin, qu'il marchast auec le camp vers le pays de Rouergue, auec lequel ie me ioindrois, & que nous trouuerions bien moyen que monsieur le Mareschal Danuille s'y ioindroit aussi, & qu'autour de Toulouse, & au chemin qu'ils feroient, nous les

combattrions à noſtre aduantage.

Voila tous les articles de mes inſtructions. Et à dire le vray, il ne s'en fuſt iamais retourné vn en France, où ils ſe fuſſent cachez dans les villes, & euſſions gardé le pays. Que s'ils euſſent eſté rompus ou ſeparez, mal-aiſément ſe fuſſent-ils iamais ralliez. Ce bon Eueſque d'Agen m'auoit dit, qu'il tenoit Narbonne pour perduë, & que monſieur de Rieux, qui en eſtoit gouuerneur, eſtoit Huguenot, & qu'il auoit chaſſé vn des principaux Catholiques de la ville, auquel tous les Catholiques s'adreſſoient, & que la ville en eſtoit à demy deſeſperée, meſmes que les Catholiques auoient eſcrit à monſieur le Mareſchal, pour le ſupplier de vouloir eſcrire à monſieur de Rieux, de le laiſſer rentrer dans la ville, lequel ſieur de Rieux luy auoit renuoyé forces excuſes qu'il ne le pouuoit faire. Et voyant que monſieur le Mareſchal ne prenoit pas trop les choſes à cœur, pour le faire rentrer, les Catholiques s'eſtoient retirez au Parlement, lequel l'auoit remonſtré à monſieur le Mareſchal, & que de nouueau il en auoit eſcrit audit ſieur de Rieux, qui n'en auoit voulu rien faire:

& que tout le peuple se tenoit entierement pour perdu. Ie le contay audit sieur de Durfort, non qu'il fust escrit aux articles, encores moins luy donnay-ie charge d'en parler au Roy : car peut estre cela n'estoit pas vray : mais pour en estre certain, il le deuoit demander audict Euesque, & s'il vouloit que de sa part il le dit au Roy. Ledict Euesque luy dit tout de la mesme maniere qu'il me l'auoit conté, & de plus, que luy-mesme le vouloit escrire au Roy, ce qu'il fist. Ledit sieur de Durfort ne voulut pas prendre la lettre qu'il ne vist ce qui estoit contenu dedans, comme il fist. Et alors ledit sieur de Durfort prit la lettre, & me dit qu'il auoit veu ce que ledit Euesque escriuoit au Roy, & que c'estoit en la mesme forme qu'il me l'auoit dit. Voila le contenu de mes instructions, car de creance ledit Durfort n'en apporta que ce qui estoit contenu dans icelles instructions : & me dit franchement qu'il n'apporteroit iamais creance sans instruction signée. Voila surquoy monsieur le Mareschal Danuille s'est fondé d'écrire vne lettre diffamatoire contre moy. Que si ce n'eust esté le respect de ceux ausquels il ap-

Le sieur de Durfort enuoié vers le Roy.

partient, & le rang qu'il tient dans le Royaume, ie me fusse essayé de luy apprendre comme il doit donner des desmenties sans estre bien aduerty de la verité. Ie les luy pouuois bien donner, d'autant que le témoignage du Roy, & les instructions eussent declaré la verité. Mais il me suffit que le Roy & la Royne sçachent le contraire de ce qu'il a couché dans sa lettre, & que ma conscience en soit du tout exempte. Nous verrons de luy ou de moy, qui seruira mieux son maistre. Il a deux aduantages sur moy, il est grand seigneur & ieune, & moy pauure & vieux. Ie suis pourtant gentil-homme & cheualier, qui n'ay iamais souffert iniure, & n'en souffriray iamais tant que ie pourray porter l'épée. Ie veux bien croire que pour lors le susdit Euesque n'auoit encore rien entendu de l'entreprinse que l'on a voulu executer contre moy : mais son meschant frere vint demeurer quatre ou cinq iours auec luy, & cependant ce temps-là le fist consentir à cette belle execution, de laquelle ie n'escriray rien dauantage : car Dieu a commencé à faire paroistre ses miracles, pour me venger. I'espere tant en luy,

qu'il ne s'arrestera pas là. Or les Princes s'en allerent par le même chemin que i'auois mandé à M. le President, & firent l'execution du bruslement entreprins. Ie voudrois de bon cœur, que mon aduertissement ne se fust pas trouué veritable, car i'ay appris de beaucoup de gens de bien de Toulouse que l'armée des Princes leur apporta dommage de plus d'un million de liures. Ie ne me veux pas mesler de mettre icy ce qu'ils firent dans le Languedoc, car ie ne me mesle point d'escrire ce que les autres ont faits, ou le deuoir auquel se mist ledit sieur Mareschal, mais ie retourneray à vne lettre que le Roi m'escriuit pour aller en Bearn.

Sa Maiesté me mandoit, que i'assemblasse tant de gens que ie pourrois, & le plus promptement, & que ie prisse de l'artillerie à Toulouse, à Bayonne, à Bourdeaux, & là où i'en trouuerois, & que i'allasse attaquer le pays de Bearn. Il escriuoit aussi à messieurs les Capitouls de Toulouse de me bailler de l'artillerie & des munitions: d'argent il ne s'en parloit point pour les frais ou pour payer les gens de pied, & l'equipage du canon. Et Dieu sçait, si en telles entre-

Vne armée ressemble à vn horloge.

prinſes il faut que rien manque. Vne armée reſſemble vne orloge, ſi quelque choſe manque tout va mal à propos. Ie lui enuoiay Eſpalanques, gentil-homme Bearnois, auec ample inſtruction de ce qu'il me falloit, & qui eſtoit neceſſaire pour marcher. Ie fus contraint de ce faire, pource que les lettres que Sa Maiſté m'auoit eſcrites pour l'entreprinſe, eſtoient ſi maigres, qu'il ſembloit que celuy qui les auoit méditées, n'auoit pas grand enuie que i'y allaſſe, ou bien que i'y fiſſe rien qui valluſt ſi ce n'eſt qu'il fuſt du tout ignorant. Mais ie ne luy en manday autre choſe ſinon d'eſcrire vne lettre bien preſſante aux Capitouls pour me preſter deux canons, & une grande couleurine auec des munitions, dont ie leur reſpondrois, car l'artillerie, & les munitions ſont à eux. Deſia ils m'auoient fait reſponce qu'ils n'auoient point d'artillerie preſte, encores moins de munitions, à cauſe que monſieur de Bellegarde leur auoit diſſipé la pluſpart d'icelle au Carla, & à Puylaurens, & que monſieur le Mareſchal Danuille en auoit dependu le reſte à Mazeres. I'eſcriuis auſſi à ſa Maieſté qu'il luy

pleuſt

pleuſt commander à monſieur de Valence, qu'il me fit déliurer vn peu d'argent pour faire une monſtre, ou à tout le moins, demy monſtre aux gens de pied, pour acheter de la poudre, car en deux ans que cette guerre à duré, tous les gens de pied que i'ay levez de par deça, n'ont fait que deux monſtres & la pluſpart qu'vne: & auſſi qu'il mandaſt à monſieur de Valence qu'il fit venir auec moy un Treſorier pour faire les frais de l'artillerie, & qu'attendant le retour d'Eſpalanques, ie donnerois ſi bon & prompt ordre à toutes les choſes néceſſaires, qu'il me trouueroit à ſon arriuée preſt à marcher.

Voilà toutes les demandes que ie faiſois au Roi. Sa reſponſe fut qu'il trouuoit fort eſtrange, que ie miſſe ce voyage en telle longueur, & qu'il penſoit que ie fuſſe deſia dans le pays, & que ſi ie ne voulois faire autrement que i'auois fait iuſques icy, qu'il y pouruoiroit auſſi autrement: & qu'il y avoit trois ans que ie n'auois rien fait qui valluſt. Ces lettres me mirent en un tel deſeſpoir, & ſi fort en colere qu'une fois ie fus reſolus de n'y aller point, & d'eſcrire au Roi qu'il y

Le Roi mal content du ſieur de Montluc.

envoyast vn autre, qui eust fait cy deuant mieux que moy, & qui acheuast la besongne, comme monsieur de Terride auoit fait. Toutesfois à la fin ie me resolus de ne le faire, connoissant bien que ces lettres ne venoient pas du naturel du Roi, de la Roine, ni de Monsieur, car il y en auoit de tous trois aussi picquantes l'une que l'autre. Ie connoissois bien que cecy venoit du conseil de mes ennemis que i'ay aupres de leurs Maiestez: car le Roi, la Roine, ni Monsieur n'escriuirent iamais lettres au plus grand ennemy qu'ils ayent eu, si picquantes qu'estoient celles-là: Ie ne les montray qu'à monsieur de Valence mon frere, de crainte qu'à mon exemple tout le monde ne perdist le cœur de faire seruice au Roi. Car tous géneralement, de quelque qualité, qu'ils fussent, sçauoient bien le contraire de ce qu'on m'imposoit, que i'auois fort bien fait auec le peu de moyen qu'on m'auoit laissé. Et alors ie conneus bien qu'on me vouloit ietter toutes les fautes qui estoient auenuës pardeça sur mes espaules, n'ayant personne à la Cour pour me deffendre. Ie connois à present que la

Faute du sieur de Montluc.

plus grande faute que i'ay faite en ma vie ç'a été de n'auoir voulu desprendre, depuis que les vieux sont morts, que du Roi, & de la Roine : & qu'vn homme qui a charge, est plus asseuré de despendre d'vn monsieur, ou d'vne madame, ou d'vn Cardinal, ou d'vn Mareschal, que du Roi, de la Roine, ou de Monsieur. Car ils desguiseront tousiours à leurs Maiestez les affaires comme bon leur semblera, & en seront creus de tous trois : car ils n'y voyent que par les yeux d'autruy, & n'y entendent que par les oreilles des autres. Cela est mauuais : mais il est impossible d'y mettre ordre. Et celuy qui aura bien faict demeurera en arriere, & ainsi si ie pouuois retourner à mon premier aage, ie ne me soucierois iamais de despendre du Roi, ni de la Roine, mais de ceux qui ont du credit aupres de leurs Maiestez. Car encore que ie fisse le plus mal qu'un homme sçauroit faire, il couuriroit mes fautes, voyant que ie ne dépendrois que d'eux : Car leur bien, & leur honneur est d'auoir des seruiteurs qu'ils appellent Créatures. Si le Roi ne faisoit du bien que de luy-même, il leur rongneroit les ongles.

Mais qui veut auoir récompense, qui veut estre conneu, il faut se donner à monsieur, ou à madame : car le Roi donne tout à eux, & ne connoit les autres que par leur rapport. Ie suis bien marry que ie ne puis retourner à mon ieune aage, car ie me sçaurois bien mieux gouuerner que ie n'ay fait iusques icy : & ne me fonderois pas tant en l'esperance des Rois, que des autres qui seroient auprès d'eux. Mais ie suis à present vieux, & ne puis reuenir ieune. C'est pourquoy il faut que ie suiue la complexion que i'ay touiours euë. Car ie ne saurois par quel bout commencer pour en prendre un autre. Il n'est pas tems, cela peut-estre seruira pour ceux que ie délaisse. Mais si le Roi les veut tromper, qu'il soit veritablement Roi, & ne donne rien que de luy-mesme. O qu'il y en aura qui seront trompez!

Encores ay ie fait une autre faute, c'est de n'auoir tenu quelqu'un de mes enfans auprès du Roi. Ils estoient assez bien nez pour se faire aimer de leurs Maiestés. Mais Dieu m'ostat mon Marc-Antoine trop tost, & depuis le capitaine Montluc qui fut tué à

Maderes, l'vn ou l'autre eust fait taire ceux qui voudroient contreroller & calomnier mes actions. Leurs desmenties de si loing, ne me pouuoient faire mal. Si nous estions à vne picque les vns des autres, ie leur ferois, tout vieux que ie suis, trembler le cœur au ventre. Ie ne les tenois pas près de moy pour estre oisifs, mais bien pour apprendre mon mestier. Car le premier a suiui les armes: & s'y est fait remarquer, & m'a suiuy en mes uoyages. Le second auoit acquis vn tel credit en la Guyenne que i'estois bien aise, pendant la guerre, qu'il n'en bougeast. Le troisiéme depuis son retour de Malthe m'a suiuy en ces guerres, & le dernier aussi. Mais ie laisse ce propos qui me met en colere, pour retourner à l'entreprinse. Monsieur de Valence s'en courut à Bourdeaux voir s'il y auroit moyen de trouuer argent aux finances, & me manda qu'il n'y auoit pas trouué vn seul liard: toutesfois qu'il auoit tant fait, que l'on auoit emprunté quatorze mil liures, lesquelles il auoit fait bailler à un commis pour faire tenir près de moy, & que dans dix iours il m'en feroit tenir autant, mais qu'il ne me

Des enfans du sieur de Montluc.

falloit nullement eſperer d'en auoir d'auantage, & que le receueur auoit encore emprunté cela. Monſieur de Fontenilles s'en alla à Toulouſe auec ma procuration, pour nous obliger tous deux de rendre & payer les munitions ſi le Roi ne le faiſoit: & en cette condition ils me preſterent vn canon, & vne couleuurine auec quelque munition. Ie fis partir meſſieurs de Monteſpan, & de Madaillan, auec cent cheuaux choiſis en la compagnie de monſieur de Gondrin & la mienne, droit à Bayone pour tenir eſcorte à l'artillerie que monſieur le Vicomte d'Orthe me deuoit enuoyer. Et enuoiay monſieur de Gondrin à Nogarol, pour commencer à dreſſer l'armée, & monſieur de Sainctorens auec luy à qui i'auois donné la charge de Mareſchal de camp, & moy ie demeuray quatre ou cinq iours pour faire aduancer les gens de pied & de cheual, & donner temps auſdits commiſſaires des viures d'aller par les prouinces executer les commandemens que i'auois donnés pour faire aduancer les viures. Et ne demeuray que ſix iours à temporiſer, puis m'en allay en deux iours à Nogarol. Là nous entraſ-

mes incontinent en conseil, pour déliberer par quel moyen nous deuions commencer. Les vns dirent que ie deuois commencer par saint Seuer, d'autres disoient que ie deuois aller droit à Pau. Mon opinion fut que ie deuois aller commencer à Rabastens, pource que commençant par là, ie mettrois derriere moy tout le meilleur pays de Gascogne pour les viures: & d'autre part, que Rabastens estoit un chasteau le plus fort qui fust en la puissance de la Roine de Navarre, & que si ie le prenois par force, comme ie voyois qu'il falloit qu'il se print ainsi, car l'on estoit bien asseuré qu'ils ne se rendroient pas legerement, ie voulois faire mettre tout au fil de l'épée, m'asseurant que cela donneroit vne si grande peur à tous les habitans du pays de Bearn, qu'il n'y auroit aucune place qui y osast attendre le siege si ce n'estoit Nauarreins. Et d'autre part que ceux de Toulouse entendant ce bon commencement, n'espargneroient rien à me fournir, voyant que les choses me succederoient heureusement: & au contraire, si ie commençois à saint Seuer, ie me mettois sur les Lannes, là où il

Conseil pour la guerre de Bearn.

n'y a que ſable, où mes gens mourroient de faim, & n'auroient aucun ſecours de Bourdeaux, encores que ie prinſſe bien ſaint Seuer. Par ainſi qu'il valloit mieux aller commencer par le plus fort, & y employer promptement mes forces, que par le plus foible, allant de iour à autre perdant le temps. Voilà ma propoſition, laquelle à la fin fut trouuée bonne, & ſuiuie de tous. Mais ſur tout ie leur dis que pour mettre les ennemis en peur, il falloit tuer tout ce qui ſe preſenteroit, & qui feroit teſte, & que cela occaſionneroit meſſieurs de Toulouſe à nous accommoder de ce qui nous ſeroit neceſſaire, voyant que c'eſtoit bon ieu, bon argent.

Ce conſeil ſe tint à mon arriuée, & le matin deuant le iour ie prins vingt & cinq ou trente cheuaux, & m'en allay en diligence à Dacqs. M. de Gondrin me monſtra une lettre que monſieur de Monteſpan ſon fils luy auoit eſcrite de Bayone, par laquelle il luy mandoit que l'artillerie n'eſtoit pas ſi preſte que nous penſions, mais bien que monſieur le Vicomte d'Orthe y faiſoit toute la diligence qu'il pouuoit. Et dès que ie fus à

Dacqs,

Dacqs, ie luy despechay deux gentils-hommes, queuë sur queuë pour la faire haster. Or ie mandois à monsieur le Vicomte, que ie le priois de s'aduancer vn iour ou deux deuant, & qu'il regardast s'il pourroit amener auec lui messieurs de Luxe & de Damezan: afin de prendre conseil d'eux de ce que nous aurions affaire, ce qu'il fit & amena ledit sieur de Damezan auec luy: monsieur de Luxe ne pouuant si tost retourner à Dacqs, ie luy remontray le conseil que nous auions tenu à Nogarol, & mon opinion, laquelle fut trouuée bonne par tous, & mesmement par monsieur de Damezan qui me dit, que si nous venions droit à saint Seuer, ils n'auroient moyen de tirer un Basque du pays, parce qu'il falloit qu'ils passassent les eaues par le pays des ennemis: mais que si i'allois commencer par là, où i'auois proposé, dés que ie serois à Nay, tout le pays des Basques & la vallée du Sault, & Daspe se ioindroient à moy. Ie fus fort aise de ce que ie les trouuay de mon opinion. Ie fus contrainct de demeurer trois iours à Dacqs auant que l'artillerie fust arriuée. Ie laissay deux canons à

Le siege de Rabastens resolu.

monsieur le Vicomte d'Orthe auec des munitions, lequel deuoit marcher droit à Pau incontinent qu'il auroit entendu que i'aurois pris Rabastens: & en mesme temps que ie marcherois, ie luy deuois enuoyer deux compagnies de gens-d'armes, pour luy aller au deuant, & deux de gens de pied, qui estoient au Mont de Marsan, & mil hommes qu'il auoit aupres de luy, de ses terres, ou bien de labour. Et luy laissay monsieur d'Amou pour le soulager, & quelques autres gentils-hommes du pays voisin de Dacqs, & commençay à marcher auec l'artillerie iour & nuict. M. de Montamat lieutenant de la Roine de Nauarre en ce Pays là, ne pouuoit deuiner quel chemin ie voulois prendre, ou si i'irois droit à Pau ou à Rabastens: car de saint Seuer il conneut bien à ma desmarche, que ie ne prenois pas ce chemin-là, mais s'attendoit que i'irois droit audit Rabastens, ou à Pau. Ie diligentay tant que ie fus en deux iours & deux nuicts auec quatre canons, vne grande couleuurine & deux bastardes aupres de Nogarol. Messieurs de Gondrin & de Sainctorens se ioignirent à moy. Et ainsi

nous marchaſmes droit à Rabaſtens. Et en trois iours nous y fumes deuant auec la plus grande part de la Caualerie, & de l'infanterie. Il pleuuoit toûiours, de ſorte que les ruiſſeaux deuenoient grands. Ce qui fut cauſe que l'artillerie ne fut pas ſi toſt deuant Rabaſtens comme l'armée. Incontinent que i'arriuay, ie prins le commiſſaire Fredeuille, & le ſieur de Leberon, leſquels auoient deja reconneu le matin deuant le iour, comme auſſi avoient fait le capitaine ſainte Colombe, Monſieur de Baſillac & autres gentils-hommes voiſins de là Ie les trouuay en diſpute. Les vns diſoient qu'il falloit prendre premierement la ville, de dedans laquelle il falloit battre le chaſteau: les autres & meſme tous ceux de Bearn, que ie deuois attaquer le chaſteau par dehors comme Fredeuille eſtoit meſme de leur opinion. Ie voulus voir la diſpute à l'œil, car en ces choſes ie ne me ſuis iamais fié à perſonne, & vn bon aſſiegeur de places en doit faire ainſi: & amenay les ſuſdits de Fredeuille & de Leberon ſeuls auec moy: & encores qu'ils tiraſſent fort, ils ne m'empeſcherent point de reconnoiſtre à ma

Le ſieur de Montluc reconnoiſt la place.

volonté : & me retiray près du chasteau dans une petite loge couuerte de paille. Et là ie fis confesser audit de Fredeuille, que c'estoit la ville que nous deuions attaquer la premiere & par dedans icelle le chasteau. Et ainsi nous nous retirasmes l'un apres l'autre en courant, car il ne faisoit guere bon s'y arrester, & allasmes conclure avec Mrs. de Gondrin, de Basillac, de Seuignac, de Sainctorens, de Montespan, de Madaillan, & du capitaine Paucillac Colonel de l'infanterie qu'il nous falloit attaquer la ville. I'emploiay tout le reste du iour à faire faire des gabions & fascines, & au point du iour i'eus l'artillerie en batterie deuant la ville : & dans peu de vollées le canon fit breche. Leur déliberation n'estoit pas de tenir la ville, car ils auoient remply toutes les maisons de paille & de fagots. Et comme ils virent que nos gens alloient à l'assaut tout à coup ils mirent le feu à la ville & coururent se ietter dans le chasteau, hommes, femmes & enfans : nos gens firent ce qu'ils purent pour garantir la ville afin qu'elle ne se bruslat : mais ils tiroient tant du chasteau qu'il n'y eut aucun ordre qui pust empescher qu'il

ne s'en bruslast la plusspart. Et la nuict apres ie mis l'artillerie dedans, & commencay de battre un corps de maison qui tiroit à main gauche : là où il y auoit un tourrion au bout qui couuroit le pont-leuis, & la porte du chasteau. Et sur le soir ledit corps de logis fut tout ouuert : & le tourrion par terre. Et le matin au point du iour nous commençames à battre leur grande tour où estoit l'horloge, & en mesme tems que la batterie se faisoit, nos soldats gaignerent la porte de la ville qui estoit tout aupres de celle du chasteau à dix pas au plus: & qui pouuoit voir vn peu des fausses brayes : toutesfois il y auoit un grand terrain de la hauteur d'vne picque, & d'autant d'espesseur fait de fascines en maniere de rempart, qui couuroit leur pont-leuis. Ce qui estoit cause que nos gens ne leur pouuoient pas porter grand dommage si faisoient bien eux aux notres : mais nous y mismes quelques barriques & tables qui tenoient vn peu en seureté nos gens qui estoient sur ledit portail. Tout le iour nostre artillerie battit le visage de la tour, & à la fin laditte tour fut ouuerte, puis ie fis tirer de l'autre qui

tiroit dans le chasteau, iusques au lendemain qui fut le troisieme iour, iusques à midy, nous n'en pusmes voir la fin. Monsieur de Fontenilles & le capitaine Moret arriuerent auec le canon, & une grande couleurine de Toulouse qui ne seruit de rien: car elle se mit en cinquante piéces & le canon fut esuenté.

Ie fis remuer deux canons à main gauche tout aupres de la muraille de la ville, qui voyoit l'autre visage de main gauche. Mon intention estoit, que si ie pouuois faire tomber la tour deuers nous elle combleroit tout le fossé qui estoit plein d'eau, & rempliroit les fausses brayes de cet endroit-là, & que nous pourrions aller à l'assaut par dessus la ruine qui m'auroit comblé le fossé, car la tour estoit fort haute. Tout le quatriéme iour auec ces deux canons ie battis ce visage de la tour: & à la fin i'en fus maistre: & il ne demeura que le costé de main droite & les coins. Alors ie fis tirer au premier canton, qui faisoit visage à l'artillerie premiere, du costé de main gauche, & des deux piéces que i'auois remuées la nuict à l'autre canton, qui tiroit vers la ville.

En dix ou douze coups les cantons furent rompus : & la tour tombée deuers nous, & là où ie la demandois : mais quelque hauteur & grosseur qu'elle eust, elle ne sceut du tout remplir le fossé, dans lequel il falloit descendre bien profond. Il est vray que la ruine de la tour auoit beu l'eau, & auoit remply vne partie du fossé, mais non pas tellement qu'il ne fallut encore descendre bien bas. La nuict du cinquiéme iour les sieurs de Basillac, & le Baron de saint Lary m'amenerent 50 ou 60 pionniers, car tous ceux que i'auois s'en estoient fuys & desrobez : & ils les prenoient en leurs terres voisines de là. Ie les baillay à monsieur de Leberon & au capitaine Montaut son beau frere, & trente ou quarante soldats que les capitaines l'Artigue & Soles faisoient trauailler. Les capitaines mesmes leur aidoient. C'estoit pour oster le terrain, afin que l'artillerie peust voir le pont-leuis, & battre le costé d'iceluy, afin que la balle passast par le flanc au long, & en courtine au long de la bresche par dedans. Et aussi ils auoient fait vne barricade sur des chambres, de sorte qu'on ne pouuoit aucunement voir par

un des deux costez. Ie baillay la charge au Vicomte d'Vsa de remuer les deux canons à l'endroit où M. de Leberon faisoit tirer le terre-plain : & m'en allay un peu reposer , car c'estoit la cinquiéme nuict que ie n'auois pas eu vne heure entiere de repos. Et à la pointe du iour i'ouys tirer les deux canons, & ne pensois point qu'il fust possible que de toute cette nuict le terrain peust estre osté , à tout le moins tout ce qui nous faisoit empeschement. Nostre artillerie commença à faire des siennes tout au long de ce flanc : & nous cousta beaucoup de rompre cette barricade qui nous portoit un grandissime dommage , car ils tiroient desesperement à nos canons. Ie fis aller reposer le Vicomte d'Vsa , monsieur de Leberon , & le capitaine Montaut, & laissay monsieur de Basillac pour secourir l'artillerie. Nous fismes faire un trou à la muraille de la ville tout à l'endroit de nostre artillerie , afin d'y venir en seureté par le dehors , car par le dedans il n'y auoit ordre sans estre tué ou blessé. I'auois baillé au capitaine Bahus la charge de faire faire des gabions , ce quatriéme iour qui auoit

fait grande diligence, mais il les fit faire trop petit, car le vent de nostre artillerie les eust bientost mis en piéces, qui est une chose à laquelle il faut prendre garde. Toute nostre caualle-rie estoit en des villages à une lieuë & demie de nous, là où il y auoit commodité de faire viure les cheuaux, & auoient commandement d'estre toute la nuict en campagne pour garder qu'il ne vint du secours. Nous auions prins un grand pacquet de lettres le iour propre que nous arriuasmes à Rabastens que M. de Montamat enuoyoit au Vicomte de Caumont, M. de Dandaus, & plusieurs autres iusques au nombre de trente ou quarante lettres par lesquelles il les prioit de venir secourir le pays de Bearn, s'ils desiroient faire seruice à la Roine de Nauarre & à Monsieur le Prince, & qu'ils n'estoient pas assez forts pour deffendre le pays, s'ils ne le venoient secourir: & que desia il leur en auoit escrit par deux ou trois fois: & qu'ils luy mandassent quand ils seroient prests, car dans vne nuict il feroit si grande caualcade, qu'il se ioindroit à eux pour incontinent se retirer tous ensemble dans le pays de Bearn: ou

Lettres du sieur de Montamat surprises.

autrement qu'il ſeroit contraint d'abandonner le plat pays, n'ayant aſſez de forces pour y reſiſter : qu'il voyoit bien qu'il n'auoit pas affaire à monſieur de Terride. Ce qui nous obligea de prendre la reſolution qui s'enſuit.

Ordre pour empeſcher le ſecours.

Premierement de mander au Baron de Larbous qui venoit auec la compagnie de monſieur de Gramont du haut Comenge pour ſe venir ioindre auec nous, qu'il fiſt alte és enuirons de là, où il falloit que le ſecours paſſaſt, & que iour & nuict il tint gens de cheual ſur les paſſages : afin de nous tenir aduertis & qu'il n'empeſchaſt point le paſſage, mais ſeulement ſe miſt ſur la queuë. Puis ie deſpeſchay le capitaine Mauſſan, qui eſtoit de ma compagnie, pour s'en aller aux vallées, par là où il falloit que les ennemis paſſaſſent : & ie commanday qu'auec le bat-ſain ils fiſſent leuer toutes les communes des vallées & villages, & ſe ioigniſſent auec le Baron de Larbous pour ſe ietter à leur queuë. Puis de noſtre coſté vne partie de noſtre cauallerie eſtoit toute la nuict à cheual, & nous tenions des ſentinelles iuſques aupres de Nay,

car il falloit que monſieur de Montamat paſſaſt au pont dudit Nay pour venir au deuant de ſon ſecours, & que monſieur deGondrin demeureroit auec vingt ſalades, & quatre enſeignes de gens de pied à l'artillerie, ſi nous n'auions prins le chaſteau auant que ledit Montamat & ſon ſecours s'aſſemblaſſent: & que ie marcherois auec le reſte du camp iour & nuict, quand l'aduertiſſement nous viendroit pour les aller combattre. Voilà l'ordre que nous tenions, ſi le ſecours leur fuſt venu, & faiſions eſtat que s'ils defaiſoient cela, tout le pays de Bearn eſtoit perdu. Ie vous dis & eſcrit cecy: afin que ceux qui ſe trouueront en ſemblables beſongnes, y prennent exemple. Ie dis les ieunes capitaines, car les vieux routiers ſçauent bien qu'il en faut faire ainſi. Ma déliberation eſtoit auſſi, le chaſteau eſtant prins, de deſpecher vn gentil-homme vers ſa Maieſté qui courroit iour & nuict, pour l'aduertir de la prinſe: afin qu'il envoyaſt dire par quelque gentil-homme à monſieur le Mareſchal Danuille, qui eſtoit vers Montpellier apres les ennemis (ie ne ſçay pas s'il leur fit grand mal) qu'il mandaſt à Toulouſe

Ordre pour la conqueſte de Bearn.

qu'on me fit venir huict canons des douze de Narbonne, qui estoient encores audit Toulouse : qu'il enuoyast à la Cour de Parlement & Capitouls des lettres pour les emouuoir à promptement faire les frais, pour m'amener lesdits huict canons. Et cependant nous irions attaquer vn autre chasteau à deux petites lieuës de Rabastens, qui n'estoit pas beaucoup fort. Et de là nous deuions aller passer le Gaue au dessous de Nay à un gué, que les gentils-hommes Bearnois qui estoient auec nous sçauoient, & prendre Nay pour là dresser le magasin de nos viures, & là receuoir monsieur de Luxe, de Damazan, Vicomte de Chaux, & Dalmabarix auec les Basques, qu'ils deuoient mener pour marcher deuant Pau, où le Vicomte d'Orthe se deuoit rendre auec les deux canons & la couleurine, qui estoit demeurée entre ses mains à Dacqs, & estions bien asseuré que tout le pays se rendroit incontinent à nous : les uns par amour, les autres par crainte de leurs vies & biens. Et ayant prins Pau & les huit canons venus, nous voulions marcher deuant Nauarreins. Et qui m'eust mis à iurer si ie le prendrois ou

non, i'eusse plustost iuré ouy que non: car nous auions des gentils-hommes de Bearn & Bigorre auec nous, & principalement monsieur de Basillac qui commandoit l'artillerie au siege de Nauarreins, pour M. de Terride, qui disoit & a dit depuis que si l'on eust assailli Nauarreins, comme nous auions fait Rabastens, nous l'eussions emporté plus facilement que Rabastens. Et estimoient tous ceux qui connoissoient l'vne & l'autre place que Rabastens estoit plus fort que Nauarreins.

Mais comme les hommes proposent, Dieu en dispose à sa volonté, il fit tourner la chance bien au rebours, car le cinquiéme iour du siege & le vingt troisieme iour de Iuillet, mil cinq cens soixante & dix, vn iour de Dimanche enuiron les deux heures apres midy, ie me déliberay de donner l'assaut, & fut l'ordre tel que M. de Sainctorens Mareschal de camp ameneroit les troupes à la bresche, les vns apres les autres, i'ordonnay que l'on mettroit toutes les compagnies de quatre en quatre hors la ville, lesquels ne bougeroient point de leurs lieux que monsieur de Sainctorens ne

Ordre pour l'assaut.

les allast querir. Lequel deuoit demeurer trois quarts d'heure entre deux, & faire marcher les troupes l'une apres l'autre, & fut ordonné que les deux capitaines qui estoient de la garde aupres de la bresche donneroient des premiers, qui estoient Lartigues & Salles de Bearn, & en acheuant nostre ordre, on me vint dire que nos deux canons qui battoient par flanc, lesquels la nuit on auoit remuez, estoient abandonnez, & qu'il n'y auoit homme qui s'y osast montrer, car nostre artillerie mesme auoit ruiné tous les gabions. Ie laissay entre les mains de messieurs de Gondrin & de Sainctorens de paracheuer l'ordre du combat : c'est à sçauoir quelles compagnies iroient l'vne apres l'autre, & le mettoient par écrit, & m'en courus par dehors au trou de la muraille, & n'y trouuay que dix ou douze pionniers le ventre à terre, car Tibauuille commissaire d'artillerie qui tiroit de ces deux canons, auoit esté contraint de les abandonner, & monsieur de Basillac mesme. Et comme à mon arriuée ie vis ce desordre, ie me ressouuins d'abord d'une quantité de fascines que i'auois faites ap-

Le canon abandonné.

porter le iour deuant dans la ville, & dis aux gentils-hommes ces paroles, gentils hommes, mes compagnons, i'ay tousiours veu & ouy dire, qu'il n'y a trauail, ni faction, que de noblesse, suiuez moi tous, ie vous prie, & faites comme moi. Ils ne se firent pas prier, & allames à grand pas droit aux fascines qui estoient dans la ville, & au milieu d'une ruë où il n'y auoit homme qui osast demeurer, & prins vne fascine sur le col: & toute cette noblesse en print chacun la sienne. Et y en auoit prou qui en portoient deux: & retournasmes sortir hors la ville, par là où nous estions entrez. Et ainsi ie marchay le premier iusques au trou. Et en nous en allant i'auois commandé que l'on me fist venir quatre ou cinq hallebardiers lesquels ie trouuay arriuez au trou, & ie les fis entrer. Nous leur iettions les fascines dans le trou, & eux auec le pointe des hallebardes les prenoient & les couroient ietter sur les gabions pour les hausser. I'oserois affirmer, & à la verité que nous ne demeurasmes point un quart d'heure à faire cette diligence. Et incontinent que l'artillerie fut couuerte, Tibauuille rentra & les canoniers, & com-

Paroles du sieur de Montluc faisant le pionnier.

mença à tirer plus furieusement qu'ils n'auoient fait tous les autres iours, car il sembloit qu'un coup n'attendoit pas l'autre : & tout le monde le secouroit d'une fort grande volonté.

Remonstrance aux capitaines.

Capitaines si vous faites ainsi, & que vous mettiez la main à la besongne, vous y ferez aller tout le monde. La honte mesme les y pousse, & les y force. Quand il fait chaud en quelque lieu, si le chef n'y va ou pour le moins quelque homme signalé, le reste ne va que d'une fesse, & gronde qu'on les enuoye à la mort. Puisque vous desirez de l'honneur, il faut prendre le hazard souuent autant que le moindre soldat.

Le capitaine Paullac Colonnel blessé.

Ie ne veux point desrober l'honneur de personne, car ie pense auoir assisté en autant de batteries qu'homme qui soit auiourd'huy en vie : & veux dire n'avoir iamais veu commissaire d'artillerie plus diligent ni plus hazardeux, que Fredeuille & Tibauuille se monstrerent durant les cinq iours que la batterie dura. Et eux-mesmes braquoient & pointoient, encores qu'ils eussent d'aussi bons canoniers que i'en visse en ma vie. Et oserois dire que de mille coups de canon il ne

s'en

s'en perdit pas dix qui fussent mal employez. Le matin i'enuoiay querir monsieur de Goas qui estoit à Vic Bigorre, & les capitaines qui tenoient le guet sur Montamat, & sur le secours, luy escriuant qu'il s'en vint, pour se trouuer à l'assaut auec moy, à cause que le capitaine Paulliac Colonel de l'infanterie auoit esté blessé tellement que nous n'auions point d'esperance en sa vie. Son coup luy fut donné quand i'allois mener Mrs. de Leberon & de Montaut le soir auant pour couper cette grande contr'escarpe. Il auoit le coup tout au trauers du corps. Mon fils Fabien fut aussi blessé d'une arquebusade au menton tout aupres de moy, & deux soldats tuez. Ie fis là une grande erreur, car i'y allay la nuict n'estant encores pas bien fermée. Et croy qu'ils s'estoient apperceus que nous voulions couper la contr'escarpe : car toute leur arquebuserie s'estoit iettée en cet endroit. La raison qui me fit faire cet erreur, ce fut que ie me mis en consideration combien d'heures duroit la nuict : & trouuay qu'elle ne pouuoit durer plus de sept heures ou enuiron : & voyois d'autre part qu'en demy heure ie perdois tout

Fabien fils de Montluc blessé.

ce que i'auois fait : si la contr'escarpe n'estoit abbatue au point du iour, & que si ie donnois l'assaut ce iour-là, ils se seroient si fort remparez & fortifiez, qu'auec autant de coups de canon que i'y auois tiré, il seroit bien difficile d'y entrer. Voilà pourquoy ie me hastay tant d'aller commencer pour au poinct du iour auoir acheué. Ie fis toucher au doigt à messieurs de Leberon & de Montaut, & aux capitaines qui estoient de garde, qu'en leur diligence consistoit toute nostre victoire. Ils ne dormoient pas : car comme i'ay desia dit, à la pointe du iour l'artillerie commença à tirer, & la contr'escarpe fut rasée.

Discours aux capitaines. O mes compagnons, qui irez assieger des places, icy, & en beaucoup d'autres endroits, vous confesserez que mes victoires m'ont plus reussi pour la grande vigilance, diligence, & prompte execution, que non pour ma hardiesse : & ie confesseray d'autre part qu'au camp y auoit de plus hardis hommes que moy. Mais il n'y a nul qui puisse auoir couardise, s'il a ces trois choses, car d'icelles trois sortent tous les combats & victoires : & tous les vaillans hommes suiuent les

capitaines garnis de ces choſes. Et au contraire il n'y peut auoir hardieſſe, encores que l'homme en ſoit tout plein, s'il eſt lent, tardif, & long à executer. Car auant qu'il aye prins ſa déliberation, il y met vn ſi long tems que l'ennemy eſt aduerty de ce qu'il veut faire, & remediera au tout. Et s'il eſt haſtif, il le ſurprendra à luy-meſme. Par ainſi il ne faut iamais auoir grande eſperance en chef, qu'il ne ſoit garny de ces parties. Que l'on regarde tous les grands guerriers qui ont iamais eſté, on verra qu'ils ont tous eu ces qualitez Alexandre ne portoit pas en vain la deuiſe, que i'ay dit icy deuant. Regardez les Commentaires de Ceſar, & de tous ceux qui ont eſcrit de luy, vous trouuerez qu'il donna en ſa vie cinquante-deux batailles, ſans en perdre iamais, que celle de Dirache, mais trente iours apres, il eut bien ſa reuanche contre Pompée, car il gaigna vne grande bataille, où il le deffit. Vous ne trouuerez point qu'en ces 52 batailles il ait combattu de ſes mains trois fois, & par là vous connoiſtrez donc que toutes ſes victoires lui ſont aduenuës pour eſtre diligent, vigilant & prompt

Les Gascons diligens. executeur. Ces parties ne se trouuent gueres : & croy que nous qui sommes Gascons en sommes mieux pourueus qu'autre nation de Fance, ni peut-estre de l'Europe. Aussi en est il sorty de bons & braues capitaines depuis cinquante ans. Ie ne me veux comparer à eux : mais si veux-ie dire, cela de moi-mesme, puis qu'il est vray que iamais ma paresse & ma longueur ne me fit perdre rien, ni à mon maistre. L'ennemy me pensoit à vne lieue de luy, que ie luy allois porter la chemise blanche. Et si la diligence est requise en la guerre, elle l'est plus en un siege, car il ne faut que peu de chose pour rompre vostre dessein, si vous pressez vostre ennemy, vous luy redoublez la peur, il ne sçait où il en est, & n'a loisir de se rauiser. Veillez lorsque les autres dorment : & ne laissez iamais vostre ennemy sans luy donner quelque chose à faire.

Diligence du sieur de Montluc.

Or ie retourneray à l'assaut, nostre ordre estant dressé, ie me mis aupres de la porte de la ville, & près la bresche où nous estions entrez auec toute la noblesse. Il y pouuoit auoir six ou sept vingt gentils-hommes : & tousiours en arriuoit d'autres, car monsieur de

la Chapelle Lauzieres qui venoit de Quercy en amenoit vne grande troupe. Ie diray cecy de mon presage que iamais on ne me peut ôster de ma fantaisie que ie ne deusse estre tué par la teste, ou blessé. Ie m'estois mis en opinion pour cette occasion, que ie n'irois point à l'assaut, songeant bien que ma mort troubleroit fort le pays: & le matin ie dis à monsieur de Las Aduocat du Roi à Agen, lequel estoit de notre conseil, & qui estoit venu auec moy, ces paroles: Monsieur l'Aduocat, il y a des gens qui ont crié & crient que ie suis fort riche, vous sçauez l'argent que i'ay iusqu'à vn escu: car par mon testament, où vous estiez appellé, vous le sçauez. Et pource qu'on ne sçauroit oster l'opinion aux gens que ie n'aye beaucoup d'argent, & si par fortune ie mourrois en cet assaut, l'on demanderoit à ma femme quatre fois plus que ie n'en ay, voilà le roolle de tout l'argent que i'ay auiourd'huy en ce monde, tant aux interests que ce qui est entre les mains de ma femme. Barate mon maistre d'hôtel a écrit le bourdereau, le voilà signé de ma main. Vous m'estes amy, ie vous prie que si ie meurs, que vous

& le Conseiller de Nort, vous vous monstriez amis de ma femme, & de mes deux filles, & sur tout de Charlotte-Catherine qui a cet honneur d'auoir esté tenuë sur les fons par le Roi, & la Roine. Et luy deliuray ledit roolle entre ses mains, & conneus bien qu'il eut plus d'enuie de pleurer que de rire. Et par là on peut iuger si le malheur qui m'aduint ne m'alloit deuant les yeux. Ie n'ay point d'esprit familier: mais il ne m'est guere arriué malheur, que mon esprit ne l'ayt prédit. Ie taschois tousiours à me l'oster de la fantaisie, remettant tout à Dieu qui dispose de nous comme il lui plaist. Ie n'en fis iamais autrement, quoy que les Huguenots mes ennemis ayent dit & escrit contre moy.

Propos du sieur de Montluc à la noblesse.

Comme les deux heures furent venuës, ie fis apporter huict ou dix flascons de vin que madame de Panias m'auoit enuoyé & le deliuray aux gentils-hommes & leur dis, beuuons mes compagnons, car bien-tost se verra qui a tetté de bon laict. Dieu veuille que nous puissions quelque iour boire ensemble. Si nos iours derniers sont venus, il n'est en nostre pouuoir de rompre les destinées. Et comme

tous eurent prins du vin, s'encouragerent les vns les autres, apres que ie leur eus fait une petite remontrance en trois mots, leur disant mes amis & compagnons, nous voicy prests à iouer des mains : il faut que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceux qui sont dans cette place, sont de ceux qui auec le Comte de Mongommery, ont ruiné vos Eglises, pillé vos maisons, il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons & mettons au cousteau, vous aurez bon marché du reste de Bearn. Croyez moy rien ne vous fera teste. Or allez, ie vous suiuray bientost. Lors ie fis sonner l'assaut, les deux capitaines y allerent, quelques vns de leurs soldats & les enseignes ne firent pas fort bien. Et comme ie vis que ceux-là n'y entreroient pas, monsieur de Sainctorens marcha auec quatre enseignes, & les mena iusques aupres de la bresche, qui ne firent pas mieux que les autres, car ils estoient encores demeurez loin quatre ou cinq pas de la contr'escarpe, laquelle n'empescha pas que nostre artillerie ne fist ce qu'elle vouloit faire, & tous se mirent les genoux à terre derriere. Soudain ie conneus bien qu'il falloit que *Assaut.*

d'autres y miſſent la main que nos gens de pied. Tout à un coup ie perdis la ſouuenance de l'opinion que i'auois d'y deuoir eſtre tué, ou bleſſé, & ie ne m'en ſouuins plus: & dis à la nobleſſe: Gentils-hommes mes amis, il n'y a combat que de nobleſſe. Il faut que nous eſperions que la victoire doit venir par nous autres qui ſommes gentils-hommes, allons ie vous monſtreray le chemin, & ie vous feray connoiſtre, que iamais bon cheual ne deuint roſſe. Suiuez hardiment, & ſans vous eſtonner donnez, car nous ne ſçaurions choiſir une mort plus honorable. C'eſt trop marchander, allons. Ie prins alors monſieur de Goas par la main, & luy dis monſieur de Goas, ie ueux que vous & moy combattions enſemble. Ie vous prie ne nous abandonnons point: & ſi ie ſuis tué ou bleſſé, ne vous en ſouciez point, & me laiſſez-là, & pouſſez ſeulement outre, & faites que la victoire en demeure au Roi. Et ainſi nous marchaſmes tous d'auſſi bonne volonté qu'à ma vie ie vis aller à l'aſſaut, & regarday deux fois en arriere, ie vis que tous ſe touchoient les uns les autres. Il y auoit une grande plaine qui duroit cent cinquante

cinquante pas ou plus, toute descouuerte par là où nous marchions droit à la bresche. Les ennemis tiroient là sur nous, & me furent blessez six gentils-hommes près de moy. Le sieur de Besoles en estoit un, son coup fut au bras, & fort grand, aussi il faillit à mourir, le Vicomte de Labatu à une iambe, ie ne sçaurois dire le nom des autres, parce que ie ne les connoissois pas tous. Monsieur de Goas en auoit mené sept ou huict auec luy: & entr'autres le capitaine Sauaillan l'aisné: & luy en fut tué là trois: & ledit capitaine Sauaillan blessé d'vne arquebusade au trauers du visage. Il y auoit vn capitaine du Plex, vn autre capitaine la Bastide, de mes parens, d'aupres de Villeneufue, qui tousiours auoit suiuy monsieur le Comte de Brissac, vn capitaine Rantoy qui est de Damasan, le capitaine Sales de Bearn, qui desia auoit esté blessé d'un coup de picque à l'œil. Il y auoit deux petites chambres, qui estoient de la hauteur d'une longue picque & dauantage, les ennemis deffendoient ces chambres de bas en haut: de sorte que homme des nostres ne pouuoit monstrer la teste qu'il ne fust veu: & commencerent

nos gens à tirer à grands coups de pierre là dedans, & eux aussi tiroient contre nous : mais l'auantage estoit aux nostres, qui tiroient contre bas. I'auois fait porter trois ou quatre eschelles au bord du fossé : & comme ie me retournay en arriere pour commander que l'on apportast deux eschelles, l'arquebusade me fut donnée par le visage du coin d'une barricade qui touchoit à la tour. Ie crois qu'il n'y auoit pas là quatre arquebusiers : car tout le reste de la barricade auoit esté mis par terre des deux canons, qui tiroient en flanc. Tout à un coup ie fus tout en sang : car ie le iettois par la bouche, par le nez, par les yeux. Monsieur de Goas me voulut prendre, pensant que ie tombasse, ie luy dis laissez moy, ie ne tomberay point, suiuez vostre poincte. Alors presque tous les soldats, & presque aussi tous les gentilshommes commencerent à s'estonner, & voulurent reculer : mais ie leur criay, encores que ie ne pouuois presque parler à cause du grand sang que ie iettois par la bouche & par le nez. Où voulez-vous aller, où voulez-vous aller? Vous voulez vous espouuanter pour moy? Ne vous bougez,

Le sieur de Montluc blessé.

Le sieur de Montluc blessé encourage ses gens.

ny n'abandonnez point le combat, car ie n'ay point de mal, & que chacun retourne en son lieu, couurant cependant le sang le mieux que ie pouuois, & dis à monsieur de Goas, Monsieur de Goas, gardez ie vous prie, que personne ne s'épouuante, & suiuez le combat. Ie ne pouuois plus demeurer là : car ie commençois à perdre la force, & dis aux gentils-hommes, Ie m'en vais me faire panser, & que personne ne me suiue, & vengez moy, si vous m'aimez. Ie pris un gentilhomme par la main ; ie ne le sçaurois nommer, car ie n'y voyois presque point, & m'en retournay par le mesme chemin que i'y estois allé, & trouuay un petit cheual d'vn soldat, sur lequel ie montay comme ie peus, aidé de ce gentil-homme. Et ainsi fus conduit à mon logis, là où ie trouuay un Chirurgien du regiment de M. de Goas nommé maistre Simon, qui me pensa & m'arracha les os des deux ioües auec les doigts si grands estoient les trous, & me coupa force chair du visage, qui estoit toute froissée.

Monsieur de Gramond estoit sur vne petite eminence tout aupres de là,

bien à ſon aiſe, qui voyoit le tout; & parce qu'il eſt de cette belle Religion nouuelle, encores qu'il n'ait porté les armes contre le Roi, il craignoit de ſe meſler parmi nous autres. Et ſe doutant qu'il y euſt des ennemis, il vid que comme ie fus bleſſé, tous les ſoldats s'effrayerent : & dit à ceux qu'il avoit aupres de luy : Voilà quelque grand perſonnage mort. Voyez vous comme les ſoldats ſe ſont effrayez. Ie me doute que ce ſoit monſieur de Montluc, & dit à un ſien gentil-homme nommé monſieur de Sart, courez voir ſi c'eſt luy, & s'il l'eſt, & qu'il ne ſoit mort, dites luy que ie le prie qu'il permette que ie l'aille voir. Ledit ſieur de Sart eſt Catholique, il y vint. A l'entrée de la ville on luy dit que c'eſtoit moy. Il vint à mon logis, & trouua que l'on me pleuroit, & que i'eſtois à la renuerſe ſur un lit en terre, & me dit que monſieur de Gramond me prioit qu'il me viſt, & ſi ie prendrois plaiſir qu'il y vint. Ie luy dis que ie n'auois point d'inimitié auec monſieur de Gramond, & que quand il viendroit, qu'il connoiſtroit, qu'il auoit autant d'amis en noſtre camp, & peut-être dauantage, qu'à celuy de leur Religion. Il ne fut

ſi toſt party d'aupres de moy, que voicy monſieur de Madaillan mon Lieutenant, lequel eſtoit à mon coſté quand i'allay à l'aſſaut, & monſieur de Goas à l'autre qui venoit voir ſi i'eſtois mort, & me dit; monſieur reſiouiſſez vous, prenez courage, nous ſommes dedans. Voilà les ſoldats aux mains qui tuent tout: & aſſeurez vous que nous vengerons votre bleſſeure. Alors ie luy dis, ie louë Dieu de ce que ie vois la victoire à nous auant que de mourir. A preſent ie ne me ſoucie point de la mort. Ie vous prie de vous en retourner, & monſtrez moy toute l'amitié que vous m'auez portée, & gardez qu'il n'en eſchappe un ſeul qui ne ſoit tué. Et à l'inſtant s'en retourna: & tous mes ſeruiteurs meſmes y allerent: de ſorte qu'il ne demeura aupres de moy que deux pages, & l'aduocat de Las, & le Chirurgien. L'on voulut ſauuer le Miniſtre, & le capitaine de là dedans nommé Ladons, pour les faire pendre deuant mon logis, mais les ſoldats faillirent de les tuer eux-meſmes, & les oſterent à ceux qui les tenoient, & les mirent en mille piéces. Les ſoldats en firent ſauter cinquante ou ſoixante

Rabaſtens prins d'aſſaut.

du haut de la grande tour qui s'estoient retirez là dedans dans le fossé, lesquels se noyerent. Il se trouue que l'on en sauua deux, qui s'estoient cachez. Il y auoit tel prisonnier qui vouloit donner quatre mil escus: mais iamais homme ne voulut entendre à aucune rançon, & la plusspart des femmes furent tuées, lesquelles aussi faisoient de grands maux auec les pierres. Il s'y trouua un Espagnol marchand qu'ils tenoient prisonnier là dedans, & vn autre marchand Catholique aussi qui furent sauuez. Voilà tout ce qui demeura en vie des hommes qui se trouuerent là dedans, qui furent les deux que quelqu'un desroba, & ces deux marchands qui estoient Catholiques. Ne pensez pas, vous qui lirez ce liure, que ie fisse faire cette execution, tant pour vanger ma blesseure que pour donner épouuante à tout le pays, afin qu'on n'eust le cœur de faire teste à nostre armée. Et me semble que tout homme de guerre au commencement d'vne conqueste en doit faire ainsi contre celuy qui oseroit attendre son canon. Il faut qu'il ferme l'oreille à toute composition & capitulation, s'il ne void de grandes difficultez à

ſon entreprinſe, & ſi ſon ennemy ne l'a mis en peine de faire breſche. Et comme il faut de la rigueur (appellez la cruauté ſi vous voulez) auſſi faut il de l'autre coſté de la douceur ſi vous voyez qu'on ſe rende de bonne heure à voſtre mercy.

Monſieur de Gramond arriua à moy, & me trouua en fort mauuais eſtat, car ie ne lui pouuois à grande peine reſpondre, à cauſe du grand ſang que ie iettois par la bouche. Monſieur de Goas reuint du combat pour me voir: & trouua monſieur de Gramond aupres de moy, & me dit: Reconfortez vous monſieur, & prenez courage, car aſſeurez vous que nous vous auons bien vangé. Car il n'y eſt demeuré une ſeule perſonne en vie. Alors il reconneut monſieur de Gramond, & s'embraſſerent. Monſieur de Gramond le pria de l'amener au chaſteau ce qu'il fit. Et trouua bien eſtrange la prinſe, & dit qu'il n'auoit iamais creu que cette place fut ſi forte, & que ſi i'euſſe attaqué Nauarreins plus facillement ie l'euſſe emporté. Il vouloit voir tout le remuement de l'artillerie que i'auois fait: & diſoit qu'il n'auoit pas eſté beſoin que nous euſſions

Fortereſſe de Rabaſtens.

rien oublié à la batterie. Il retourna une heure apres, & m'offrit une maison qu'il auoit près de là, & tout ce qui estoit en sa puissance. Et m'a dit depuis qu'il ne pensoit pas à l'heure qu'il me vid, que ie fusse en vie lelendemain, & qu'il me pensoit auoir dit adieu pour iamais. Tout ce iour là, & toute la nuict ie ne fis que seigner. Le lendemain matin i'enuoiay prier tous les capitaines de me venir voir. Ce qu'ils firent, & leur fis la harangue qui s'ensuit, ayant repris cœur, & un peu de parole.

Harangue du sieur de Montluc aux capitaines apres sa blesseure.

Mes compagnons & amis, ie ne m'afflige pas tant de mon malheur, pour le mal que ie souffre, que ie fais de voir les affaires du Roi descousuës, & moy contraint de vous abandonner. Ie ne vous ay point caché la délibération que i'auois prinse de cette execution, car vous l'auez tous entenduë. Ie vous prie que pour moy, vous n'arrestiez point d'executer votre victoire & marcher en auant, car cette execution mettra en peur tout le pays de Bearn. Ie m'asseure, que vous ne trouuerez de resistance qu'à Nauarreins. Ne laissez point perdre cette occasion, puisque Dieu vous l'a donnée:

car si vous le faites, tout le monde dira que votre hardiesse dépendoit de la mienne, & que sans moy vous ne pouuiez rien. Et encore que ce fust vne grande louange pour moy, si ne voudrois-ie pas que cela aduinst pour l'honneur & l'amitié que ie vous porte, estant aussi ialoux du vôtre que du mien. Ne faites donc pas estat de moy, & non plus que si i'estois desia mort. Sur quoy ie vis la pluspart de ma compagnie ayant les larmes aux yeux. Et ayant vn peu reprins haleine, ie suiuis mon propos. Vous estes icy beaucoup de capitaines aussi suffisans que moy pour commander: vous auez de bons & vaillans hommes qui auront à présent double courage pour vanger leur chef. Ie m'asseure qu'il n'y a nul de vous, qui ne cede à monsieur de Gondrin que voilà, car outre qu'il est de la meilleure maison, c'est aussi le plus vieux capitaine de vous tous. Et parce qu'il n'est pas beaucoup sain, ie vous prie monsieur de Sainctorens, & vous messieurs de Goas, & de Madaillan de vous tenir aupres de luy, afin que cette conduite passe par vos testes: car il est vieux comme vous voyez, & faudra que vous trois qui estes ieunes,

portiez toute la peine. Soyez bien d'accords, ie vous prie, puisque vous auez tous bonne volonté. Ma blesseure sera cause si vous faites quelque chose de bon, que vous acquerrez de l'honneur. Pour Dieu mes compagnons, ne laissez au bon du coup cette entreprinse, & à son commencement. Suiuez sur cet estonnement, & montrez que ce n'est pas moy seulement, mais vous autres aussi, qui auez bonne part à la victoire. Ne le voulez vous pas ainsi, & accepter pour chef monsieur de Gondrin? Ils me dirent que ouy, & que c'estoit raison qu'il commandast. Alors ie les priay de ne me voir plus: afin de n'empirer ma fieure, & de se retirer tous aupres de luy. Ainsi ils se départirent de moy bien tristes & ennuyez.

Discours notable aux lieutenans de Roi.

Ie puis dire cela, Lieutenans de Roi, ie le puis dire sans mentir, & sans brauerie, qu'homme iamais tenant le lieu que i'ay eu, n'a esté plus aimé de la noblesse que moy. Et encore que ie fusse de naturel fascheux & colere: si est-ce qu'ils portoient mes imperfections, sçachant bien que ie ne faisois rien de malice. O la bonne partie que c'est à celuy qui a telle

charge. Croyez que quelque grand ſeigneur que vous ſoyez, que ſi vous ne vous faites aimer à la nobleſſe, aux capitaines, & aux ſoldats, que vous ne ferez rien bien à propos : & ſi par fois la colere vous fait faire ou dire quelque choſe, car nous ſommes hommes, il faut reparer cela. O que ie voudrois voir ces meſſieurs de France, qui contrerollent nos actions au gouuernement de la nobleſſe de Gaſcogne, pour voir s'ils la ſçauroient manier à leur aiſe, & à toutes mains, comme ils diſent. Il y a vne autre choſe, laquelle m'a touſiours entretenu l'amitié, non ſeulement des gentils-hommes, mais de tous ceux qui portoient les armes ſous moy, c'eſt que ie n'ay eu iamais rien de cher pour les ſoldats & capitaines. I'ay ſouuent donné eſtant capitaine & mes armes & mes habits, voyant quelqu'vn qui en auoit beſoin. Pour vne picque, vne hallebarde, vn chapeau gris auec le panache, ie gaignois le cœur de tel, qui ſe fuſt mis au feu pour moy. Ma bourſe n'eſtoit non plus ſerrée à la néceſſité des compagnons, & toutesfois on dit que ie ſuis auarre. Celuy qui me iuge tel me connoiſt mal. C'eſt le

vice duquel i'ay touiours esté le moins entaché. Ie puis dire, qu'en cette derniere guerre seulement, i'ay donné aux seigneurs & gentils-hommes de ma suitte onze cheuaux d'Espagne, & deux coursiers. Et afin qu'on ne pense point que ce soit mensonge, ie nommeray ceux à qui ie les ay donnez, non pas pour reproche : car ils m'ont fait honneur en les acceptant.

Premierement, i'ay donné vn coursier à monsieur de Brassac, qui m'a suiuy toutes ces guerres à ses despens, gentil-homme de dix mil liures de rente. Les ennemis luy ont tousiours tenu tout le bien qu'il a en Sainctonge, & en Chalosse. Il ne donneroit ce coursier encore auiourd'huy pour quatre cens escus. I'ay donné vn autre coursier au capitaine Cossel, qui a vingt ans porté les armes auec moy, & qui estoit lieutenant du capitaine Charry, lequel au commencement eust mon enseigne. I'ay donné au sieur de Madaillan & à son frere, qui est mon lieutenant, vn cheual d'Espagne, qu'il ne laisseroit pour quatre cens escus, ny son frere son coursier pour cinq cens. Le cheualier de Romegas a eu de moy vn cheual d'Espagne en

don, qui me coustoit deux cens soixante quinze escus. Ie donnay aussi deux cens escus à Monguieral sieur de Cazelles, pour s'achepter vn cheual, parce que les siens luy auoient esté bruslez à sainte Foy. Il est pauure gentil-homme, mais fort vaillant, comme tesmoignera monsieur de Sansac qui est vn des plus vieux, vaillans & sages capitaines de ce Royaume. Et parce qu'encor vn cheual par malheur lui mourut, ie luy donnay vn cheual d'Espagne fort & puissant pour porter bardes, duquel apres la paix il eut seize cens liures. Le capitaine la Bastide eut de moy vn autre cheual d'Espagne, un autre aussi le ieune Beauuille mon beau-frere, parce que le sien luy auoit esté tué en vne sortie qu'il fist sur les ennemis. I'en donnay vn autre aussi au capitaine Mauzan, qui est de ma compagnie, parce qu'à vne rencontre qu'il eut prés de Roquefort le sien luy fut tué entre les iambes, lui, son frere, & son beau-frere blessez. I'en donnay aussi vn autre au capitaine Romain, homme d'armes de ma compagnie pauure gentil-homme & fort courageux. I'en donnay vn autre au capitaine Fabien

ayant perdu ſon cheual au retour de la cour, duquel i'auois refuſé ſouuent cinq cens eſcus, vn autre encore au capitaine Mons mon guidon, qui auoit demeuré priſonnier vn an à Montauban, lequel eſt pauure gentil-homme, il m'auoit couſté trois cens quarante cinq eſcus. Eſtant au lict bien malade renuoyant mon nepueu de Balagny, qui ne fera pas honte, comme i'eſpere à la maiſon, d'où il eſt ſorty, ie luy donnay le cheual d'Eſpagne que i'auois touſiours gardé pour moi. I'en ay perdu pluſieurs autres, & en cette derniere guerre trois, meſme vn, que i'auois dedié au Roy, comme ie dis au ſieur de Roche, premier eſcuyer, à Biron, lequel greſſé fondit ſous moi allant ſecourir le mont de Marſan, penſant que Montamat l'allaſt aſſieger. Si ie pouuois conter tout ce que i'ay donné en ma vie, ie croy qu'il excederoit mon bien. Si vous faites ainſi, ſeigneurs lieutenans de Roy, vous ſerez touſiours bien ſuiuis : car le ſoldat ne hait rien tant qu'vn capitaine auare.

Le ſieur de Balagny neueu du ſieur de Montluc.

Pour retourner à mon propos, toute cette braue nobleſſe prit congé de moy : & le lendemain matin, qui fut

L'armée de Montluc apres ſa bleſſeure.

le troisiéme iour de ma blessure, mon nepueu de Leberon me fist porter à Marsac, qui est à deux grandes lieuës de Rabastens. L'on conneut bien soudain l'amitié que tous les gens de guerre me portoient : car toute la noblesse qui estoit pour son plaisir en l'armée se retira, & la plusspart des gens de pied, de quoy ie fus bien marry : & voudrois certes de bon cœur qu'ils ne se fussent point souuenus de moy. Quel tort fistes vous là, mes compagnons, à vostre honneur, à vostre Roi, & à vostre patrie? Si vous vous fussiez vnis comme vous m'auiez dit, & bien entendus, tout le Bearn estoit en proye. C'est grand cas que la ialousie de commander. Le iour mesme que ie fis la remonstrance à la noblesse, ils depescherent le capitaine Montaut vers le Roy. Ie luy dis qu'il baisast les mains de ma part à sa Maiesté, & que ie le suppliois de pouruoir au gouuernement, ou pour la mort, ou pour la vie, & qu'il ne falloit pas qu'il esperast tirer seruice de moi : que c'estoit assez fait, & qu'il falloit faire place aux autres, & que ie voulois deslors chercher ce que i'auois tousiours fuy, qui estoit le repos. Il trouua à son ar-

Le sieur de Montluc quitte le gouuernement.

riuée à la Cour, que le Roy y auoit pourueu, il y auoit plus d'vn mois, ce que iamais Roy de France n'auoit fait : mais ie ne m'en deuois prendre à lui. Apportant nouuelle, ie ne m'en donnay pas grand peine, bien marry toutesfois qu'on m'eust fait cette piece, car quand bien ie n'eusse esté blessé, ie n'eusse iamais exercé la charge. Et ie croy que celuy qui l'a, qui est monsieur le Marquis de Villars, ne se soucieroit pas fort d'en estre deschargé non plus que moy : car ce n'est benefice sans cure, d'auoir affaire à la Royne de Nauarre, & à monsieur le Prince son fils, qui est desia grand, & le principal gouuerneur, contraire à nostre religion. Lequel estant ce qu'il est, ne peut auoir faute de cœur, de credit, ny de moyens, non seulement en la Guienne, mais dans le cabinet du Roy. Long temps auant i'eusse quitté le gouuernement pour ceste consideration, n'eust esté que ie ne voulois pas que le Roy me peust reprocher que ie l'auois abandonné durant les guerres, & à sa necessité.

Le Marquis de Villars lieutenant de Roy.

Le Prince de Nauarre.

Discours aux chefs des armées.

Voyez-vous qui estes generaux des armées & lieutenans de Roy, afin que ie retourne à ma blessure, de laquelle

quelle il ne me ſouuient que trop, combien il importe de conſeruer voſtre perſonne, & ne la mettre au hazard, comme ie fis, faiſant le pionnier & le ſoldat. Ceſte malheureuſe bleſſeure fit deuenir noſtre armée à néant. Ce n'eſt pas pour vous dire, que vous deuiez eſtre couards & vous cacher derriere des gabions, lors que les autres ſont aux arquebuſades : mais ſeulement pour vous faire ſages à mes deſpens, & que vous y alliez prudemment. Car de voſtre perte depend le reſte, comme vous ſçauez qu'il aduint à ce braue Gaſton de Foix en la iournée de Rauene. Ie ſçay bien qu'vn bon cœur, qui void ſes gens mal faire, ne ſe peut contenir de leur monſtrer le chemin : & s'expoſer au danger, comme ie fis voyant mes gens de pied faire ſi mal. Ce qui me fit appeller la nobleſſe : car i'ay touiours cogneu par experience, que cinquante gentils-hommes feront plus d'effect que deux cens ſoldats. Nous retenons quelque choſe de l'honneur, que nos peres nous ont acquis y ayant gaigné ce beau tiltre de noble.

Par tout le diſcours de ma vie iuſques icy, vous auez peu iuger ſi le

Roy auoit occasion de me maltraiter, veu que ie n'ay espargné ma propre vie, qui est ce que nous deuons auoir de plus cher en ce monde apres l'honneur, & non seulement la mienne, mais celle de mes enfans. De quatre que i'ay eu, i'en ay veu mourir les trois au combat, pour son seruice, le quatriesme reste encores, qui est le Cheualier. Et combien que ie l'aye destiné à l'Eglise & à l'Euesché de Condom, si est-ce que ie luy ay tousiours commandé de faire paroistre qu'il porte le nom de Montluc, & qu'il a eu cet honneur d'auoir esté nommé Cheualier par le feu Roy Henry mon bon maistre, qui l'enuoya à Malte, où il a fait son apprentissage aux armes soubs le cheualier Romegas. Le seigneur grand Maistre m'escriuit, que soudain apres son arriuée, il l'auoit fait mettre à l'espreuue, pour sçauoir s'il estoit de ma race. Il s'est trouué au siege, que le grand seigneur a mis deuant Malte, qui a esté le plus beau, qui soit aduenu depuis que l'artillerie a esté fonduë. Ne vous desesperez pas pour cela, vous qui faites seruice au Roy: car cela ne vient pas de luy. Vous serez peut estre plus heureux,

& n'aurez pas tant d'ennemis que moy, qui pour n'auoir voulu estre creature de personne, n'ay pas eu de patron, & d'ailleurs ay parlé peut estre trop librement, & dit ce qui m'en sembloit. Il fait mauuais dire la verité, & ie ne sceus iamais mentir. Si ne veux-ie pas estre si meschant, que ie ne me confesse tres-redeuable aux Rois nos maistres des biens & honneurs qu'ils m'ont fait, car d'vn pauure gentil-homme, ils m'ont éleué aux premieres charges du Royaume. Mais aussi puis-ie dire, que ie l'ay gaigné au prix de mon sang. Or ayant recouuré vn peu de santé, i'escriuis au Roy vne lettre, laquelle i'ay voulu inserer en ce lieu.

Lettre du sieur de Montluc au Roy où est l'abregé de sa vie.

Sire, i'ay tant tardé à vous faire mes plaintes, pour ma grande indisposition, & aussi qu'on m'a celé que vous m'auez osté le gouuernement de Guyenne. Que s'il eust pleu à vostre Maiesté attendre seulement deux mois vous eussiez trouué qu'apres auoir estably la paix, i'estois resolu d'enuoyer tres-humblement vous supplier d'y pouruoir, à cause de ma vieillesse & grande blesseure : & alors sans me diffamer, vous auiez legitime argu-

ment d'y pouruoir. Mais à la façon que vostre Maiesté en a vsé, elle a monstré euidemment à tout le monde que vous m'en priviez pour auoir forfait, ou bien pour les armes ou pour quelque mauuaise versation que i'ay faite sur vos finances. Et par ce moyen mon honneur est en danger d'estre mis en dispute par tout ce Royaume, ce que ie ne pense pas auoir merité, & si ie suis bien empesché, comme seront plusieurs autres, à deuiner d'où peut proceder le grand mescontentement, que vous monstrez auoir contre moy : si ce n'est pour vous auoir souventesfois supplié d'y pouruoir d'vn autre, pour le peu d'esperance que i'auois pour lors de vous y faire seruice : mais vous m'auez depuis commandé de le reprendre. Ce n'est pas aussi pour auoir pensé, que i'aye touché à vos finances, car vous ne voudriez pas m'auoir puni pour vn crime, duquel vous ne pouuez pas estre asseuré encores. Et si veux-ie tant esperer en vostre bonté & prudence que vous n'aurez facilement presté l'oreille à tels rapports si esloignez du vrai-semblable, car pendant que i'ay esté icy vostre lieutenant, il y a eu

plusieurs commis de l'extraordinaire, il y a eu de vos receueurs generaux & autres officiers de vos finances, qui ont rendu leurs comptes. Et si i'eusse esté trouué dans leurs papiers l'on n'eust pas failly à rayer les parties qui auroient esté mal couchées. Or iusques icy ie n'ay point esté en peine de les faire valider. Comme aussi, Sire, ne se trouuera-il point que ie me sois iamais tant auancé que de toucher à vos deniers, non seulement en vostre prouince, mais aussi à Sienne & en Toscane, où i'auois plus de commodité d'en prendre, que ie ne pouuois auoir pardeça. Et mesme il vous pourra souuenir que m'ayant fait cet honneur depuis trois ans d'ordonner que la pension que ie faits à monsieur le Cardinal de Guise de six mille liures seroit prinse sur l'espargne, ie ne me suis iamais voulu aider de ladite depesche, bien loin d'y vouloir mettre la main sans vostre congé. Et de tout cela vous pourrez estre esclaircy au retour des commissaires que vous enuoyez de pardeça, lesquels ie m'asseure ne rapporteront point mon nom couché dans leurs papiers. Et quoy qu'il en soit, il n'y auoit rien de veri-

fié contre moy. Et n'eſt pas à croire que voſtre malcontentement ſoit procedé de cela. Mais ſi c'eſt par opinion que i'aye commis quelque faute au fait des armes, cette opinion ſeroit bien contraire à celle que vous auiez quand vous m'eſcriuiſtes par trois ou quatre fois, que i'auois reconquis & conſerué la Guyenne. Et ie m'aſſeure que vous n'auiez pas oublié les cauſes pourquoy vous me vouluſtes honorer d'vn tiltre ſi digne & ſi honorable. Car il vous ſouuiendra, comme i'eſpere que ce fut parce qu'aux premiers troubles de Toulouſe, qui auoit eſté combattuë par trois iours & gaignées par les deux parts, à ma venuë fut deliurée. Et ceux qui l'auoient combattuë pour ſeulement m'auoir veu, furent mis en route, pluſieurs prins & punis comme ils auoient merité, de ſorte qu'encores auiourd'huy ladite ville me tient pour conſeruateur de leurs vies, biens, & honneur de leurs femmes. De meſme diligence & bonheur fut par moi incontinent ſecouruë la ville de Bourdeaux, où ie me rendis au partir de Toulouſe dans deux iours & deux nuicts : & où ie combattis, & mis en route en chemin les troupes,

Le Roy appelle le ſieur de Montluc conſeruateur de la Guyenne.

qui s'estoient éleuées pour empescher le passage. Et ayant deliuré Bourdeaux du mesme danger que Toulouse, sans seiourner que deux iours ie passay la riuiere auec six-vingts cheuaux, estimant que monsieur de Burie me viendroit trouuer comme il fit, mais ce fut quatre heures apres le combat. Et trouua que i'auois deffait six enseignes de gens de pied, & sept cornettes de gens de cheual, conduites par monsieur de Duras. Et apres cette victoire ledit sieur de Burie & moy allasmes assieger Monsegur, qui fut battu & gaigné d'assaut, comme aussi fut Penne d'Agenois. Depuis ie pris Lectoure en deux iours, parce que le feu capitaine Montluc auoit surpris quatre cens hommes de la garnison de ladite ville, qu'il auoit tous taillez en pieces. Et incontinent sans m'arrester iour ne nuict ie suiuis M. de Duras de si prés que ie le contraignis de venir au combat auant que nos gens de pied peussent arriuer. Et à peine donnay-ie le loisir à M. de Burie d'y venir à temps pour s'y trouuer. Et succeda si heureusement qu'vne poignée de gens deffirent 23. enseignes de gens de pied & onze cornettes de caualerie. Et au

Bataille de Ver.

partir de là, ie vous enuoiay dix compagnies de gens de pied d'Espagnols, qui ne nous auoient de rien serui, mais bien seruirent-ils à la bataille de Dreux, comme aussi firent dix compagnies de Gascons, que ie vous enuoiay par le capitaine Charry. Et vostre païs de Guienne demeura repurgé de tous troubles, & n'y auoit homme qui osast leuer la teste, sinon pour vostre seruice. De sorte qu'auec bonne & iuste cause, vous me donnastes ce titre d'auoir reconquis vostre païs de Guienne. Et quant aux seconds troubles, i'auois assez aduerti long temps deuant V. M. & celle de la Royne, de ce que depuis vous vistes aduenir. Et bien que par vostre commandement il me fut escrit, par deux ou trois fois que i'estois fort mal informé, si ne laissay-ie pas de me pouruoir, pour me garder d'estre surpris. Et le mesme iour que les troubles suruindrent à Paris, sans que i'en fusse autrement aduerty, & la propre veille de la S. Michel, ie me iettay dans Lectoure, ville la plus importante de la Gascongne, si bien à propos, que ie rompis l'entreprinse de six cens hommes qui y deuoient entrer par la

Secours au Roy.

fausse

fauſſe porte. Et apres auoir conſerué la ville en voſtre obeïſſance, ſçachant que vous auriez beſoin de ſecours, comme vous me mandaſtes apres, ie fis telle diligence d'aſſembler des hommes, qu'en vingt & neuf iours apres ledit iour de S. Michel, ie vous enuoiay douze cens cheuaux, & trente enſeignes de gens de pied, qui furent conduits par moy iuſques à Limoges, & de là, par les ſieurs de Terride, de Gondrin, & de Monſalés. Et combien qu'il ſemblaſt à beaucoup de gens, que la Guienne demeureroit en proye aux Vicomtes qui auoient beaucoup de forces, toutesfois mon retour leur donna ſi bien à penſer, qu'ils ne gaignerent rien ſur moy, ny ſur voſtre pays. Et auec ſi peu que ie peus ramaſſer, i'allay depuis en Sainctonge: & à mon arriuée ceux qui s'étoient eſleuez à Marennes, furent deffaits par Madaillan, & le Seneſchal de Bazadois, leſquels ſe rallierent auec monſieur de Pons, & prindrent Marennes, les Iſles d'Oleron, & d'Aluert. Et de meſme diligence fut reconquiſe l'Iſle de Ré, par mon nepueu de Leberon que i'y auois enuoyé. Et s'il vous euſt pleu me faire bailler *Priſe des Iſles.*

ce que vous m'auiez mandé, tant d'argent, d'artillerie, que d'autres munitions, i'eusse pris peine de vous regaigner la Rochelle, deuant la paix que vous fistes en ce temps là. Et quant aux derniers troubles, il est vray qu'ils suruindrent au temps que i'estois malade, & sortois de danger de mort, mais ie ne laissay pas pourtant de me mettre aux champs, & d'assembler le plus de gens que ie peus à pied & à cheual : & ayant esté aduerty, que les troupes de Languedoc, de Prouence & Dauphiné s'approchoient de ce pays, i'allay au deuant, pour les combattre, accompagné de monsieur de la Valette, de monsieur Descars, & de plusieurs autres capitaines de vos ordonnances. Et les approchay de si pres que si le maistre de camp de leurs troupes, appellé le capitaine Moreau n'eust esté prins, nous estions tous deffaits. Car outre que le rencontre estoit en lieu, où les cheuaux ne se pouuoient aucunement soustenir, ils nous eussent combatu six contre vn, d'autant que nous ne pouuions pas estre plus de deux mille cinq cens hommes : ils estoient plus de vingt mille hommes. Et de tout

Descente des Prouençaux.

cecy peuuent tesmoigner lesdits sieurs de la Valette, Descars, & autres capitaines, qui tous furent d'aduis, que le mieux que nous pouuions faire, estoit de nous retirer. Et comme nous estions tous d'aduis de costoyer les ennemis, pour les tenir en bride, & pour essayer de prendre quelque aduantage sur eux, le ieune Monsalés apporta lettres de vostre Maiesté à tous les capitaines de marcher deuers monsieur de Montpensier, & moy de m'en retourner, ce que ie fis, tant pour ma maladie, que pour conseruer le pays, comme i'ay fait tant que les forces ont esté entre mes mains. Apres estant à Cahours, où i'estois allé pour combattre les Vicomtes, ie fus aduerty, que Pilles estoit vers Agenois, auec vn grand nombre de cauallerie. Et pensant le surprendre ie marchay iour & nuict pour le combattre. Ce qui fust aduenu, n'eust esté, que le seigneur de Fontenilles, & le capitaine Montluc auec quelques salades, rencontrerent cinq ou six cornettes dudit Pilles, & les chargerent de telle roideur, qu'ils les mirent en route. Qui fut cause que ledit Pilles passa la mesme nuict la riuiere de Dordoigne: &

La descente de Mongommery. se retira vers leur armée. Quant à la venuë du Comte de Mongommery, l'on ſçait qu'au partir du mont de Marſan, que i'auois aſſiegé, aſſailly & pris en deux heures, monſieur Danville, pour les entreprinſes qu'il auoit en Languedoc, en emmena toutes les forces : & ne me laiſſa que ma compagnie, celles du ſeigneur de Fontenilles, & de monſieur de Gondrin, enſemble cinq enſeignes de gens de pied, deſquelles ie me ſeruis, pour la deffence de Lectoure, Florence, Agen, Villeneufue. Et bien que ledit ſieur Mareſchal euſt rappellé depuis leſdites deux compagnies, & que ie fuſſe demeuré ſeul auec la mienne, ie ne laiſſay pourtant de m'aller ietter dans Agen, quand le camp des Princes en approcha, ſans que ie fuſſe ſecouru que dudit ſieur de Fontenilles, lequel amena ſa compagnie. Duquel lieu ledit camp des Princes fut ſouuent endommagé. Et d'autant que leſdits ſieurs auoient fait faire vn pont ſur la Garonne, penſant y paſſer en ce pays, & faire du pays de Condommois & d'Agenois comme d'vne ville, ie leur rompis leur pont : & le mis ſi bien en pieces, qu'ils n'en ſçeurent iamais

recouurer que deux batteaux, auec lesquels ils repasserent la riuiere : mais ce fut auec tel loisir, que s'il eust pleu à vostre Maiesté m'enuoyer tant soit peu de forces, on les eust bien gardez de s'assembler. Et pour autant que pendant que lesdits Princes estoient pardeçà, l'on s'estoit saisi de quelques chasteaux du pays d'Agenois, ie les repris & remis tous sous vostre obeïssance. Et depuis il vous pleust me commander d'aller faire la guerre au pays de Bearn : & bien qu'il fust malaisé de recouurer des gens, parce qu'on tenoit la paix pour faicte, si est-ce qu'en moins de quinze iours ie mis aux champs quarante & cinq enseignes de gens de pied, & bien six cens salades, & resolus d'aller en Bearn, & contraindre Montamat de venir au combat, ou laisser prendre les villes, les vnes apres les autres, comme l'on peut bien iuger, qu'il fust arriué. Car ayant commencé à Rabastens, comme il estoit necessaire, pour les raisons que ie vous ay cydeuant escrites, bien que ce fust des plus fortes places de la Guienne, ie l'emportay en huict iours, où ie seruis de pionnier, de canonnier, de soldat,

& de capitaine. Et faiſant les approches i'y penſay perdre mon ieune fils, qui fut bleſſé tout aupres de moy, comme auſſi fut le capitaine Paullac. Et quand ſe vint au iour de l'aſſaut voyant que les deux premieres troupes n'alloient pas à l'aſſaut, comme i'euſſe peu deſirer, ie marchay moymeſmes à la breſche, accompagné des ſeigneurs de Goas, & du Vicomte d'Vſa, & ſuiuy d'enuiron cent ou ſix vingts gentils-hommes, deſquels il y en eut quarante-deux bleſſez : & ie fus du nombre eſtant bleſſé en tel lieu que i'en porteray toute ma vie la marque. Et encores que ce fait d'armes raporté auec pluſieurs ſemblables, que i'ay fait durant le regne des Roys voſtre pere & grand pere, ne m'euſt rien faict eſperer dauantage de ce que i'auois accouſtumé d'en deſirer, qu'eſtoit vn bon gré, & vn bon remerciement deſdits ſieurs Roys mes maiſtres : toutesfois i'auois occaſion de penſer, que voſtre Maieſté en tiendroit quelque peu de compte. Dauantage ie repreſentois deuant vos yeux vn vieux ſoldat de ſoixante dix ans voſtre lieutenant géneral pardeçà, & lequel commandant aux autres ſans

s'approcher du combat, pouuoit satisfaire au deuoir de sa charge : toutesfois pour le desir qu'il auoit de vous rendre victorieux en toutes vos entreprinses, il s'estoit mis au rang des moindres fantassins, & en danger de mort : & plusieurs gentils-hommes auroient couru mesmes peril, s'estimans heureux de suiure l'vn des plus anciens soldats de France, ie ne diray pas capitaine. Ie pensois aussi que vous pourriez considerer, que comme aux premiers troubles les premieres victoires vindrent de ma main : aussi en ces derniers troubles ie vous auois fait victorieux au dernier fait d'armes, qui auoit esté fait en ce Royaume. Mais comme i'attendois au moins vne lettre, telle que vous auiez accoustumé d'escrire au moindre capitaine de ce Royaume, la longue attente ne m'a apporté autre chose, sinon que i'ay appris, que vous m'auiez osté le gouuernement, & qui pis est, sans m'en auoir fait escrire vne seule parole. De sorte que plustost ay-ie veu venir celuy, qui me doit succeder, que d'auoir esté aduerty, qu'on m'a-uoit despouillé. Et au temps que par vne loy vniuerselle par tout vostre

Plainte du sieur de Montluc.

Royaume, vous auiez remis en leurs eſtats & charges ceux qui en auoient eſté priuez, ie puis dire que par vne loy particuliere faite pour moy ſeul, ie ſuis deſmis de la charge que i'auois ſouſtenuë auec les armes en main. Mais quand l'on m'auroit mis en pourpoint, ſi demeureray-ie touſiours veſtu d'vne robe honorable, qui eſt telle que i'ay porté les armes depuis mon enfance pour le ſeruice de voſtre couronne, auec toute la fidelité que les Roys mes maiſtres euſſent ſçeu deſirer. L'on accordera touſiours, que ie me ſuis trouué en autant de combats, batailles, rencontres, entreprinſes de nuit, & de iour, aſſauts, prinſes & deffences de villes, qu'homme, qui ſoit auiourd'huy en toute l'Europe, & pour tel ſuis-ie cogneu par tous les eſtrangers. Ie puis dire auec la verité, & la gloire en ſoit à Dieu, & aux Roys qui m'ont employé, que ſoit pour mon bonheur, ſoit pour autres occaſions, que ie ne fus iamais deffait en lieu où i'aye commandé: & n'attaquay iamais les ennemis, que ie ne les aye battus Pluſieurs gens de bien teſmoigneront auſſi du deuoir, que ie fis aux batailles de Pauie, de la Bico-

que, & de Serizolles, où ie menois toute l'arquebuſerie. Teſmoigneront auſſi en quelle reputation le feu ſieur de Lautrec me tenoit, pour m'auoir veu en ſa preſence combattre entre Bayonne & Fontarabie, & depuis pour l'auoir ſuiuy auec charge de gens de pied, au voyage qu'il fit en Lombardie, & Royaume de Naples, où ie fus bleſſé de quatre arquebuſades. *Voyage du ſieur de Montluc.* Il y a encores des gens de bien, qui ſont viuans, & qui ſe ſouuiennent du deuoir, que ie fis, quand la terre d'Oye fut prinſe, eſtant Maiſtre de camp de toutes les bandes Françoiſes. Autres teſmoigneront en quel rang me tenoit le Prince de Melphe, & feu monſieur le Mareſchal de Briſſac, pour m'auoir veu en Piedmont à toutes heures, & à toutes occaſions, & de iour & de nuict hazarder ma vie pour le ſeruice de ceſte couronne, comme auſſi pluſieurs pourront teſmoigner, que le iour qu'aduint la diſgrace de nos gens en la baſſe Boulogne, ie demeuray ſeul auec bien petit nombre au combat. Et alors que feu voſtre pere mon bon maiſtre de recommandable memoire, penſoit que tout fuſt perdu, ie ſortis en deſpit des Anglois,

& rapportay vingt deux drapeaux des noſtres, qui auoient eſté prins, & n'en fut perdu qu'vn. Si monſieur de Guiſe eſtoit en vie, il ne celeroit pas, ce qu'il me vid faire à la prinſe de Thionville, comme auſſi ne fera pas monſieur le Mareſchal de Vielleuille, & pourra teſmoigner ſi ce ne fut pas moy, qui pris la tour, par laquelle s'enſuiuit la perte de la ville. Tous les capitaines eſtrangers d'Italie, d'Eſpagne, & d'Allemagne m'honnoreront touſiours du deuoir que ie fis au ſiege de Sienne, où i'eſtois lieutenant du feu Roy voſtre pere, & depuis en Toſcane, où ie ne perdis rien, & fus victorieux ſur les ennemis : & en fus tellement reconneu par le feu Roy voſtre pere, qu'outre qu'au retour de Sienne, il me donna l'ordre, qui eſtoit lors vne marque de grand & notable ſeruice, il me donna la Comté de Gaure, pour en jouyr toute ma vie, laquelle depuis & apres la mort dudit ſieur Roy, me fut oſtée à la reduction de voſtre domaine, & ſi ne fis pas ſemblant de m'en faſcher.

Ie vous ay voulu repreſenter tout cecy, Sire, par ce que peut-eſtre, vous ne l'auez pas entendu, & qu'en

parlant de moy deuant voſtre Maieſté, l'on m'a tenu en autre rang, que ie n'auois merité. Par fois l'on a parlé de moy, comme ſi i'euſſe eſté vn larron : par fois, & le plus ſouuent diſoit-on que ie n'auois rien faict qui valuſt depuis trois ans. En cela vous faiſoit-on plus de tort qu'à moy, Sire : car tous les langages du monde ne me ſçauroient oſter l'honneur, que i'ay acquis. Et vous, Sire, l'on vous a par importunité induit à faire choſe que ie crains, qui pourra ſeruir d'vn mauuais exemple aux gens de mon meſtier : d'autant que ceux qui ont eſté appellez aux charges depuis quelque temps, & qui deſirent paruenir par l'exercice des armes, craindront à mon exemple que les ſeruices des longues années, & la gloire & la vertu acquiſe par tout le monde, ne pourra tant leur ayder que pourroient leur nuire les langues de ceux qui voudront quelque iour les recueillir. Il me reſte, Sire, par la fin de ma longue & prolixe lettre, vous ſupplier tres-humblement m'excuſer, ſi receuant vn tel coup de fortune, i'ay eſté contraint de me plaindre, & me douloir à vous, & non à autre : & ay

esté contraint de ce faire, tant pour me faire connoistre à vostre Maiesté, mieux que ie n'ay esté par le passé, qu'aussi pour vous supplier tres humblement, que d'oresnauant, quand on vous importunera de traitter mal, ou moy ou autre de vos bons seruiteurs, vous vueillez tousiours reseruer vn oreille pour celuy qui sera accusé, auant vous resoudre à faire chose qui puisse l'interesser. Quant à moy, pour le desir que i'ay de tousiours vous voir prosperer, ie suis tres-aise, si en ces derniers troubles vous auez esté si bien & si heureusement seruy en tous les endroits de vostre Royaume, par tous ceux que vous auez employez que de moy qui ay par deçà conserué les villes & le pays, ay battu les ennemis, quand i'ay eu le moyen de les combattre, & ay pris les villes d'assaut, auec grand danger de ma vie. Encores que l'on die, que ie n'ay rien fait qui vaille : si vous supplieray-ie tres-humblement de croire, qu'il n'y a homme qui m'aye passé de bonne volonté. Et puis qu'ainsi vous plaist, ie me retire n'ayant autre marque de mes peines & seruices depuis tant d'années, que le regret de la perte de

mes enfans morts pour voſtre couronne, & ſept arquebuſades, qui ſeruiront à me ramenteuoir tous les iours l'humble & affectionnée deuotion, que i'ay euë, à faire tres-humble ſeruice à vos predeceſſeurs, comme auſſi l'auray-ie ſemblable à l'endroict de voſtre Maieſté. A laquelle ie prie Dieu donner tout bonheur, proſperité, & ſanté.

Voila quelle fut ma lettre, ſur laquelle ces meſſieurs, qui gouuernoient lors tout à la Cour, eurent plus de peine à philoſopher, que ie n'auois eu à la dicter. Elle fut imprimée à mon deſçeu, & veuë par tout. Mes amis & ceux qui ſçauoient le deuoir que i'auois faict à la conſeruation de la Guienne, eſtoient autant ou plus offencez que moy. Et veux bien qu'on ſçache, que lors & depuis, ſi i'euſſe eu le cœur auſſi deſloyal, qu'auoient ceux-là, qui me repreſentoient apres les premiers troubles pour Eſpagnol, à la Royne, que i'auois encore aſſez de moyen & de credit pour faire beaucoup de mal : mais ie ne ſuis ny ne ſeray iamais que bon François, & ſeruiteur de la couronne. Auſſi ſçauois-je bien que tout cela ne venoit

pas du Roy, qui ne m'esloigna iamais de sa bonne grace. Mais vn ieune Prince, qui est enueloppé parmy tant d'affaires, est bien empesché de contenter tout le monde : ioinct que plusieurs, qui ne me pouuoient faire mal que de leur langue, possedoient fort non pas sa Maiesté, qui n'aima iamais les Huguenots, quelque mine qu'il fit, mais son conseil.

Conseil aux Roys & Princes, O que les Roys & les Princes doiuent bien songer à ne faire souffrir vne honte à celuy qui a tousiours porté la fidelité qu'il doit à leur seruice, & qui a du cœur. A tel, peut estre, le fera-t'on, qui mettra leurs affaires en mauuais estat, comme depuis cinquante ans nous en auons veu de beaux exemples, au dommage du Roy de France, comme i'ay dit cy-dessus lors que i'ay parlé des trauerses & charitez, qu'on a presté à de grands capitaines. Combien y en a-il qui eussent non seulement quitté tout, mais peut estre faict pis ? Car celuy qui fait son deuoir, & se void indignement traitté, sent cela iusques au cœur. I'ay ouy dire, que le Roy François ou Louys, ie ne sçay lequel c'est, demandant vn iour à vn gentil-hom-

me, qui estoit Gascon, comme ie suis, quelle chose est-ce qui le pourroit distraire de son seruice. Rien, Sire, respondit l'autre, si ce n'est vn dépit. Aussi dit-on, que pour dépit on se feroit Turc. Tout cela pourtant ne me sçauroit faire ny Espagnol ny Huguenot. I'ay trop aimé mon honneur, ie me veux enseuelir auec cette belle robbe blanche, sans mettre vne vilaine tache au nom de Montluc. Et tout homme qui aimera le sien en doit faire de mesmes. Si son maistre, si son Roy ne se veut seruir de lui il peut demeurer chez soy, & considerer les autres. S'il a de la valeur, la fortune qui l'aura rabaissé le releuera : car elle n'est pas tousjours en colere. Combien de grands seigneurs & grands capitaines auons nous veu, qui estoient chez eux à faire leurs iardins, lesquels le Roy estoit contraint de rappeller à son seruice, estant marry de les auoir éloignez.

Responce d'vn gentil-homme Gascon au Roy.

I'en ay veu prou de mon temps du costé du Roy, & du costé de l'Empereur, qui ont tourné leur robbe, & quelques-vns bien legerement, & sans grande occasion, mais ils ne se sont pas fort remontez pour cela : &

Miserable estat de ceux qui se reuoltent contre leur Prince.

eſtans parmy nous, ils eſtoient regardé de mauuais œil. Ie croy que nos ennemis en faiſoient de meſme. On aime bien leur marchandiſe, mais non pas le marchand. Quand ce braue Prince Charles de Bourbon fut contraint de prendre le party de l'Empereur, & ſe donner au diable, puis que Dieu ne le vouloit (car certes il y fut forcé & contraint) nous entendions dire que les Eſpagnols meſmes le regardoient de trauers. Et le pauure Prince apres nous auoir fait beaucoup de mal, perdit la vie. Apres qu'il fut tué à Rome on diſputoit qui en eſtoit plus aiſe, ou le Pape, ou le Roy, ou l'Empereur : le premier, parce qu'il le tenoit aſſiegé, le Roy pour ſe voir deliuré d'vn grand ennemy, & l'Empereur pour eſtre deſchargé d'vn Prince banny & neceſſiteux, qu'il portoit ſur ſes eſpaules, ne l'ayant enrichy que de promeſſe, & non d'autre choſe. Ces deſpits vont trop auant : les miens ne me firent, ny ne me feront iamais faire choſe contre mon deuoir & mon honneur. Si i'eſtois ieune, & qu'on ne ſe vouluſt ſeruir de moy, la terre eſt aſſez grande, ie chercherois fortune ailleurs : mais non pas aux deſ-

pens

pens de mon Prince, & de mon honneur. Le Roy ayant receu ma lettre m'enuoya plusieurs belles paroles, pour responce, car cela ne leur couste rien. L'issuë monstrera si le pays sera mieux gouuerné, & sa Maiesté mieux seruie: & si ceux qui sont venus apres moy, encores qu'ils soient & grands seigneurs & grands capitaines ont mieux fait, & feront cy-apres.

Or pour retourner de là, où i'estois sorty, ma femme me vint prendre à Marsiac, & me fit porter dans sa lictiere iusques à Cassaigne pres de Condom, la où la colique pour me rafraichir me tint trois sepmaines, & me pensa emporter. Monsieur de Valence mon frere ne m'abandonna iamais, iusques à ce qu'il me vid hors de danger de mort. Plusieurs seigneurs Catholiques & Huguenots aussi me visiterent. Auant que le capitaine Montaut fut arriué à la Cour, la Royne depescha M. de Beaumont Mareschal des logis de M. le Prince de Nauarre, par lequel elle me mandoit, que si i'estois dedans les terres de ladite Dame, que ie m'en retirasse, & que ie misse mes gens en garnison. Voyez quels changemens soudains. Ie luy

demanday si nous auions la paix: il me respondit que non, mais qu'on esperoit bien-tost de l'auoir. Pourquoy donc veut le Roy, dis-ie, qu'on mette en garnison l'armée? le pays n'est-il pas assez ruiné & destruit? Que si ie fais cela, quand la paix viendra, & qu'il faudra donner congé aux gens de pied & de cheual, il n'y aura pas vn, qui ne pille son hoste pour sa derniere main, voyant qu'il se faut retirer sans argent. Et puis qu'il faut qu'ils se retirent aux garnisons, ie les feray du tout retirer en leurs maisons. Ie priay monsieur de Valence de faire escrire la lettre & la signer, parce que ie n'eusse sceu à monsieur de Gondrin, afin qu'il licentiast tant de gens de pied que de cheual, & que tout le monde fust dans quatre iours retiré chez soy, ce qui fut fait. Monsieur de Beaumont mesme porta la lettre à monsieur de Gondrin. Cinq sepmaines apres la Royne me manda que ie fisse entierement retirer l'armée. En vsant comme ie fis, i'espargnay plus de cinq cens mille liures au peuple, comme le pays tesmoignera. I'auois conserué les chetifs quatre mille francs que i'auois eu du

L'armée se retire.

Roy, ſans qu'il en euſt eſté touché que cent eſcus pour bailler au capitaine Montaut, pour le voyage de la Cour. Et voila comment i'ay deſrobé ſes finances, & comme i'ay pillé le peuple. Ceux qui fauoriſent les Huguenots prés de ſa Maieſté n'ont garde de faillir de me charger de calomnies.

Plainte du ſieur de Montluc.

Mais ie veux qu'on ſçache, & veux inſerer dans ce liure, que pendant tant d'années, que i'ay commandé, & aux grandes charges que i'ay eu, ie n'ay peu acquerir pour vingt mil francs de bien : & ſi on dit que i'ay pillé trois cens mil eſcus. Ie voudrois qu'il fut vray, pourueu que ce fuſt ſur les Huguenots nos ennemis. Dieu ſoit loüé du tout. Ces calomniateurs n'auront pas cet aduantage de me faire baiſſer la teſte : car ie la porteray haute, comme vn homme de bien. Les treſoriers & receueurs ſont en vie : que le Roy s'en informe, qu'il voye leurs comptes : & s'il ſe trouue vn ſeul liard tourné à mon profit, ſi ſa Maieſté ne me fait faire mon procez, elle ne fera pas bien. Il ne faut pas s'eſtonner s'il eſt mal ſeruy, comme l'on dict qu'il eſt, veu qu'il n'en fait

aucun exemple. Il faut donc qu'il s'en prenne à luy-meſmes, & non à ceux qui le font. Et quant aux impoſitions & exactions ſur le peuple pour m'enrichir, encore en doit faire le Roy plus grande punition, car il y a plus de pitié au peuple, qu'au Roy: car ſi ſa Maieſté n'en a point, elle en ſçait bien faire trouuer à ſon peuple. Ce ſont les priuileges de nos Roys, depuis qu'ils ſe mirent hors de page, comme on diſoit du Roy Louys onzieſme. Et par-là ie conclus, que le Roy doit faire plus grande punition de ceux qui eſcorchent ſon peuple que non pas s'ils deſrobent l'argent de ſon eſpargne propre. Les commiſſaires ont fait rendre compte à toute maniere de gens, qui ont leué deniers, qu'ils regardent s'ils me trouueront en leurs papiers: & s'il eſt rien entré en ma bourſe. Ie confeſſe que i'ay donné des biens des huguenots, qui faiſoient mine de demeurer en leur maiſon, mais ils eſtoient pis que les autres. Il n'eſtoit pas raiſonnable qu'ils fuſſent traitez plus doucement que les pauures Catholiques qui eſtoient mangez iuſques aux os. Si ie n'euſſe fait cela, la nobleſſe ſe dépitoit, & le ſoldat ſe

fut reuolté : car où il n'y a rien à gaigner que des coups, volontiers il n'y va pas. Et cependant on euſt dit que ie m'entendois auec les Huguenots, & n'euſſe trouué perſonne qui m'euſt voulu ſuiure. I'euſſe mieux aimé mourir, qu'acquerir telle reputation. Si les officiers du Roy les euſſent ſaiſis, il s'en fuſt tiré vn million de francs : mais ce n'eſtoit qu'intelligence entre les vns & les autres. I'en ay eu ma part, mais ç'a eſté de bonne guerre, de ceux qui fauoriſoient & portoient des viures & marchandiſes aux ennemis. Encores croy-ie que tout cela ne ſe monte qu'à trois mil eſcus. Pleuſt à Dieu que tous les chefs de la France fuſſent allé auſſi rondement au ſeruice du Roy & du public que moy & qu'ils euſſent deſiré auoir la paix par la force. Il n'y a homme en ce Royaume, qui s'oſaſt dire Huguenot. Mais ie laiſſe ces propos faſcheux.

Peu de temps apres, la paix fut publiée fort aduantageuſe pour nos ennemis. Nous les auions battus & rebattus: mais nonobſtant cela ils auoient ſi bon credit au conſeil du Roy, que les édits eſtoient touſiours à leur aduantage. Nous gaignons par les armes : *La paix.*

mais ils gaignoient par ces diables d'escritures. Ha pauure Prince, que vous estes mal seruy, que vous estes mal conseillé, si vous n'y prenez garde, vostre Royaume s'en va le plus miserable qui fut iamais, au lieu qu'il auoit accoustumé d'estre le plus florissant. Encore que du temps de vostre ayeul & pere, il eut esté assailly de diuerses guerres, dans lesquelles ie les ay tousiours fidellement seruis, si est-ce qu'on voyoit toutes choses aller par ordre, & les charges n'estre prophanées. Ie laisse le tort que vous vous faites de faire ces beaux Edits, & donner tant d'auantage à vos ennemis. Ie laisse le desordre de vostre iustice & de vos finances, & ie veux seulement auec vostre permission dire quelque chose, qui concerne la charge des armes, car si ie m'enfonçois plus auant sur ce qui a causé la ruine de vostre Royaume, ie parlerois trop & non pas des petits.

Remonstrance au Roy.

Ie sçay bien, Sire, que vostre Maiesté ne me fera pas cet honneur de vouloir entendre la lecture de mon liure : vous auez d'autres occupations, & le temps trop cher, pour l'employer à lire la vie d'vn soldat : mais

Discours notable au Roy, sur les charges de son Royaume.

peut-estre quelqu'vn qui l'aura leu, vous entretenant en pourra faire quelque recit à vostre Maiesté. Cela est cause que i'ay prins la hardiesse de vous faire ce petit discours, lequel ie vous supplie vouloir ouyr d'autant qu'en iceluy consistent les causes des malheurs que i'ay veu arriuer en vostre Royaume depuis cinquante deux ans, que i'ay commencé à porter les armes, regnant vostre grand pere le Roy François, durant le regne duquel commença vne coustume, qui me semble n'estre guere bonne pour vostre estat. Vostre Maiesté la pourra changer. Ce qui pourra apporter vn grand bien à vostre Royaume pour l'exercice des armes. Vn ieune Prince comme vous, & bien né, le plus grand & premier de la Chrestienté doit tousiours apprendre des vieux capitaines. Vous estes naturellement martial, & auez le cœur genereux : voila pourquoy vous ne trouuerez mauuais d'ouyr le discours d'vn vieux gen-d'arme vostre subiect & seruiteur. Il me souuient que vous preniez plaisir de m'entretenir seul, lors que vous fistes le voyage de Bayonne : & vis bien que vos discours excedoient la portée

de voſtre aage : de ſorte que i'oſerois dire, que ſi on vous euſt laiſſé faire, tout fuſt mieux allé : car quand vous n'auriez fait autre choſe, que vous monſtrer & faire voir à voſtre peuple que vous eſtiez en perſonne en vos armées, au moins quelquefois vous euſſiez gaigné le cœur de pluſieurs, & eſtonné les autres. Et ſans doute euſſiez eſté mieux ſeruy, ie dis depuis que l'aage vous l'a peu permettre. Ie croy que c'eſt vne des plus grandes fautes qu'on vous aye fait faire (car vous n'eſtes pas cauſe d'auoir eſté ſi renfermé) lors que vos armées marchoient. Le peuple de voſtre Royaume eſt bon, & ſe reſiouyt de voir ſon Roy, de ſorte que pluſieurs euſſent eſté plus ſages, meſmes en noſtre Guyenne. Mais ie viens à mon diſcours.

Sire, quand voſtre Maieſté baille vn office de Preſident ou Conſeiller, Lieutenant general, ou quelque autre office de iudicature, vous vous reſeruez qu'ils ne pourront exercer la charge qu'ils ne ſoient examinez par vos Parlements pleins d'hommes fort ſçauants : & bien ſouuent vous ordonnez, que voſtre Chancelier les examinera,

nera, auant que les Parlements les voyent : afin qu'ils iugent s'ils sont capables : & qu'ils ne puissent errer au iugement des proces de vos subiects, & que le droit soit rendu à qui il appartiendra. C'est une chose bonne & iuste, Sire, car vous nous deuez la iustice droire, & au poids de la balance. C'est la premiere chose que vous nous devez. Voilà pourquoy c'est bien fait à vous de mettre tant de rigueurs aux examens qu'on fait és chambres assemblées de vos Parlements. Encores ne pouuez vous faire que tout aille bien droit.

Desordre en ce Royaume.

Sire, vous deuriez faire ainsi en toutes les autres charges que vous donnez en vostre Royaume : toutes fois ie voy que le premier qui vous demande vn gouuernement de quelque place, vne compagnie de gens-d'armes, ou de gens de pied, un estat de Maistre de camp sans considerer quelle perte & quel dommage peut arriuer à vostre Royaume, & à vostre personne propre facilement vous l'accordez, voir mesme à la requeste de la premiere Dame qui vous en prie, & qui vous aura peut-estre entretenu le soir au bal : car quelques affaires qu'il y

ait il faut que ce bal trotte. Sire, elles n'ont que trop de credit en voſtre Cour. O combien de malheurs ſont arriuez & arriuent tous les iours pour auoir legerement donné ces charges. Et encore que voſtre ordonnance ſoit iuſte & ſainte de faire examiner les gens tenans office de iudicature, elle n'importe pas tant à voſtre eſtat. Car quelle perte pourrez vous faire, encore qu'ils ſoient ignorants, elle ne tombe pas ſur vous, car celuy qui gaigne, encore qu'il ſoit ſans droict, vous paye le meſme deuoir, que celui qui perd, vous faiſoit. Par ainſi il n'y a rien de perte en voſtre particulier, tout demeure en voſtre Royaume, & ne vous importe que Iean ou Pierre ſoit ſeigneur de tel ou tel lieu. Nous ſommes tous vos ſubiects, mais la faute & ignorance des gouuerneurs & capitaines, à qui facilement vous accordez les gouuernemens pour le premier qui le vous demande, porte grand préiudice à voſtre Royaume. Les grands capitaines & gens de bien qui aiment voſtre ſeruice m'accorderont ce que i'en eſcrits.

Quel inconuenient il y

Si vous baillez le gouuernement d'une place à un homme qui n'aye ex-

perience, ni ne se soit iamais trouué en telles charges, voici ce qui vous en arriuera. Premierement les anciens disent, que quand l'œil void ce qu'il n'a iamais veu, le cœur pense ce qu'il n'a iamais pensé. Or si un siege luy vient sur les bras, comment voulez-vous qu'il le sçache desmeler? comment pourra-il entendre & descouurir les desseins des ennemis, & par où ils le peuuent ou veulent assaillir? car sans espions il y a moyen de le descouurir, comme on le pourra apprendre par ce que ie fis à Sienne. Comment sçaura-il dresser ses fortifications, & se couurir? Bref faire mille & mille choses qui sont nécessaires, puis que iamais il ne s'est trouué en tels affaires? Ceux-là qui s'y sont trouuez dix fois, y sont bien empeschez. Bien souuent ils ne sçauent où ils en sont. Or comme vous entendrez que vostre place s'en va estre assiegée, vous voudrez leuer vne armée pour la secourir, parce que la raison le veut, ne vous osant reposer sur le peu d'experience de ce ieune gouuerneur peut-estre que vous serez forcé d'y aller bien souuent à la haste, ou un de Messeigneurs vos freres. Il faut que la

a de bailler les places à gens non experimentez.

Diligence d'un bon chef.

ville se perde, ou que vous hazardiez vne bataille, là où vostre personne propre se peut perdre, ou un de Messeigneurs vos freres, qui conduira l'armée & plusieurs Princes de vostre sang, & de grands capitaines. Or considerez donc la perte & grand malheur qui dépend de donner facilement vne charge à vn homme, sans sçauoir ce qu'il porte. Car s'il est experimenté, & qu'il ayt monstré partout où il s'est trouvé sous de bons capitaines, qu'il ait le cœur & l'entendement bon, dés qu'il entrera en la place, soudain il regardera à la force & à la foiblesse d'icelle, luy souuenant de ce qui aura esté fait, là où il se sera trouué sous quelque autre & ce qu'il a veu faire à tel & tel capitaine. Et promptement il donnera ordre à la foiblesse, & commencera à se fortifier. Vous enuoyera demander vn ingenieur, vous aduertira des munitions, tant de viures, d'arquebuserie, que d'artillerie qu'il y aura trouué : & ne cessera de vous en solliciter, que vous ne l'ayez pourueu, connoissant bien par la perte de sa place quel grand malheur elle vous pourroit porter. Et comme vous luy aurez en-

uoyé ce qu'il vous aura demandé, & remedié à la foiblesse de la place par sa prouidence, il aura dequoy resoudre, & vous aussi sans se precipiter. Car i'ay tousiours conneu, qu'en la guerre cela est fort dangereux, si ce n'est que l'affaire requiere une extrême diligence.

Deux choses se presentent en cecy : la premiere est que comme vostre ennemy aura entendu la valeur de ce gouuerneur, l'expérience grande, la pouruoyance & diligence qu'il employe à remedier aux deffauts qui estoient en sa place, le bon ordre qu'il y tient, voulez-vous croire que l'ennemy aille attaquer un tel homme garni de toutes ces vertus, que i'ay escrites? Ie croy qu'il n'y a assaillant au monde qui n'y pense deux fois. Et s'il le met au conseil il trouuera à peine un seul vieux capitaine, qui luy conseille d'y aller pour receuoir perte. Et si le chef est sage & bien expérimenté, le conseil des ieunes n'emportera pas celuy des vieux : car ceux-cy ont connoissance des affaires de ce monde plus que les autres, & se faschent de hasarder l'honneur qu'ils ont acquis : parce qu'on regarde tousiours

La valeur du chef areste l'ennemy.

les derniers ſans ſe reſſouuenir guere des paſſez. Voilà pour l'une. L'autre bien que vous en receurez, eſt que voſtre Maieſté ſe ſouuenant de la valeur du perſonnage de ſon ordre, & de ſon experience, en demeurera en repos, ſçachant bien qu'un ſi homme de bien ne s'embarquera pas mal à propos, & ne voudra perdre ſon honneur. Et lors dreſſerez voſtre armée à loiſir, & viendrez camper en lieu fort. Que ſi l'ennemi vous y vient aſſaillir, il y ſera deffait: d'autre part s'il veut donner aſſaut à la ville, vous lui eſtes de ſi près à la queue, que quand bien la breſche ſeroit grande, il n'oſeroit auoir donné l'aſſaut, car ou qu'il la gaigne, ou qu'il la perde il eſt deffait. Vous le ſurprendrez en deſordre. Pourquoy il ſe gardera bien d'entrer en cette perte & ſera contraint de leuer & prendre autre party, ou vous venir attaquer dans voſtre fort. Ce qu'il ſe gardera bien de faire comme fit l'Empereur Charles au camp de Prouence, lors que voſtre ayeul eſtoit fortifié en campagne raze & que ſon ennemy faiſoit mine de vouloir attaquer Marſeille. Il ſe faut touſiours garder de faire des fautes à l'en-

trée d'une guerre, car depuis que vos affaires entrent en deffaueur en leur commencement, vostre Maiesté se peut asseurer que les soldats perdent le cœur, & chacun regarde à se pouuoir retirer, de sorte qu'il ne faut esperer que vostre armée fasse plus rien qui vaille. Ie vous mettray icy des exemples, & combien importe vn bon chef dans une place. Le premier sera du Duc Charles de Bourgongne, qui venoit de perdre deux batailles contre les Suisses à Morat. Il vint là dessus auec ce camp deffauorisé assieger Nancy, lequel il pensa surprendre, ne pensant iamais le Roi René de Cecille & Duc de Lorraine, qu'il vint assieger sa place. Par ainsi elle se trouua despourueue de viures, de munitions, & de gens. Le Roi René auoit cinq ou six gentils-hommes Gascons auec luy (tousiours ces Princes Lorrains ont aimé nostre nation) le capitaine Gratian Daguerre, vn pauure gentil-homme de ce pays nommé Pons, vn autre nommé Gaian, vn autre nommé Roquepines. Les autres moururent au siége, & firent si vaillamment ces braues Gascons, qu'auec quelque peu de

Le Duc de Bourgongne deffait devant Nancy.

gens ramassez du pays qui se ietterent dedans, & quelques gentils-hommes dudit pays, ils deffendirent la ville, & endurerent la faim iusques à l'extremité : & donnerent loisir au Roi René d'aller luy-mesme en Suisse chercher son secours. Le Roi Louis onzieme ne le vouloit secourir à la descouuerte, à cause qu'il auoit paix auec ledit Duc : mais comme vous autres princes faites ordinairement sous main, il le fauorisoit & cassa quatre cens hommes d'armes, qui vindrent iusques au pont S. Vincent, deux lieuës de Nancy. Et comme le Duc vid arriuer les Suisses, & cette gendarmerie, il se voulut leuer, & là perdit la bataille : & y mourut.

Mort du Duc de Bourgongne.

Si le Roi Iean d'Albret voyant venir les forces de Ferdinand sur luy, eust mis vn ou deux bons capitaines dans la ville de Pampelonne, il n'eust pauurement perdu son Royaume, comme il fit. Car il ne falloit qu'vn homme pour arrester les Espagnols : la place estoit bonne. Or il l'a perduë & le Royaume, & pour luy & pour sa posterité, car elle est en trop bonne main pour la rauoir. Voilà les exemples de l'ancienneté que i'ay ouy ra-

Perte de Pampelonne.

conter aux vieux capitaines de cet aage là. I'en ay ouy raconter cent autres, lesquels ie pourrois bien mettre par escrit : mais ie laisse cela pour les historiens qui le sçauent mieux que moy. I'en escriray maintenant de celles de mon temps.

Antoine de Leve grand capitaine.

Le Roy François vostre grand pere assiegea Pauie, où i'estois. Il trouua dedans ce vieux & vaillant Antoine de Leue Espagnol, experimenté de longue main autant qu'autre ait esté il y a cent ans. Il n'auoit que trois enseignes d'Italiens & trois mille Allemans. Sa Maiesté le tint assiegé enuiron sept mois, où il fit donner plusieurs assauts, encores que la place ne fut gueres forte : mais au moyen de ce grand capitaine, & par son industrie il la défendit, & donna loisir à M. de Bourbon d'aller en Allemagne chercher secours & reuint pour donner la bataille au Roi qu'il gaigna : & print le Roi. Que si ledit sieur de Bourbon victorieux eust tourné la teste vers la France, ie ne sçay comme toutes choses fussent allées. Toute cette bonne fortune vint à l'Empereur, pour auoir fait choix de ce vieux guerrier qui arresta le bonheur de nostre Roi. De

Le sieur de Guise à Mets. fraiche mémoire, ce vaillant Duc de Guyse à Mets fit souffrir vne honte à l'Empereur Charles qui fut contraint de leuer honteusement son siége, de sorte que cette grande armée s'éuanouyt par la seule vertu de ce chef qui s'y opposa. Et encores à ces derniers troubles, son fils qui est Duc de Guyse a conserué Poictiers qui est une grande ville, sans forteresse. *Son fils à Poictiers.* Que si monsieur l'Admiral l'eust prinse, il eust dominé tout le Poictou, la Xainctonge iusques au portes de Bourdeaux. La vertu de ce ieune Prince racommoda fort vos affaires, & de toute la France. Comme aussi vostre victoire de Moncontour fut arrestée par le choix que vos ennemis firent du Capitaine Pilles laissé dans S. Iean. *Cap. Pilles à S. Iean.* Et la valeur de ce chef qui sceut bien deffendre la place, mit sus les affaires des Huguenots qui gaignerent pays : & nous vindrent ruiner. On m'a dit qu'il fut bien assisté d'un capitaine braue soldat nommé la Mote Puiols. Si on m'eust laissé faire à la bataille de Ver ie l'eusse bien gardé de vous faire la guerre, car ie luy tenois l'espée à la gorge, lorsqu'il me fust osté par ie ne sçais qui pour le sauuer. Si

monsieur l'Admiral est ouy en confession, il ne niera pas que ma seule personne l'empescha d'attaquer Agen, qui ne vaut rien. Ne faites doute, Sire, que la valeur d'un seul homme arreste tout.

Vostre Royaume est le mieux peuplé que Royaume du monde. Vous estes riche en bons & grands capitaitaines, si vous les voulez entretenir sans aduancer ceux qui sont indignes. L'Empereur Charles, comme i'ay souuent ouy dire, se vantoit qu'il en avoit de meilleurs que le feu Roi François. Il en auoit de bons : mais les nostres ne leur deuoient rien. Vous auez donc le choix, Sire, de mettre de bons hommes dans vos places de frontiere. Voyez que couste la perte de Fontarabie, pour le peu d'experience du capitaine Franget : & combien a cousté au Roi vostre pere le peu d'experience du sieur de Veruins laissé à Boulogne. Souuenez vous aussi s'il vous plaist, Sire, car vous l'auez ouy dire, quel honneur & profit apporta le choix que vostre pere, mon bon maistre fit de ce vieux Chevalier monsieur de Sansac, qui soutint si longuement le siege de la Mi-

Franget à Fontarabie.

Veruins à Boulogne.

Sansac à la Mi-

rande. Montluc à Sienne. rande. Leflection qu'il fit de moy pour la deffence de Sienne fuft honnorable au nom François. La feureté d'une place, Sire, dépend du chef, qui fera tout combattre iufques aux enfans, & fera caufe que l'affaillant mal-aifement l'attaquera. Voyez doncques, Sire, combien il importe pour voftre eftat, pour voftre peuple, & pour voftre reputation. Car on dira toufiours, & fe trouuera par efcrit, que c'eft le Roi Charles Neufuiefme, qui a perdu vne telle & telle place, dont Dieu vous veuille garder. Les efcritures en parleront à iamais: car tout le bien & le mal qui vous aduient, eft mis par efcrit, & pluftoft le mal que le bien. Aduifez y donc, Sire, & fongez y trois fois auant donner la charge de deffendre une place à quelqu'vn. Ne vous fiez pas qu'il eft vaillant, il faut qu'il foit experimenté.

Quant à un capitaine de gens d'armes, vous le créés auffi facilement pour l'amour de celui qui le vous aura nommé, comme vous feriez un fergent du Chaftelet de Paris: & celui-là fe trouuant en une bataille, vous lui baillerez quelque coin à def-

fendre, & ce pauure homme qui ne cognoiſtra ſon aduantage, ſoit pour faute de cœur ou d'experience, vous fera perdre ce coin, & donnera courage aux ennemis de ſauuer leur victoire : & ſera cauſe que les voſtres perdront cœur : car quatre coyons prenant la fuite ſont ſuffiſans pour attirer le reſte, meſmement les chefs. Et encores qu'ils ſoient vaillans de leurs perſonnes & qu'ils veuillent faire teſte, ſi eſt ce que s'ils ne ſçauent ſe reſoudre & prendre leur party, tout ira en deſordre. Car lors cela deſpend de luy, & non du general qui ne peut auoir l'œil par tout. Et parmy la grande confuſion qui eſt aux batailles, il ne peut pouruoir à toutes choſes. Celuy donc qui a charge, ou d'vn coin, ou d'vn aiſle, s'il n'a de l'experience pour s'eſtre trouué en tels affaires, comment conduira-il ſon fait ou ſa troupe? Et voilà vne bataille perduë, & voſtre perſonne, ſi vous y eſtes, prinſe ou morte (car ie n'ay pas ouy dire que les Rois de France ayent iamais fuy.) Il n'en faut eſperer moins aux autres entreprinſes que l'on luy baillera a executer. Prenez donc garde, Sire, à qui vous

Les Rois de France n'ont accoutumé de fuir.

donnerez des compagnies de gens-d'armes à conduire. Il faut que les ieunes demeurent apprentifs, & obeïssent aux vieux. Ie sçay bien que les Princes doiuent estre exceptez, lesquels ont ordinairement de braues Lieutenans qui sont les chefs : car lesdits seigneurs Princes ne s'y trouuent point.

Des Mareschaux & Mestres de camp.

Vous auez aussi les estats des Mareschaux de camp & de Mestre de camp, soit pour la caualerie, ou pour l'infanterie, qui sont deux estats de grande importance : car il faut qu'ils descouurent toutes choses. Et si les armées sont pres l'une de l'autre, il faut que tous deux reconnoissent ensemble, car l'un ne peut rien faire sans l'autre : & vous rapporteront ensemble ce que touche le combat de la caualerie & des gens de pied, apres auoir recogneu l'assiette des lieux, où il faut que les gens de cheval soient pour leur auantage, & les gens de pied aussi. Et s'estans accordez ils vous en feront le rapport : sur lequel vous conclurez auec vostre conseil ce que vous aurez à faire. Il faut nécessairement faire fondement sur leur aduis. Que si ce sont gens peu

experimentez, ô Sire, combien d'erreurs vous feront-ils faire! Or il faut que les perſonnes qui exercent ces charges ayent trois choſes, la premiere deſquelles eſt la longue experience. Que s'ils ſont de longue main experimentez, & qu'ils ayent veu quelque deſordre aux armées là où ils ſe ſont trouuez pourueu qu'ils ayent retenu, cela les fera garder de tomber dans le foſſé des autres. La ſeconde, ils faut qu'ils ſoient hardis & courageux: car vos Mareſchaux & Meſtres de camp ne doiuent eſtre coüards, ou pour le moins s'ils ne ſont plus vaillans, que le commun (ie ne deſire pas qu'ils ſoient des Rolands) pour le moins il faut qu'ils ne craignent point les coups. Que s'ils ſont craintifs, il ne faut pas eſperer que voſtre armée face rien qui vaille: car ils logeront touſiours voſtre armée en crainte & en peur, & camperont à leur deſaduantage. Que ſi le chef des ennemis eſt accord & pratic en tels affaires, il cognoiſtra aiſément que voſtre armée eſt en peur. Ce que i'ay iugé ſouuent faiſant ceſte charge, voyant ſeulement camper l'ennemy: & ne me ſuis de gueres trompé. C'eſt

la chose du monde la plus perilleuse. Car il n'y a rien qui tant donne courage aux chefs, & à l'armée, que quand il connoist que son ennemy marche ou campe en peur. La derniere partie qu'il leur faut, est qu'ils doiuent estre vigilans & diligens. Et ainsi ils seront bons maistres tout à fait. Il ne faut pas que ce soient gens qui aiment à dormir à la Françoise ni songeurs, ou longs à prendre resolution. Il faut qu'ils ayent le pied, la main, & l'esprit prompt, & tousiours l'œil au guet: car de leur prouidence despend le salut de l'armée.

Il faut que le Mareschal & Maistre de camp soient amis.

Il faut encores qu'en l'eslection, que vostre Maiesté où vostre Lieutenant fera de telles personnes, qu'il regarde de bien pres qu'ils n'ayent point d'inimitié ensemble, ni quelque dent de laict: car là où il y a de l'inimitié, il y a tousiours de l'enuie. Et depuis qu'elle est parmy eux, iamais l'vn ne trouuera bon ce que l'autre fera: ce ne seront que des disputes, dont ne peut sortir que tout malheur. Il n'y a mestier si ialoux que le nostre, ni si plein de tromperie. Entre gens qui ne s'aiment pas, ce ne sont que contradictions. Et au contraire s'ils

sont

sont bons amis, l'vn supleera touiours au deffaut de l'autre, & disputeront de ce qu'ils auront à faire sans se prester des charitez les vns aux autres: car il faut qu'ils soient à loger l'armée ou a reconnoistre l'ennemy, tousiours ensemble. Et que deuant le Lieutenant du Roi ils disputent pour prendre leur logis, & disent la raison pourquoy on loge en ce lieu-là: & qu'ils sçachent où se retirera la caualleríe si elle estoit chargée à l'auantgarde ou à la bataille. Mais elle se doit plustost retirer à l'auantgarde, pource que la caualleríe est un membre qui despend d'icelle. Il faut aussi qu'ils iugent bien les aduenuës de l'ennemy où se mettra l'artillerie, où se campera la bataille, où le chef de l'armée prendra place: si l'alarme suruient, où il faut dresser la garde & poser les sentinelles, bref tout passer par leur teste.

Quand ceux-là, auec celuy qui commande en l'armée sçauent tout cela, & le font bien à propos, elle ne pourra estre surprise: car ils auront si bien discouru tout ce qui sera nécessaire, qu'il n'y aura nul de toute l'armée qui ne sçache ce qu'il faut faire. Que si chacun le sçait, on

confeſſera que l'armée ne peut tomber en deſordre. Car les pertes qu'on faict ne procedent que d'iceluy. Ce bel ordre ſe doict touſiours tenir loin ou pres de l'ennemy, ou en marchant: car ſi cela ſe faict, le camp ne trouuera iamais aucune nouueauté qui le puiſſe mettre en deſordre quand il ſera pres des ennemis. Que s'ils attendent de le faire à la neceſſité, ils ne trouueront les ſoldats ſi bien diſpoſez: d'ailleurs telles fois ils penſeront auoir les ennemis bien loin, qu'ils ſe leueront plus matin qu'eux & leur porteront la chemiſe blanche. Encores doiuent-ils auoir vne vnion enſemble plus qu'au marcher: & lors faut que le maiſtre de l'artillerie ſoit ioint auec eux. Ainſi de ces trois perſonnes apres le chef de l'armée, ſort le gain ou la perte des batailles. Sire, iugez ſi ces charges ſe deuoient facillement bailler, puis que la perte & ruïne des armées procéde d'eux. Quand voſtre Maieſté ou vos Lieutenans font choix de telles perſonnes, le cœur vous doit trembler de peur de faire mauuaiſe eſlection. Vous y devez penſer plus de quatre fois.

Vous auez apres, Sire, les capitai-

nes des gens de pied, à qui vous donnez les charges à l'appetit d'vn monsieur ou d'vne madame, parce qu'ils voudront aduancer tousiours quelqu'vn des leurs, ou en obliger d'autres. De ces charges peuuent aduenir autant de malheurs presque que des autres, soit à la deffense d'une bresche, ou bien à mener une troupe d'arquebusiers à une bataille, ou à quelque entreprinse, qui vous sera de grande importance: car si celuy qui prend telle charge n'est tel qu'il faut: il sera deffait par son deffaut, & tous ceux qui sont auec luy perdus: vous en aurez de la deffaueur: la hardiesse & le courage de vos ennemis croistra tous les iours. Vous en auez veu & voyez les experiences. Du temps que ie commençay à porter les armes, le tiltre de capitaine estoit tiltre d'honneur: & des gentils-hommes de bonne maison ne se desdaignoient de le porter. Ie n'ay pas appellé d'autre tiltre mes enfans. A present le moindre picquebœuf se fait appeller ainsi, s'il a eu quelque commandement. Vous direz, Sire, que nous qui sommes vos lieutenans, faisons ces fautes: mais pardonnez-nous s'il

Capitaines de gens de pied.

vous plaist, elles viennent premierement de uous, qui auez commencé à les donner à des gens de peu, & apres les gentils-hommes n'en veulent plus. Du tems de vostre ayeul les compagnies estoient de mil hommes, qui estoit vne tres-belle chose, & qui espargnoit beaucoup à vos finances, pour n'estre besoin de tant de membres, comme i'ay dit en quelque lieu de ce liure, à present c'est vn grand desordre. Vous y deuez apporter quelque nouueau remede, afin que tant de capitaineaux retournent soldats. C'est la mesme confusion qu'on void auiourd'huy parmy les Cheualiers de vostre ordre qui est vn desordre tres-grand.

Or, Sire, que veut dire cecy, que pour iuger les procés, vous faites examiner tous ceux qui prennent de vous office de iudicature, & vous ne pouuez rien perdre de quelque costé que le iugement tourne: & là où il y va de vostre vie & de celle de messieurs vos freres, & de tous les Princes & grands capitaines qui seront en vostre camp, & par consequent de vostre estat, facilement vous baillez les charges à qui les vous demande

ſans aucune conſideration ? Or il y a en eſcrit,

Si le fol un conſeil te donne
N'en fay refus pour ſa perſonne.

Ie dis cecy, pour le conſeil que ie vous veux donner, & vous le deuez prendre en bonne part de moy, qui ſuis auiourd'huy le plus vieux capitaine de voſtre Royaume, & qui aux choſes que i'ay veuës, dois auoir d'oreſnauant quelque experience. Le conſeil que ie vous donne, Sire, eſt que vous preniez exemple à l'examen que l'on fait en vos Parlemens. Il faut qu'ils ſe preſentent à voſtre Chancelier, à vos Preſidens & Conſeillers, pour eſtre examinez ſur leur ſuffiſance, & s'ils ne les trouuent capables ils les renuoyent eſtudier iuſques à ce qu'ils ſçachent dauantage, & ſe ſoient rendus dignes des charges qu'ils pourſuiuent.

Conſeil du ſieur de Montluc.

Doncques, Sire, auant que donner aucune charge, dont & deſquels deſpendent tant de malheurs, à l'appetit d'homme du monde ne la donnez iamais, que premierement vous n'ayez mis la perſonne à l'examen,

la renuoyant pardeuant vos Docteurs, qui ſont les vieux capitaines, qui de longue main ſont experimentez aux armes. Vous en pourriez bien auoir de vieux qui ne ſeront gueres partis de leurs maiſons : ie ne prens pas ceux-là pour vieux capitaines, mais pires que ceux que monſieur le Chancelier renuoye eſtudier : car on dict, Sire, qu'en vieille beſte n'y a point de reſſource. I'entends que vous appelliez pour aſſiſter, ceux qui ont touſiours ſuiuy les guerres, & qui ont force paragraphes, c'eſt à dire, arquebuſades ou coups d'eſpées ſur le corps. C'eſt ſigne qu'ils n'ont pas touſiours croupy ſur les cendres. Or il vous faut vn Chancelier. Il eſt raiſonnable, Sire, que ce ſoit Monſieur voſtre frere, encores qu'il ſoit bien ieune, car en trois ou quatre ans qu'il a porté les armes, il a gaigné deux batailles : de ſorte que auec le bon entendement & iugement qu'il a, & eſtant de ſi bonne maiſon, il eſt impoſſible qu'il n'ait beaucoup retenu : car il a ouy de grands Docteurs diſputer deuant luy. Il ne faut donc que vous ayez autre Chancelier des armes que luy. Vous ſerez par deſſus, Sire, car perſonne

Monſieur frere du Roi Chancelier.

ne vous peut oster ce rang : c'est vous qui le donnez aux autres. Puisque Dieu vous a fait naistre Prince pour commander à tant de milliers d'hommes, il vous a donné aussi quelque chose de plus particulier qu'aux autres. Ainsi quand on vous demandera quelques charges de celles que i'ay escrites, vostre Maiesté doit assembler ses Docteurs, & vostre Chancelier. Et si vous y estes, vous mesme deuez prendre la peine de les interroger, s'ils connoissent le personnage dont est question, où est-ce qu'il a fait son apprentissage, sous qui ? car bien souuent tel maistre, tel valet, quel acte d'homme d'honneur il a fait ? Ie ne croy pas que ces vieux cheualiers ne vous disent franchement la verité, connoissant bien de quelle importance est vn capitaine ignorant, ou coüard, & peu experimenté. Et selon leur rapport & opinion vous luy pourrez bailler la charge qu'il vous demande : car celuy-là sera passé par l'examen. Et afin de vous deliurer des importunitez faites, Sire, comme ie fis une fois en Piedmont à Albe. Tous les iours mes cheuaux estoient à l'emprunt, car nous auions quel-

Plaisant conte du sieur de Montluc.

que peu de trefues. Cela me faschoit ; & ne sçauois comment m'en despecher. Ie commanday à mon trompette d'aller publier par toute la ville, de par monsieur le gouuerneur qui estoit moy, que i'auois fait vn grand serment de ne prester iamais plus mes cheuaux, & que personne n'en eust plus à pretendre cause d'ignorance. Depuis ce tems ie ne fus plus importuné. Faites ainsi, Sire. Vn iour que vous ferez quelque grande assemblée, dites, deuant tous les Seigneurs & dames de vostre Cour que vous auez fait un grand serment de ne donner iamais charge, ni gouuernement, que par l'auis des vieux Cheualiers & capitaines. Cela courra par tout : car ce que vous autres Rois & Princes faites & dites, court soudain d'une merveilleuse vistesse. Cela apportera vn autre fruict, c'est que les apprentifs au fait des armes, sçachant qu'ils ne peuuent entrer par la fenestre, s'estudieront à se faire remarquer & reconnoistre à ceux qui leur doiuent ouurir la porte. Et ainsi tous tascheront à faire à qui mieux mieux.

O que si vous faites cecy, combien de braues capitaines aurez-vous en

peu

peu de temps. Vous en aurez plus de vaillans, qu'il n'y en aura en tous les autres Royaumes de l'Europe. Il ſortira de cecy deux choſes tres-bonnes que vous deuez plus deſirer qu'autres qui ſoient en l'art militaire, la premiere eſt, que comme ce capitaine, & gouuerneur ſera créé par le rapport de vos vieux cheualiers, deuant voſtre Maieſté, ou Monſieur voſtre frere, il ſe tiendra ſi honoré, qu'il fera reſolution en ſoy-meſme, s'il a tant ſoit peu de cœur de mourir cent fois, pluſtoſt que de faire une couyonnade ou vne faute : car il penſera touſiours s'il la faiſoit, qu'il fera tort à ceux qui l'ont nommé, & que voſtre Maieſté pourroit iuſtement reprocher la faute qu'ils ont fait en cette nomination. Ainſi il taſchera à faire le mieux qu'il pourra, afin d'acquerir de l'honneur, & que vous luy bailliez plus grande charge, ſçachant qu'il doit encore paſſer par l'eſlection pour y paruenir, & par l'examen des vieux capitaines, & que, s'il a mal fait ils témoigneront touſiours ce qui en eſt, & auront honte de vous donner aduis de créer Meſtre de camp, ou Mareſchal de camp celuy qu'ils

auront veu mal faire estant simple capitaine.

La seconde vtilité qui sortira de cecy, sera que vous fermerez la bouche à ces importuns, & importunes, qui si legerement vous demandent les charges, desquelles despendent tant de malheurs, estant certains que vous les leurs octroyerez sans estre examinez de vos Docteurs, & de vostre Chancelier: & que vous les refuserez, comme vous feriez celuy qui vous demanderoit un estat de Conseiller au Parlement de Paris sans estre examiné. Car la Cour n'en feroit rien. I'ay ouy dire que autresfois le Roi vostre pere sçachant qu'ils en auoient refusé vn, lequel estoit recommandé par quelque dame, leur dit que parmy tant de cheuaux d'Espagne vn asne pouuoit bien passer, mais ils se garderent bien de le croire. Sire, mettez à l'essay ceux dont vostre Maiesté desire se seruir. I'ay veu autresfois un gentil-homme, il me semble qu'il estoit Prouençal, lequel auoit ceste coustume, que quand un valet se presentoit à luy pour se mettre à son seruice soudain il le mettoit à l'espreuue, & luy mettant vne espée à la main, luy

commandoit de se deffendre, sans qu'il fust pourtant loisible de se tirer des estocquades. Et s'il le trouuoit homme résolu & ferme, il le retenoit, sinon il luy disoit qu'il n'estoit pas pour luy. Ainsi il auoit tousiours de braues & resolus hommes aupres de luy : car on sçauoit sa coustume, & nul ne se presentoit qu'il ne fut bien ferré : car il estoit vn rude ioueur. Voilà l'examen que faisoit vostre subiet, & la loy qu'il auoit mis chez luy : car chacun est Roi en sa maison, comme repondit le charbonnier à vostre ayeul. Establissant donc ce bel examen, bientost toute l'Europe le sçaura, & tant d'importuns demandeurs se trouueront bien estonnez d'une telle loy, & ne songeront qu'à l'honneur & à apprendre, au lieu de courtiser Monsieur ou madame, & vous serez dépestré de ces fascheuses que vous pourrez renuoyer faire leur resul.

Il vous en reuiendra une autre commodité, Sire, qui n'est pas petite : c'est que ceux que vous eslirez, & que vous honorerez de ces charges, les tiendront de vous ou de vos Docteurs, & non des dames, ou de vos courtisans, qui entendent mieux à monter *Des courtisans.*

vne monstre qu'à affuster ou pointer vn canon, ou mesme tirer une arquebusade, & cependant à voir la mine qu'ils font & leur desmarche, vous diriez que tout doit trembler sous eux. I'en ay ouy vne fois en ma vie vn, lequel à l'ouyr parler auoit presque seul emporté l'honneur de la bataille de Moncontour, Monsieur de Biron, ni monsieur de Tauannes n'auoient rien fait au prix de luy, non pas mesme Monsieur vostre frere. Or comme ie dis, ces gentils-hommes qui auront cet honneur de tenir leurs charges de vous en cette sorte, s'en sentiront beaucoup plus honorez. Sire, vous deuez plus desirer d'accomplir ces choses, & y tenir l'œil qu'à tout le reste qui despend de l'art militaire: car tout ce qui consiste en la guerre, soit le bien ou le mal, despend du choix que vous faites de ceux qui ont le commandement.

Ie ne parleray point icy des generaux de la caualerie, ni des colonels de l'infanterie, parce que ce sont deux estats, qui se doiuent donner aux Princes ou grands seigneurs, encores qu'ils soient ieunes, & peu experimentez: cela n'importe, pourueu que

le Maistre de camp soit bien experimenté. Faisant cela, vous verrez en peu de tems la confusion qui est parmy vos gens de guerre perduë, & l'ancienne splendeur & beauté de vos compagnies de gens-d'armes remise. Vne chose voy-ie que nous perdons fort l'usage de nos lances, soit à faute de bons cheuaux, dont il semble que la race se perde, ou pour n'y estre pas si propres que nos predecesseurs. Et voy bien que nous les laissons pour prendre les pistolles des Allemans, aussi auec ces armes peut-on mieux combattre en host que auec les lances : car si on ne combat en haye les lanciers s'embarrassent plus, & le combat en haye, n'est pas si asseuré qu'en host.

Pour retourner à mon discours, vous connoissez, Sire, que tous ceux qui desirent s'aduancer par les armes, s'estudieront d'estre mis sur le bureau de l'examen. Et me semble que ce seroit bien & sagement fait à vostre Maiesté de mettre en roolle selon vos prouinces, les gens de valeur dont vous entendez parler & leurs qualitez : afin qu'aduenant vacation de quelque charge, vous y puissiez pour- *Bon conseil au Roy.*

uoir : & vous ressouuenir d'eux. Ceux qui sçauront qu'ils seront dans vostre roolle prendront cœur, & s'esuertueront pour vous faire quelque seruice. Et les autres qui n'y seront pas s'exposeront à mille dangers pour y estre mis. Vous deuez appeller ce liure, le liure d'honneur. Et quand vous entendrez parler de quelqu'vn, apres vous estre bien informé, vous deuez dire tout haut qu'il soit mis dans vostre roolle. Ainsi ai-ie ouy dire en ma ieunesse auoir fait le feu Roi Louys douziéme, mesme des gens de iustice. Vacant l'estat de Iuge Mage d'Agenois, qui est vne belle charge, & honorable, il se ressouuint qu'un bon clerc luy auoit fait vne belle harangue à Orleans, le nom duquel il auoit mis en son roollet, & luy enuoya ledit estat en pur don. Il faisoit le mesme en toutes autres charges. I'ay veu pratiquer le mesme à ce grand Odet de Foix, sous lequel i'ay fait mon apprentissage. Il sçauoit le nom de tous les capitaines, & personnes remarquables : & quand quelqu'vn auoit fait quelque acte signalé, il escriuoit son nom.

Coustume du Roi Louys 12.

Mais, Sire, vous deuez souuent

feuilleter ce liure, & aussi ne vous contenter pas de les y auoir mis, ains les employer & leur faire du bien, selon leur degré & merite, & les encourager par quelques gracieuses paroles, ou si c'est quelque pauure gentilhomme, luy donner de l'argent. Si vous le faites de vostre main, cinq cens escus seront prins de meilleure part, que deux mille par vos tresoriers : car quelque chose leur demeure tousiours dans les pattes. Vne fois le Roi Henry vostre pere, mon bon maistre à qui Dieu pardonne, m'auoit donné deux mille escus. Celuy qui me les deuoit bailler, n'eut pas de honte de m'en retenir cinq cens : mais il trouua vn Gascon, qui n'auoit pas accoustumé ce tour de baston. Il sceut que ie m'en voulois plaindre au Roi : il eust plus de ioye de me les faire prendre, que ie n'en eus de les receuoir. Si vous donnez de vostre main, toutes ces pillotteries ne se feront pas. Du temps du Roi vostre ayeul, on disoit que son predecesseur en faisoit ainsi, & auoit dans son coffre force bourses, dans lesquelles il auoit des escus, en l'vne plus, en l'autre moins : & les distribuoit selon la qualité de *Bonne coustume*

du Roi Louis douziesme.

ceux qui lui faisoient seruice. Ie sçay bien que l'on vous dira que cela n'est pas digne d'un Roi : ne le croyez pas, ce sont des gens qui veulent auoir toute la paste entre leurs mains. Vne chose vous veux-ie dire, Sire, que vous ne deuez pas donner tout a vn, ou à peu de gens : vostre Maiesté me pardonnera, elle a donnée à vn gentil-homme de la Guienne, dequoy elle eut pu contenter cinquante. Ie ne veux pas dire, qu'il ne fust braue & vaillant : mais il y en auoit qui le meritoient autant ou mieux que luy : & qui toutesfois n'ont rien eu du tout. Vostre Maiesté prendra en bonne part, s'il luy plaist, ce que ie luy en dis. I'ay un pied dedans la fosse, l'affection que ie porte à vostre couronne, me fait tenir ce langage. Ie suis voisin de l'Espagnol, mais il n'y a iamais eu que des fleurs de lis chez moy. Si i'osois ie vous dirois bien d'autres choses : car certes il n'y a que trop à dire, & reformer. Il faut que i'entretienne vn peu monsieur vostre frere, vostre nouueau Chancelier des armes, auec vostre congé.

Discours du sieur de Mont-

C'est à vous donc, Monseigneur, à qui ie m'addresse. Ie serois marry que

ce liure partiſt de chez moy, qu'il ne portaſt quelque honnorable teſmoi-gnage de voſtre grandeur. Vous eſtes ſorty de la plus grande race qui ſoit au monde. Il n'y a point de memoire que de dix races en çà, les Rois de France n'ayent eſté tous hardis & belliqueux. Et bien peu depuis le premier Roi Chreſtien ont eſté autres, encore que les races ayent finy, & changé, & que de nouuelles ſe ſoient emparées de la couronne, qui eſt choſe admirable: car en quatre races de gentils-hommes, à peine en trouuerez-vous deux de ſuite vaillans. Ce qui nous doit faire croire que Dieu a mis la main ſur ce Royaume, puis qu'il a donné de ſi grands dons & graces à ceux qui tiennent ſa place, comme aux Rois, voſtre ayeul, pere & frere. Et encore que vous ne ſoyez pas Roi, ſi participez vous à la benediction que Dieu leur a deſparty. O, Monſeigneur, que vous auez grand ſuiet de penſer, & vous aſſeurer que Dieu vous a eſleu pour faire de grands faits comme on commence à connoiſtre par les victoires qu'il vous a données en vos ieunes années, leſquelles on peut manifeſtement iuger vous eſ-

lue, Monſieur, depuis Roi Henry III.

tre aduenuës, plus par la volonté de Dieu, que par le combat des Hommes. Doncques il faut que chacun confesse que ce Royaume est à Dieu, & que le Roi vostre frere est son Lieutenant, & vous le sien. Voilà de beaux tiltres.

Il faut que ie parle un peu à vous, vous estes le baston, sur lequel il s'appuye, vous estes celuy qui doit commander les armes, qui les doit porter à tous hazards, perils, & fortunes. Vous estes la trompette qui nous doit faire entendre ce que nous deuons faire. Vous estes nostre recours, & nostre esperance, pour nous faire auoir la recompense de nostre Roy. C'est vous qui nous deuez faire connoistre à sa Maiesté, & qui vray Chancelier de l'espée, luy deuez faire le rapport de ce que nous auons fait pour son seruice. Et quand nous serons morts, vous luy deuez faire connoistre nos enfans, si nous auons fait ce que des gens de guerre doiuent faire. Enfin toute la France a les yeux tournés sur vous, qui presidez aux armées, & qui auez battu & rebattu si souuent les Huguenots. Toute la Chrestienté sçait que c'est vous: car le Roi est contrainct,

puis que ſon conſeil le veut, de faire la guerre de ſon cabinet. Puis que vous tenez ſi grand lieu, d'où dépendent toutes les charges, qui procedent des armes, & qu'il faut que nous mourions tous aupres de vous, pour le ſeruice du Roy, & le voſtre, il faut que vous mettiez tout voſtre ſoin, & vos penſées en nous, qui ſuiuons les armes : car tous les autres eſtats ne participent rien auec le voſtre : d'autant que tout le reſte depend des gens de robbe-longue. Il y en a prou au conſeil du Roy, vous n'auez rien à demeſler auec eux : car on dit, qui trop embraſſe peu eſtreint.

Si vous voulez vn peu conſiderer ma remonſtrance, vous trouuerez qu'il faut, puis que vous tenez ſi grand lieu, que vous peſiez, qu'eſt-ce qui vous peut ayder à maintenir vne ſi grande charge, & honnorable, elle ne le peut eſtre dauantage. Sera-ce des ieunes capitaines que vous attendrez cela ? non certes, car en ceſte maniere de gens, il n'y a point d'experience, mais pluſtoſt de la legereté. Sera-ce des gens de robbe-longue ? encores moins. Ils en parleront en clercs d'armes : ils s'en meſlent trop, & veulent

ſur le tapis verd iuger des coups. De qui doncques ? ce ſera des vieux capitaines, qui de longue main ſeront experimentez aux guerres, & paſſez par les rudes examens des batailles, combats, eſcarmouches, ſieges, & aſſauts. Ils ſeront memoratifs de ce qu'ils auront veu, & auront bien retenu les pertes, & pourquoy elles ſont aduenuës. S'ils ont eſté battus, ils s'en ſouuiendront, & s'ils gaignent auſſi. Si vous prenez aduis & conſeil de telles gens, vous ne pouuez faillir de maintenir voſtre grandeur, accroiſtre voſtre renommée & reputation : car de telles gens vous apprendrez à ſçauoir bien commander, & retiendrez d'eux ce qu'ils vous mettront en auant, racontant ce qu'ils auront vêu. Vous ne ſçauriez employer mieux les heures : afin que la poſterité ſçache voſtre nom. Vous eſtes de trop bon lieu, pour ne vouloir pas qu'il ſoit parlé de vous apres voſtre mort.

Conſeil des vieux capitaines.

Il y en pourroit bien auoir de vieux prés de vous, qui n'auront pas veu ou fait de grandes choſes, pour auoir plus aimé leurs maiſons & richeſſes que l'exercice des armes. Certes, Monſeigneur, il n'y a que trop de

gentils-hommes de telle humeur. Le Roy deuroit degrader telles gens de noblesse qui sont cazaniers, & ne commandent qu'aux chiens & aux leuriers, cependant que les autres cherchent les coups, & leur semble que c'est assez de sçauoir donner dans le trou d'vne bague. Il y en a aussi d'autres, qui à faute d'esprit n'ont peu retenir ce qu'ils ont veu. Ils peuuent bien dire, i'ay esté aux batailles de Cerizolles, de Dreux, de Iarnac, & Moncontour: mais de sçauoir discourir comment monsieur d'Anguyen gaigna la premiere, & monsieur de Guise sauua la seconde, la faute que fist monsieur l'Admiral aux deux autres, vostre belle resolution, enfin comme tout se passa, & les raisons de l'vn & de l'autre, rien de tout cela. Vous diriez qu'ils n'en ont iamais ouy parler non plus que le plus rude Lansquenet qui s'y seroit trouué. Ce ne sont pas là les gens qu'il vous faut. Vous ne les deuez pourtant pas rebutter: car il se faut aider de toutes personnes mesmement à la guerre.

Ceux que vous deuez auoir prés de vostre personne & de vostre conseil étroit, doiuent estre les vieux capi-

taines, qui ont eu reputation d'eſtre gens ſans peur, vigilans, de prompte execution. Vn capitaine lent fera quelque choſe de bon en ſa vie, mais pour ſa longueur il laiſſera perdre cent belles commodités, où il euſt eu de l'honneur & du profit. Ie ne diray pas pour cela que vous deuiez du tout mépriſer ceux-là, & ne ſuis pas ſi fol que d'auoir cette intention : car ie me bruſlerois peut-eſtre à la chandelle. Tel que ie ſuis, vous me verrez dans mon liure. Ie puis bien dire, qu'auiourd'huy il n'y a pas de bons & vaillans capitaines à douzaines. Vous devez faire pour vn chacun, en quelque degré qu'il ſoit, non également, mais chacun ſelon ſon merite & renommée. Ie ſçay bien qu'on vous dira, que ſi vous attirez tant de gens prés de vous, qu'ils vous importuneront à faire de grandes demandes au Roy. Car les gens de guerre ſont grands demandeurs : & peut-eſtre que ſa maieſté ſe faſchera. En cela il y a bon remede : ſuiuez le dire des anciens.

Gens de guerre grands demandeurs.

Qui n'a de l'argent en bource,
Qu'il ait du miel en la bouche,

Ainſi vous ne mettrez perſonne hors d'eſpoir, que vous n'ayez ſouuenance

d'eux : lors que la commodité ſe preſentera, que vous y tiendrez la main. Vn bon accueil, vn ſouſris, vne accollade les tiendra en haleine. Que s'il y a quelque faſcheux & importun, qui ne ſe veuille contenter de vos amiables reſponces, vous deuez croire que celuy-là ne ſert point le Roi ni vous, ni de bon cœur, ni pour amitié qu'il vous porte. De telles gens vous n'en pouuez rien faire qui vaille. Si la guerre ne vous en depeſtre, il y a aſſez de moyen de s'en deffaire : car tout homme qui ſert ſon maiſtre plus par auarice que par amitié, n'a rien de bon au ventre. Car en premier lieu, on peut dire que là où il y a faute d'amitié, il y a faute de loyauté. Car comme le ſeruiteur auare ne peut aſſouuir ſon auarice, il voudroit deſia auoir changé de maiſtre, penſant qu'il fera mieux ſon profit, & corrompt les autres par les plaintes ordinaires qu'il fait. Fuyez donc, Monſeigneur, telles gens de bonne heure auant que leur poiſon & venin empoiſonne le reſte : car telles gens font tout ce qu'ils peuuent pour faire hayr le Prince, afin de couurir leur malice par l'opinion qu'ils auront mis en la

teste de leurs compagnons. Telles gens sont aisez à reconnoistre. I'en ay conneu de tels, & vous le voyez tous les iours. Encores qu'ils creuent sous les biens-faits du Roy, ils ne cessent pourtant de demander, & demanderont sans cesse.

Monseigneur, pour entretenir l'amitié des gentils-hommes & des capitaines, vous leur pouuez escrire quelquesfois, afin qu'ils s'asseurent d'estre en vos bonnes graces, & en vostre souuenir. Cela leur fait penser que vous auez quelque enuie de faire quelque plus grande chose, & que vous voulez suiure vostre fortune. Or de cecy sort ce que ie vous diray; c'est qu'ils monstreront les lettres à leurs parens & amis, & comme ceux-là verront que vous faites cas de l'vn, que vous l'honorez de vos lettres, ils se mettront en deuoir & dépence de le suiure. Ainsi vn seruiteur vous en acquerra vingt, & trente, pour l'esperance qu'ils auront qu'en vous faisant seruice, vous ne les oublieray non plus que luy. Cela ne vous sera pas de grande peine, mais à vos secretaires. Quittant vne heure de vos plaisirs vous signerez plus de depesches, qu'il

n'en

n'en faudra par tout ce Royaume. Que ſi c'eſt à quelque grand ſeigneur, vn petit mot de voſtre main par apoſtille ne vous donnera pas grande peine. Mais il ne faut pas auſſi que cela ſoit trop commun en meſme temps, ny en meſmes termes. I'ay touſiours remarqué cette faute aux ſecretaires des Princes & aux noſtres auſſi : car les vns les monſtrent aux autres, & apres en font peu de cas.

Vn general doit ſouuent eſcrire aux capitaines.

Si vous ne faites ce que ie vous dis, Monſeigneur, voicy ce qui vous aduiendra. Quand le capitaine verra que vous ne faites compte de luy, ny n'en auez ſouuenance, il penſera que vous vous contentez de la fortune que Dieu vous a donné, & qu'il ne faut plus eſperer que vous veuillez eſtre plus grand que vous eſtes, & faut que chacun penſe de ſe retirer en ſa maiſon ſans ſe ſoucier plus des armes. Et depuis que l'homme de guerre pour peu de bien qu'il ayt, a commencé à ſentir le plaiſir de ſa maiſon, de ſa femme & de ſes chiens, & qu'on luy laiſſe prendre ce ply, il eſt bien malaiſé de le tirer du foyer, pour aller à la guerre, & de quitter la plume pour dormir ſur la dure : & s'il y va ce ſera

Le plaiſir gaſte les gens de guerre.

à regret, desirant tousiours de reuoir sa femme & ses enfans. Il n'entendra tirer arquebusade, que comme le franc archer, il ne pense estre mort. En toutes ces choses, il n'y a qu'à continuer : les canonnades & arquebusades estonnent ceux qui ne les ont pas accoustumées, mais apres qu'on les a ouyes souffler aux oreilles, on ne s'en soucie pas tant. Il n'y a rien si ennemy de la guerre, que de laisser rouïller le soldat, ou le capitaine. Mettez vostre sallade, & vostre cuirasse au crochet, en peu de temps la rouïlle s'y mettra & les aragnées : ainsi est-il des gens de guerre, si on les laisse en oisiueté. Parquoy il vous faut prendre garde à cecy : car tenant esueillez les capitaines auecque quelques lettres & quelque peu de bien-faits du Roy, vous tenez tout le monde en ceruelle, & prest à marcher, quand le commandement du Roy, & le vostre arriuera. Instruisez vos Secretaires de vous en faire souuenir : car les dames ou le plaisir de la Cour vous en osteront la memoire : vous estes ieune, ie voy bien qu'il faut que vous goustiez le plaisir du monde. Il est raisonnable que vous sçachiez que c'est : ainsi

L'oisiueté ennemie de la guerre.

auons nous fait & feront ceux qui viendront apres nous. Mais allez y ſobrement.

Par ce reueille matin que vous donnerez aux gens de guerre, par vos lettres, vous monſtrerez à tout le monde, que vous ne voulez oublier ny laiſſer en arriere le don de grace, que Dieu a mis en vous. Chacun qui aura enuie de ſuiure les armes, ſe reſoudra d'accompagner iuſques au bout voſtre fortune. Vous ferez connoiſtre que puis que Dieu vous a deſia mis la main ſur l'eſpaule, vous eſſayerez s'il la voudra mettre ſur la teſte : vous deuez avoir vous meſme ceſte opinion de vous, & prendre le vers du pſeaume en voſtre deuiſe, qui dit, *Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum*, qui vaut autant à dire, que Dieu a gardé le Ciel pour luy, & a laiſſé la terre pour nous, pour la conquerir. Ces vers n'ont pas eſté faits pour les petits compagnons, comme moy ; mais pour des Roys & des Princes, tels que vous eſtes. Si faut-il que ie vous die, que ie ſuis pauure gentilhomme, & n'ay pas le cœur de Prince, ny de Roy, mais ſi Dieu m'auoit conſerué mes enfans, & qu'il me don-

nast vn peu plus de santé que ie n'ay, ie penserois auec l'ayde de mes amis, pourueu que la France fust en paix, acquerir quelque coing du monde : que si ie n'auois vn gros morceau, pour le moins en aurois-ie quelque lopin. Au fort ie ne perdrois que les frais & la vie, que ie tiendrois bien employée, puis que c'est pour acquerir de l'honneur. Si mon fils eust vescu, ie croy qu'il fust venu à bout du dessein que monsieur l'Admiral sçait bien qu'il auoit dans la teste, qu'il vous pourra dire, Monseigneur. Vous estes ieune, vous auez vostre frere, qui a le gros morceau, il faut que vous alliez busquer fortune ailleurs : & au lieu d'estre subiet, vous acquerir des subiets. Voyez donc puis qu'vn pauure gentil-homme comme moy, ose voller si haut, puis que mesme à ce que i'ay ouy dire, car ie ne le sçay pas bien, des enfans de laboureurs & de forgerons, par leurs vertus sont paruenus à l'Empire, que deuez-vous esperer, vous qui estes fils & frere du plus grand Roy de la Chrestienté ? vous ne deuez doncques perdre cette esperance, quand l'occasion se presentera, & que vous connoistrez qu'il

ſera temps. Vn Prince de cœur ne doit iamais eſtre content : ains faut pouſſer ſa fortune : la terre eſt ſi grande, il y a prou à conquerir. Le Roy voſtre frere a aſſez de moyens pour vous aſſiſter. Vous auez l'âge & la bonne fortune. Ie ſuis marry que vous ayez laiſſé ce beau & braue nom d'Alexandre, qui a eſté ſi ie ne me trompe, le plus vaillant homme, qui porta iamais les armes. Sa Maieſté vous aidera pour mettre ſur voſtre teſte quelque couronne eſtrangere. Que ſi Dieu vous fait la grace de mettre fin à ces miſerables guerres, eſſayez à dreſſer vos deſſeins, & immortaliſer voſtre nom. Employez tant de ſeruiteurs à conquerir quelque choſe. Puis que mes ans & mes bleſſeures ne me permettent de vous y ſeruir, au moins vous donneray-ie conſeil de ne vous arreſter iamais, mais de touſiours entreprendre des choſes grandes & difficiles, prenant la deuiſe de l'Empereur Charles, qui a donné tant de peine à vos ayeuls. Si vous ne pouuez arriuer au bout, pour le moins atteindrez vous à la moitié. Ie n'eſpere pas eſtant ſi maladif & caſſé vous y pouuoir ſeruir : mais ie vous laiſſe trois

Alexandre.

petits Monlucs, lesquels i'espere, ne degenereront de leur ayeul ny de leurs peres. Ie ne vous diray autre chose, car il est temps que ie mette fin à mon liure.

Voila, mes compagnons, qui lirez ma vie, la fin des guerres, où ie me suis trouué depuis cinquante-cinq ans, que i'ay commandé pour le seruice

Blesseures du sieur de Montluc.

de nos Roys. I'en ay raporté sur moy sept arquebusades pour m'en faire ressouuenir, & plusieurs autres blessures, n'ayant membre en tout mon corps, où ie n'aye esté blessé, si ce n'est le bras droict. Il m'en reste l'honneur & la reputation que i'ay acquise par toute la Chrestienté : car mon nom est connu par tout : i'estime plus cela, que toutes les richesses du monde. Et auec l'ayde de Dieu, qui m'a assisté, ie m'enterreray auec ceste heureuse reputation. Ce m'est vn merueilleux contentement, quand i'y pense : & lors qu'il me souuient comme ie suis paruenu de degré en degré ayant eschapé tant de dangers pour joüir de si peu de repos qu'il me reste en ce monde en ma maison : afin d'auoir loisir de demander pardon à Dieu des offences que i'ay commises. O que si

ſa miſericorde n'eſt grande, qu'il y a de danger pour ceux qui portent les armes, meſmement qui commandent: car la neceſſité de la guerre nous force en deſpit de nous-meſmes à faire mille maux, & faire non plus d'eſtat de la vie des hommes que d'vn poulet, & puis les plaintes du peuple, qu'il faut manger en deſpit qu'on aye, les veſues & orphelins, que nous faiſons tous les iours, nous donnent toutes les maledictions, dont ils ſe peuuent aduiſer. Et à force de prier Dieu, & implorer l'ayde des ſaincts, quelqu'vne nous en demeure ſur la teſte. Mais certes les Roys en paſtiront encores plus que nous. Car ils nous le font faire comme ie dis au Roy l'entretenant à Toulouſe: & n'y a mal duquel ils ne ſoient cauſe: car puis qu'ils veulent faire la guerre, il faut payer pour le moins ceux qui s'en vont mourir pour eux: afin qu'ils ne puiſſent faire tant de maux qu'ils font. Ie ſuis doncques bien-heureux, qui ay le loiſir de ſonger aux pechez que i'ay commis, ou pluſtoſt que la guerre m'a fait commettre: car de mon naturel ie n'eſtois pas adonné à faire mal, & ſur tout ay touſiours eſté ennemy du vice, de

Miſerable condition des guerriers.

Naturel du ſieur de Montluc.

l'ordure & vilenie, ennemy capital de la trahiſon & deſloyauté. Ie ſçay bien que la colere m'a fait faire & dire beaucoup de choſes, dont i'en dis *mea culpa :* mais il n'eſt pas temps de les reparer : i'en ay vne ſur le cœur par deſſus toutes les autres. Si ie n'en euſſe ainſi vſé on m'euſt baillé des nazardes : & le moindre conſul de village m'euſt fermé la porte au nez, ſi ie n'euſſe touſiours eu le canon à ma queuë, car chacun vouloit faire le maiſtre. Dieu ſçait ſi i'eſtois pour l'endurer, maintenant cela eſt fait. I'auois la main auſſi prompte, que la parole. I'euſſe voulu, ſi i'euſſe peu, ne porter iamais de fer au coſté : mais mon naturel eſtoit tout autre. Auſſi portay-ie en ma deuiſe *Deo duce, ferro comite.* Vne choſe puis-ie dire auec la verité, que iamais lieutenant de Roy n'euſt plus de pitié de la ruine du peuple que moy, quelque part que ie me ſois trouué. Mais il eſt impoſſible de faire ces charges ſans faire mal, ſi ce n'eſt que le Roy ait ſes coffres pleins d'or, pour payer des armées, encore y aura-il prou affaire. Ie ne ſçay ſi apres moy on fera mieux : mais ie ne le penſe pas. Tous les Catholiques de la

Guienne

Guienne porteront tesmoignage, si ie n'ay pas espargné le peuple. Car des Huguenots ie les recuse : ie leur ay fait trop de mal : & si n'en ay pas fait assez, ny tant que i'eusse voulu. Il n'a pas tenu à moy. Ie ne me soucie, s'ils disent mal de moy, car ils en disent autant ou plus de leurs Roys.

Mais auant que ie mette fin à ce mien escrit, lequel mon nom fera voir à plusieurs, ie les supplieray de ne me penser si ingrat, que ie ne reconnoisse apres Dieu tenir de mes Princes & de mes maistres tout ce que i'ay, ie dis biens & honneurs, mesmement de mon bon maistre le Roy Henry, que Dieu absolue. Que si par fois dans mon liure i'ay dict que les playes sont les recompenses de mes seruices, ce n'est pas pour leur reprocher mon sang. Celuy de mes enfans, qui sont morts pour leur seruice, est bien employé. Dieu me les auoit donnez & ils me les ont pris : i'en ay perdu trois à leur seruice, Marc Antoine mon aisné, Bertrand, auquel par chaffre, ie donnay le nom de Peyrot, qui est vn mot de nostre Gascongne, parce que ce nom là de Bertrand me desplaisoit, & Fabian seigneur de

Reconnoissance du sieur de Montluc.

Mort des enfans du sieur de Montluc.

Montesquieu, Dieu m'en a redonné trois autres. Car i'ay du second Blaise, & du dernier Adrian & Blaise, Dieu les veuille conseruer pour faire seruice à leurs Roys, & à leur patrie, sans faire honte au nom qu'ils portent, & qu'ils estudient bien mon liure, & se mirent dedans ma vie, taschant à surmonter leur ayeul, s'ils peuuent, Sire, souuenez-vous d'eux, s'il vous plaist, ie laisse parmy leurs papiers la lettre que vous m'escriuistes de Villiers cotrets, le troisiéme de Decembre mil cinq cens septante, où il y a ces mots, *Tenez-vous tout asseuré que j'aurai souvenance à iamais de vos longs & grands seruices, desquels si vous ne pouuez receuoir la recompense condigne, vos enfans acheueront d'en cueillir le fruict, ioinct qu'ils sont tels, & m'ont si bien seruy, que d'eux-mesmes ils ont merité que l'on face pour eux, ce que ie seray bien aise de faire quand l'occasion se presentera.* Sire, voila vostre promesse, vn Roi ne doit iamais rien dire ni promettre, qu'il ne le veuille tenir.

Lettre du Roy.

Ie n'vse donc de reproches à l'endroit de mes maistres. Il me doit suffire, encor que ie ne sois pas riche, qu'vn pauure cadet de Gascongne soit

paruenu aux plus hautes dignitez de ce Royaume. I'en vois plusieurs aujourd'huy, qui entrent en reproche contre leurs Maiestez : & le plus souuent ceux qui n'ont rien fait, se plaignent le plus. Aux autres il est vn peu pardonnable : tout ce que nous auons grands & petits, nous le tenons de nos Roys. Tant de grands Princes, seigneurs, capitaines, & soldats, qui viuent & qui sont morts, doiuent au Roy l'honneur qu'ils ont receu. Car leur nom vit encores pour les charges qu'ils ont euës des Roys. Ils se sont non seulement enterrez en ce grand honneur, mais encor ils ont honnoré ce qui est descendu d'eux. Il s'en parlera tant que les escritures dureront au monde. I'en ay couché vn bon nombre dans mon liure : i'ay ueu des soldats fils de laboureurs, qui ont vescu & se sont enterrez en reputation d'estre enfans de grands seigneurs, pour leur valeur, & le compte, que les Roys & leurs lieutenans failoient d'eux. Quand mon fils Marc Antoine fut porté mort à Rome, le Pape & tous les Cardinaux, le Senat, & peuple Romain luy firent autant d'honneur que s'il eust esté vn Prince du sang.

Honneur fait à Marc Antoine de Montluc.

Qui fut cause de cela ? sa valeur & ma bonne renommée : & mon Roy qui m'auoit fait tel. Le nom de Marc Antoine se trouue encor parmy les escrits des Romains. Quand ie commençay d'entrer aux armes sortant de page de la maison de Lorraine, on ne nousparloit d'autre chose que du grand Consaluo appellé le grand capitaine. Quel honneur fut-ce à luy, qui durera éternellement, d'estre couronné de tant de victoires? I'ay ouy compter que le Roy Louys, & le Roy Ferdinand estant ensemble, ie ne sçay où c'estoit : car ils auoient assigné lieu pour s'entreuoir, estant ces deux grands Princes à table, le nostre pria le Roy d'Espagne, qu'il trouuast bon, que Consaluo disnast à leur table : ce qu'il fist, pendant que de plus grands seigneurs que luy estoient debout. Le Roy son maistre & sa valeur l'auoient fait tel. Voyla l'honneur qu'il reçeut du Roy de France : lequel pour recompense de ce qu'il luy auoit fait perdre le Royaume de Naples, luy mit vne grosse chaisne d'or au col. I'ay ouy dire à monsieur de Lautrec, qu'il ne prit iamais tant de plaisir à voir homme que celuy-là. O le bel exemple

Dugrand capitaine Consaluo.

Honneur fait à Consaluo.

pour ceux qui veulent paruenir par les armes! Quand ie retournay la ſeconde fois en Italie, paſſant par les ruës de Rome, tout le monde accouroit aux feneſtres pour voir celuy qui auoit deffendu Sienne. Ie priſois plus cela que tout le monde. Ie pourrois bien eſcrire des exemples de nos François qui ſont ſortis de bas lieu, qui par les armes ſont paruenus à de grandes charges: mais pour ne faire tort à leurs maiſons, ie m'en tais. Ce ſont les biens-faits des Rois, qui ont recompenſé leurs ſeruices.

Reconnoiſſons donc que nous ne ſerions rien ſans eux; ſi nous les ſeruons c'eſt obeir aux commandemens de Dieu ſans taſcher d'auoir des recompenſes par reproches & importunitez: & le tort n'eſt pas en nos Rois: ſi quelqu'vn eſt mal reconnu, mais à ceux qui ſont pres d'eux, qui ne leur font connoiſtre ceux qui les ſeruent bien ou mal, car il y en a prou des vns & des autres: afin que ces biens-faits ne ſoient bien employez. Il n'y a rien qui face tant de mal au cœur des bons, que quand le Roi fait du bien à ceux qui le ſeruent mal. C'eſt ce qui m'a le plus faſché. I'en ay veu ſouuent qui

Tout prouient du Roi.

disoient, le Roi ou la Roine ont fait ceci, ont fait cela pour un tel, pourquoy n'en feront ils autant pour moy? le Roi a remis & pardonné vne telle faute a vn tel, & pourquoy ne me pardonnera-il aussi à moy? Ie sçay bien, que leurs Maiestez ont souuent dit, on ne fera plus de ces fautes, pour ce coup il faut fermer les yeux: mais le lendemain c'estoit à recommencer. C'est le compte de Marc de Bresse: il ne faut pas pourtant se dépiter contre son maistre. L'honneur de telles gens demeure en petit lieu, puis qu'ils estiment plus les biens que leur renommée & leur reputation, & qu'ils sont si prompts à se despiter. Et encore comme i'ay dit, ce sont des gens qui ne tirerent iamais trois coups d'espée: & se vantent cependant d'auoir souffert beaucoup de peine & de trauaux. Que si on les dépoüilloit tous nuds, on verroit de beaux personnages qui n'auroient pas une seule playe sur le corps. Telles gens s'ils ont guere porté les armes, sont bienheureux, car le iour de la resurrection, s'ils vont en paradis, ils y porteront tout leur sang, sans en auoir répandu vne seule goutte sur la terre.

I'en ouy d'autres & de toutes manieres de gens qui se plaignent, & iusques aux moindres, qu'ils ont seruy le Roy quatre, cinq, & six ans: & néanmoins n'ont peu acquerir que trois ou quatre mille liures de rente: les voilà bien gastez. Ie ne parle pas des gens de guerre seulement, mais de tous les autres estats dont le Roi se sert. I'ay ouy dire à mon pere, qui estoit vieux, & autres plus anciens que luy, qu'il se disoit à la Cour, & par toute la France, du temps du Roi Louis douziéme.

Chastillon, Bourdillon,
Galliot & Bonneual
Gouuernent le sang Royal.

I'oserois dire que tous ces quatre seigneurs qui ont gouuerné deux Rois, n'acquirent iamais tous ensembles dix mille liures de rente. Ie l'ay dit autresfois à Monsieur le Mareschal de Bourdillon, lequel respondit que tant s'en faut que son predecesseur eust acquis trois mille liures de rente, qu'il en auoit vendu quinze cens: & les auoit laissez pauures. Que l'on demande à monsieur l'Admiral, qu'il monstre ce

Bourdillon.

que son predecesseur, qui gouuernoit tout a acquis, ie gageray qu'il n'en sçauroit monstrer deux mille liures de rente. Quant à Galliot il a vescu grand aage apres les autres. Il a acquis par aduenture trois ou quatre mille liures de rente ou reuenu. Quant à Bonneval, monsieur de Bonneual, qui est auiourd'huy, & M. de Biron en sont heritiers. Ie crois qu'ils ne sçauroient pas monstrer grandes acquisitions. O bien heureux Rois d'auoir eu de tels seruiteurs: on peut bien iuger qu'ils seruoient leurs maistres pour l'amitié qu'ils leurs portoient, & non pour l'auarice. I'ay ouy dire qu'ils demandoient plustost pour les seruiteurs du Roy, que pour eux-mesmes. Ils sont morts auec honneur: & leurs successeurs ne sont pas necessiteux.

Biron. Bonneual.

Puisque i'ay parlé des autres, ie veux parler de moy-mesme. Peut-estre que quelqu'vn apres ma mort parlera de moy, comme ie parle des autres. Ie confesse que ie suis tres-obligé aux Roys, que i'ay seruy mesmement au Roi mon bon maistre, comme i'ay dit souuent. Ie ne serois qu'vn simple gentil-homme si ce n'estoient les moyens qu'ils m'ont donné

pour acquerir la reputation que i'ay gaignée, que i'estime plus que tout le bien du monde, ayant immortalisé le nom de Montluc. Et encores que ie n'aye acquis pendant si long-temps que i'ay porté les armes, que fort peu de bien, si ne m'a-on iamais ouy plaindre des Rois mes maistres, ouy bien de ceux qui estoient pres d'eux lors qu'en ces dernieres gueres ils m'ont calomnié, comme si de rien ie pouuois faire tout. Croyez que les playes que i'ay receuës m'ont plus donné de reconfort que d'ennuy. Et ie m'asseure quand ie seray mort, qu'à grande peine dira-on que i'emporte au iour de la resurrection en Paradis tout le sang, os & veines que i'ay apporté au monde du ventre de ma mere: pour le bien i'en ay prou. Il est vray que si i'eusse esté nourry en l'escole du Bayle de l'Esperon, i'en aurois dauantage, le compte mérite qu'on le sçache, & que ie le mette icy.

Le Roy Louis douziéme allant à Bayonne, logea en un petit village nommé l'Esperon, lequel est plus pres de Bayonne que de Bourdeaux. Or sur le grand chemin le Bayle auoit fait

Plaisant conte du Bayle de l'Esperon.

bastir une tres-belle maison. Le Roi trouua estrange qu'en un pays si maigre & sterile, & dans des landes & sables qui ne portoient rien, ce Bayle eust fait bastir vne si belle maison, dequoy il entretint pendant son souper son mareschal des logis, qui luy fit response que le Bayle estoit vn riche homme : ce que le Roi ne pouuant croire, veu le miserable pays, où la maison estoit assise, il l'enuoya querir sur l'heure mesme, & luy dit ces mots. Venez ça Bayle, pourquoy n'auez vous pas fait bastir cette maison en quelque endroit, où le pays fust bon & fertile? Sire, dit le Bayle ie suis natif de ce pays, & le trouue prou bon pour moy. Estes vous si riche, dit le Roy, comme l'on m'a dit? Ie ne suis pas pauure, dit-il grace à Dieu, i'ay dequoy viure. Le Roi dit lors, comment est-il possible qu'en un pays si maigre & sterile tu sois peu deuenir riche? Cela m'a esté bien aisé, dit le Bayle, Sire. Dites moy donc comment, dit le Roi. Parce, Sire, que i'ay tousiours plustost fait mes affaires, que celles de mon maistre & de mes voisins. Le Diable me m'emporte, dit le Roi, (ainsi es-

toit son serment) ta raison est bonne : car en faisant de cette sorte & te leuant le matin, tu ne pourrois faillir de deuenir riche. O combien d'enfans a laissé ce Bayle heritiers de ces complexions ! Ie n'ay iamais esté de ceux-là. Certes ie croy qu'il n'y a petit mercadant au monde, qui ayant tant trotté, couru, & tracassé, comme i'ay fait, ne fut enrichy. Et n'y a financier ou receueur, pour homme de bien qu'il fust en ce Royaume, que s'il luy eust passé tant d'argent par les mains, comme il a fait à moy, qu'il ne luy en fust plus demeuré. I'ay esté sept ou huit fois capitaine de gens de pied, ce qui n'est pas un petit moyen pour commencer à gaigner quelque chose. I'ay veu de mon temps plusieurs capitaines, qui se sont faits riches seulement sur la paye de leurs soldats. Ie n'estois pas si ignorant, ni si mal habile, que ie n'eusse sceu faire le tour du baston aussi bien qu'eux : il n'y a pas si grande affaire pour apprendre cela : car auec vn bon fourrier, & un peu d'aide, cela estoit facile. Puis apres i'ay esté Maistre de camp par trois fois : Dieu sçait si ie pouuois trouuer force passe-volans,

Moyens que le sieur de Montluc a eu de s'enrichir.

& auoir intelligence auec les commiſſaires des viures. Car ie pouuois deſcouurir s'il y auoit rien à gaigner, auſſi-toſt ou pluſtoſt qu'homme de l'armée, car i'auois aſſez bon nez. Apres i'ay eſté gouuerneur des places. Ie pouuois touſiours auoir à ma deuotion quatre-uingt ou cent hommes pour les faire paſſer, comme meſſieurs les gouuerneurs le ſçauent trop bien faire. Auſſi ayant eu ces charges long-temps, & fait tant de monſtres, comme i'ay fait en ma vie auec quelque peu d'épargne, mon Dieu quelle montagne d'or aurois-ie? Quand il m'en ſouuient, ie le trouue eſtrange. Et puis encore i'ay eſté lieutenant de Roi à Sienne, & une autrefois à Montalſin, où il y auoit bien dequoy faire ſon profit, comme d'autres qui ont eu pareilles charges l'ont fait: car il ne falloit ſinon que i'euſſe intelligence auec trois ou quatre marchands, leſquels euſſent aduoüé que les bleds que les ſoldats mangeoient, auoient eſté acheptez par eux, & prins ſur le credit. Et Dieu ſçait quel profit on fait à ces magaſins. Puis ie pouuois faire des demandes par maniere d'emprunt, députant

quelques uns qui en eussent prins la charge, & eussent apporté cent ou deux cent mille francs de debtes. Mais au lieu de cela, sa Maiesté nous deuoit cinq payes quand nous sortismes de Sienne, dequoy ie luy en fis quitter les trois, dés que nous fusmes arriuez à Montalsin. Puis à la seconde fois que i'y fus renuoyé, au lieu de monsieur de Soubize, ie demeuray six sepmaines, par le commandement du Roi à Rome aupres du Pape, & des Ambassadeurs & agents du Roy. C'estoit au temps que le Duc d'Albe faisoit la guerre à sa sainteté. Toute la coste de la mer s'en alloit abandonnée, & Grossette n'en pouuoit plus, pour n'y auoir vn seul grain de bled, non plus qu'aux autres garnisons. Ie trouuay à Rome quelques gentils-hommes Siennois, lesquels estoient sortis auec moy de Sienne, qui me mirent en connoissance auec un banquier nommé Iulle d'Albie aussi Siennois, lequel sur ma parole presta six cent moges de bled, qui sont trois cent tonneaux à douze muys pour tonneau, moyennant que tous les mois ie luy donnerois six cent escus à chaque monstre. Ie ne pouuois

prendre cet argent que de l'espargne que ie faisois sur les monstres : & au lieu de mettre cela dans ma bource, ie le fis du tout payer, sauf le dernier pact, car il n'y eust plus d'argent ni moyen d'en auoir : de sorte que nous ne fismes point monstre. Ie pounois bien faire mon profit là dessus : car i'en pourueus des places qui en auoient besoin, selon la charge que i'en eus : & si i'espargnay encore la moitié du bled, lequel ie prestay aux païsans, qui mouroient de faim, encore plus que les soldats. Ce fut là où ie commençay à estre vsurier : mais ce fut aux despens de la conscience du Roy : car pour vn muid à la recolte i'en eus deux : car il valloit deux fois plus quand ie le prestay. Ce gain n'entra non plus en ma bource : car ie laissay tout au Roy. Ie seiournay encore en ce païs là sept mois sans tirer une seule paye, & fis viure mes gens quatre mois à vingt onces de pain le iour, du gain que i'auois fait sur les bleds, espargnant tant que ie pouuois le bien de mon maistre. Ie payay les autres trois mois les soldats auec remontrances & bonnetades, comme ie faisois quand i'estois à Sienne. Quel-

que tems apres arriua le Seigneur Dom Francisco, lequel trouua encores des bleds aux munitions. Encore fis-ie vne pratique auec la Duchesse de Castro, femme du Duc qui fut tué à Plaisance, laquelle connoissoit monsieur de Valence mon frere, du temps qu'il estoit au seruice du Pape Paul Fernes. Le Pape Paul Caraffe auoit fait deffence de ne laisser sortir hors la Romanie aucun bled : mais cette Duchesse par dessous main permettoit que des marchands en fissent apporter de nuict dans nos terres : & nos marchands les alloient achepter. Ie menay ceste pratique bien secrettement, sur laquelle ie pouuois gaigner beaucoup : mais un seul liard n'en vint à mon profit.

Bonté de la Guienne.

Ie pouuois apporter au Roi pour deux ou trois cent mille francs de deptes, aussi bien qu'à fait le seigneur Iourdain de Corsegue, & autres que ie ne veux nommer, lesquels ont esté bien payez. Ie n'estois pas garny de si peu d'entendement, ni de moyens que ie ne l'eusse sceu faire aussi bien qu'eux. I'ay esté lieutenant de Roy en ce pays de Guienne : i'ay fort couru le monde : mais ie croy qu'il n'y a

rien qui esgalle ce païs, soit en richesses, commoditez, & viures. Ayant une telle charge ie pouuois bien auoir intelligence auec le receueur de la prouince (ces gens ne demandent pas mieux) & emplir bien mes coffres. car tant sur les monstres & garnisons, qu'attelages d'artilleries, ie pouuois faire un grand gain. Combien d'impositions pouuois-ie faire sur le païs? car le Roi m'en auoit baillé le pouuoir, lesquelles fussent tournées à mon profit. Car encore que sa Maiesté entendist que ce fust pour son seruice, si i'eusse voulu, i'eusse bien sceu faire le change: de sorte que la pluspart fust demeurée entre mes mains. Ie pouuois si i'eusse voulu, auoir vn homme de paille pour aller par les villes & villages dire à l'oreille aux principaux, qu'il me falloit donner de l'argent pour estre soulagez, ou qu'autrement ie les ferois ruiner & manger iusques aux os aux gens de guerre: car nous ne laissons mal à faire. Ie pouuois aussi faire dire aux Huguenots, qui demeuroient en leurs maisons sous l'authorité d'un édit, que s'ils ne crachoient au bassin, ie les ferois tous ruiner. Combien m'en eussent-ils

ſent-ils donné pour eſtre aſſeurez de leurs vies & biens? car ils ne ſe fioient guere en moy, ſçachant comme ie les auois accommodez. Mais au lieu d'uſer de tous ces artifices pour me faire riche, ie laiſſois prendre le tout aux capitaines & gens d'armes, & gens faiſant ſeruice au Roi, qui me le demandoient, n'en ayant que peu ou point tourné à mon profit. Et encore ce que i'eus de Clairac, ie le pris auec permiſſion du Roy. Or que les autres ſe contentent, ie ſuis content. Que ſi Dieu me faiſoit la grace de guerir de ceſte grande arquebuſade que i'ay au viſage, ie penſe encores, que ſi la guerre recommençoit iamais, ie ſerois homme pour monter à cheual. Ie croy qu'elle n'en eſt pas loin: car tant qu'il y aura deux religions, la France ſera en diuiſion, & en trouble. Il ne ſe peut faire autrement. Et le pis eſt, que c'eſt choſe qui ne ſe peut pas finir de long tems. Les autres querelles ſe pacifient aiſément: mais celles de la religion a longue ſuite. Et encore que les gens de guerre ne ſoient pas fort religieux, ils prennent party, & eſtant engagez ils ſuiuent puis apres. Aux termes que ie vois les affaires, ie

ne croy pas que nous soyons au bout.
Pour le moins ai-ie ce contentement
en moy-mesme , de m'y estre opposé , autant que i'ay peu , & fais mon
deuoir. Pleust à Dieu que tous ceux
qui ont eu les forces en main, n'eussent
non plus conniué que moy. Il faut
laisser faire Dieu. Apres qu'il nous aura prou fouettez , il mettra les verges
au feu.

Or , seigneurs & capitaines , qui
me ferez cet honneur de lire ma vie ,
n'y apportez nul mal-talent. Croyez
que i'ay dit le vray , sans desrober
l'honneur d'autruy : & sçay bien qu'il
y en aura , qui mettront en dispute
mon escrit , pour voir si i'aurai touché
quelque mensonge , pource qu'ils
trouueront que iamais Dieu n'a accompagné plus la fortune d'un homme , pour les charges qu'il a euës , que
la mienne. Si les asseureray - ie , que
i'ay laissé infinies particularitez à escrire : car ie n'auois iamais rien escrit,
ni pensé à faire des liures. I'estois incapable de cela : mais pendant ma derniere blessure, & mes maladies, i'ay dicté ce que ie vous en laisse : afin que mon
nom ne se perde , ni de tant de vaillans hommes , que i'ay veu bien fai-

re : car les historiens n'escriuent qu'à l'honneur des Rois & des Princes. Combien de braues soldats & gentils-hommes ay-ie nommé icy dedans, desquels ces gens ne parlent du tout, non plus que s'ils n'eussent iamais esté ? Celuy qui a escrit la bataille de Cerizolles, encore qu'il me nomme, en parle toutesfois en passant. Si me puis-ie vanter que i'eus bonne part en la victoire, aussi bien qu'à Bologne & Thionuille : & ces escriptures n'en disent rien, non plus que de la valeur d'un grand nombre de vos peres & parens que vous trouuerez icy. Or ne trouuez pas estrange, si i'ay esté si heureux, comme i'ay escrit, car ie ne me suis iamais proposé que ma charge. Et ay reconnu que tout venoit de Dieu, auquel ie remettois tout, quoique les Huguenots m'ayent estimé un Atheiste. Ils sont mes ennemis, & ne les faut pas croire. Encores que i'aye eu des imperfections & des vices, & ne sois pas saint, non plus que les autres : (ils en ont leur part, quoy qu'ils fassent les mortifiez) si est-ce que i'ay tousiours mis mon esperance en Dieu, reconnoissant qu'il falloit que de lui vint mon heur

Faute des Historiens.

ou mon malheur, lui attribuant toutes les bonnes fortunes qu'il me donnoit à la guerre. Ie ne me suis iamais trouué en faction quelconque, que ie ne l'aye appellé à mon aide, & n'ay passé iour de ma vie, sans l'auoir prié & demandé pardon. Et plusieurs fois ie puis dire auec verité, que ie me suis trouué voyant les ennemis, en telle peur que ie sentois le cœur & les membres s'affoiblir & trembler (ne faisons pas des braues, l'apprehension de la mort vient deuant les yeux) mais comme i'auois fait mon oraison à Dieu, ie sentois mes forces reuenir. Elle estoit ainsi l'ayant dés mon entrée aux armes, apprise en ces mots, *Mon Dieu qui m'as créé, ie te supplie garde moy l'entendement: afin qu'auiourd'huy ie ne le perde: car tu me l'as donné & ne le tiens que de toy. Que si tu as auiourd'huy déterminé ma mort fais que ie meure en réputation d'vn homme de bien, laquelle ie recherche auec tant de perils. Ie ne te demande point la vie: car ie veux tout ce qu'il te plaist. Ta volonté soit faite. Ie remets le tout à ta diuine bonté.* Puis ayant dit mes petites prieres latines, ie promets & atteste deuant Dieu & les hommes, que ie sentois

Priere du sieur de Montluc à Dieu lors des combats.

tout à coup venir une chaleur au cœur & aux membres : de ſorte que ie ne l'auois pas acheué que ie ne me ſentiſſe tout autre que quand ie l'auois commencé. Ie ne ſentois plus de peur : de façon que l'entendement me reuenoit ; & auec vne promptitude & iugement, ie connoiſſois tout ce qu'il me falloit faire ſans l'auoir iamais perdu en combat que ie me ſois trouué.

Combien y en a il de morts qui pourroient, s'ils eſtoient en vie, teſmoigner ſi iamais ils m'ont veu effrayé, ni perdre l'entendement à la guerre, ſoit à aſſaut, rencontre ou bataille ? Meſſieurs de Lautrec, de l'Eſcut, de Barbezieux, de Monpezat, de Terme, du Bié, de Stroſſi, de Bourdillon, de Briſſac d'Anguien, de Botieres, de Guiſe en pourroient bien dire la verité, car ils m'ont tous commandé, & veu en mille & mille perils, ſans peur ni eſtonnement. Que s'ils pouuoient retourner en vie ils ſeroient bons teſmoins de ce que ie dis, encores ne ſont pas morts tous ceux, qui m'ont commandé, car combien que ie ſois plus vieux capitaine qu'eux, il eſtoit raiſonnable que ie leur obeiſſe. Monſieur le Duc d'Aumalle, meſ-

sieurs les Mareschaux de Cossé, & de Vieille-ville sont de ce nombre. Ie vous supplie, mes bons seigneurs, si mon livre tombe entre vos mains, de faire iugement, si ce que ie dis est vray ou faux : car vous en auez veu une partie, & croy qu'apres ma mort vous voudrez voir ce que i'ay escrit. Il y en a d'autres aussi qui me peuuent dementir, comme le seigneur Ludouic de Birague, & monsieur le President de Birague, lequel n'abandonna gueres ce braue Mareschal de Brissac. Plusieurs autres viuent qui ont été mes compagnons d'armes, & plusieurs aussi qui ont marché sous moy. Tous lesquels peuuent estres fidelles tesmoins de ce que i'ay dit : & si quand il a été question de faire vne exécution, ie n'ay iamais trouué rien impossible: mais au contraire ce qu'on trouuoit impossible, ie le trouuois possible. Ie l'entreprenois, & en venois à bout, ayant tousiours cette ferme fiance en Dieu qu'il ne m'abandonneroit point, & m'ouuriroit tousiours l'esprit pour connoistre ce qui estoit besoin, pour venir à bout de mon entreprinse. Ie n'en ay trouué iamais aucune impossible, si ce n'est celle de

Thionuille. Il en faut donner l'honneur à monsieur de Guise seul, il y eut là plus d'heur que de la raison, quoyque ledit sieur de Guise s'asseurast tousiours de l'emporter comme il fit.

Mes compagnons, combien de choses grandes ferez vous, si vous mettez toute vostre confiance en Dieu, & si vous proposez tousiours l'honneur deuant les yeux, discourant en vous mesmes, que si vos iours doiuent finir sur la bresche, vous auez beau demeurer dans le fossé *Vn bel morir*, dit l'Italien, *tuta la vita honora.* C'est mourir en beste de ne laisser nulle mesmoire apres soy. Ne taschez iamais à desrober l'honneur d'autruy ni à vous proposer l'avarice ou ambition. Car vous verrez le tout tomber en malheur & infortune. Ie ne dis pas ceci pour faire le prescheur, mais pour la verité. Combien y en a il au monde qui ont eu le bruit d'estre fort vaillans, mesme qui sont en vie, que ie ne veux nommer, neantmoins ils ont esté fort malheureux en leurs entreprinses. Croyez que cela venoit de Dieu. Encores qu'ils l'appelassent à leur ayde, leur zele n'estoit pas bon. Voilà pourquoy Dieu leur estoit con-

Remonstrance aux gens de Guerre.

traire. Il faut, si vous voulez, qu'il soit à vostre secours, que vous déspouilliez toute ambition, auarice, & hayne, & soyez pleins de la loyauté & fidélité que nous deuons à nostre Prince. Et encore que sa querelle ne soit iuste, il ne laissera pas pourtant de nous assister: car ce n'est pas à nous de demander à nostre Roi, si sa querelle est bonne ou mauuaise: mais seulement d'obeyr. Que si vous n'estes reconneus des seruices que vous auez faits, vous ne vous en fascherez pas: parce que vostre intention n'aura pas esté de combattre pour ambition, ni grandeur, ni pour conuoitise de richesses, mais pour la fidélité, que Dieu nous a commandé de porter à nostre Roi. Vous vous resiouïssez d'estre estimez & aimez de tout le monde, qui est la plus belle richesse & acquisition, que tout homme d'honneur doit desirer: car les richesses & grands estats periront auec le corps, & la bonne renommée viura à iamais auec l'ame. A present ie me vois tirant à la mort dans le lict, ie me sens grandement soulagé, de ce qu'en dépit d'elle mon nom viura, non seulement en la Gascogne, mais parmy les estrangers.

Or c'est ici la fin de mon liure, & de ma vie : que si Dieu me la continuë plus longuement, quelqu'autre escrira le reste, si ie me trouue en lieu où ie fasse quelque chose digne de moy : ce que ie n'espere pas, me sentant si incommodé, que ie ne pense meshui de pouuoir iamais plus porter les armes. I'ay ceste obligation à ceste meschante arquebusade, qui m'a percé & froissé le visage, d'auoir esté cause que i'ay dicté ces Commentaires, lesquels, comme ie pense, dureront apres moy. Ie prie ceux qui les liront de ne les prendre point comme escrits de la main d'vn historien, mais d'vn vieux soldat, & encore Gascon, qui a escrit sa vie à la verité, & en guerrier. Tous ceux qui portent les armes y prendront exemple, & reconnoistront que de Dieu seul procede l'heur & le malheur des hommes. Et pource que nous deuons auoir recours à lui seul, supplions le de nous aider & conseiller en nos tribulations, car en ce monde n'est autre chose, & dont les grands ont aussi bien leur part que les petits. En cela se manifeste sa grandeur : veu qu'il n'y a ni Roi ni Prince qui en soit exempt, & qui

n'aye ordinairement besoin de luy & de son secours.

Ne desdaignez, vous qui désirez suiure le train des armes, au lieu de lire des Amadis ou Lancelots, d'employer quelque heure à me connoistre dedans ce liure, vous apprendrez à vous connoistre vous-mesmes, & à vous former pour estre soldats & capitaines : car il faut sçavoir obéir, pour sçauoir apres bien commander. Cecy n'est pas pour les courtisans, ou gens qui ont les mains polies, ni pour ceux qui aiment le repos : c'est pour ceux qui par le chemin de la vertu aux despens de leur vie veulent éterniser leur nom, comme en dépit de l'enuie, i'espere que i'auray fait celuy de Montluc.

ICY auoit mis fin le Seigneur de Montluc à son livre, mais depuis l'eschantillon qui s'ensuit, s'est trouvé.

IE pensois auoir mis fin à mes escritures, & à ma vie tout ensemble, ne pensant pas iamais que Dieu me fist la grace de monter à cheual, pour porter les armes ; mais il ne l'a pas ainsi voulu. Toute la France iouist quel-

que temps de la paix & du repos, moy seul affligé de maladies, & de ma grande blesseure estois le plus souuent dans le lict : toutes fois peu à peu ie recouuré santé, estant plus aisé d'estre déchargé du gouuernement, que si ce pesant faix me fust demeuré sur les épaules. Monsieur le Marquis de Villars qui en est chargé, s'en acquittera comme un vieux Cheualier, & grand capitaine doit faire.

Or ie disois tousiours en moi-mesme, ayant des nouuelles de la Cour, car encore y auois-ie quelque ami, qu'on faisoit trop de caresses aux Huguenots : & connoissois bien qu'il y auroit du bruit au logis. Le Roi par ses lettres que i'ai encores, parlant à mes amis, tesmoignoit tousiours qu'il n'auoit nul mécontentement de moy, qu'il desiroit me faire paroistre combien il m'aimoit : mais que mon indisposition estoit cause qu'il auoit enuoyé monsieur le Marquis de Villars en ma place. Ie le crus ainsi : car il faut croire ce que les Rois veulent, autrement on les offence. Or quoy que ie ne fusse lieutenant de Roi, si est-ce que toute la noblesse, & tous les estats de la Guienne me portoient

tousiours beaucoup d'honneur, & me visitoient. Ce n'estoit pas sans discouvir, qu'est-ce que ce tems deuiendroit: car il me sembloit que ces Huguenots estoient venus fort insolens, & parloient presque aussi haut qu'aux premiers troubles. Si i'eusse esté aussi sain, & aussi ieune que i'estois lors, ie les eusse fait taire, pour le moins en la Gascogne, où i'estois.

La iournée Saint Barthelemy.

Quelques années estant ainsi passées, la nouuelle suruint de ce qui estoit arriué à la iournée de S. Barthelemy à Paris, où monsieur l'Admiral fust si mal aduisé de s'aller enfourner, pour monstrer qu'il gouuernoit tout. Ie m'estonne qu'vn si aduisé & sage homme, pour le monde fist vne si lourde faute. Il la paya bien cher: car il lui cousta la vie, & à plusieurs autres. Il auoit aussi mis ce Royaume en un grand trouble: car ie sçais bien que tout ne venoit pas de monsieur le Prince de Condé, ni la moitié. Ledit sieur Prince ne m'en communiqua que trop à Poissy: & croy que si ie lui eusse presté l'oreille, il m'eust tiré le fonds du sac. Ie le dis à la Royne: mais elle me commanda de me taire. Elle ne pensoit pas lors que les choses

allassent comme elles ont fait. Ie sçay bien, & tout le monde aussi, qu'elle a esté accusée d'estre cause des premiers remuëmens, qui aduindrent aux premiers troubles. Et monsieur le Prince luy fit ce tort d'enuoyer ses lettres en Allemagne, & les monstrer, & faire imprimer par tout. Cela n'advança pas ses affaires. Estant ladite Dame à Toulouse, elle me fit cest honneur de me parler plus de trois heures sur ce subiect: & me dit beaucoup de choses, que ie me garderay bien d'escrire. Tant y a qu'il est bien aisé de reprendre, & trouuer en faute ceux qui ont maniement des affaires du monde, & mesme si grands, comme elle a eu: ayant sur ses bras le Roi & Messieurs ses freres si ieunes, & estans tous les Princes bandez l'vn contre l'autre, les vns aduancez puis reculez: & apres ce beau manteau de Religion, qui a seruy aux vns & aux autres, pour executer leurs vengeances, & nous faire entremanger. Ie vous prie quelle apparence y auoit-il qu'elle eust intelligence auec ledit Seigneur Prince? Ce qu'elle a fait depuis a bien monstré le contraire: mais ie laisse cela: car,

peut-estre, ie n'en parle que trop, & retourneray à mon propos.

Tout le monde fut fort estonné d'entendre ce qui estoit aduenu à Paris, & les Huguenots encore plus, qui ne trouuoient assez terre pour fuyr, gaignant la pluspart le pays de Bearn. Les autres se firent Catholiques, ou pour le moins en firent semblant. Ie ne leur fis point de mal de mon costé : mais par tout on les traictoit fort mal. Ie pensay lors que l'armée qui estoit deuant la Rochelle, estoit là pour autre besongne, que pour aller en Portugal : & conneus bien l'encloueure : mais ie ne pouuois imaginer pourquoy on eust seulement blessé monsieur l'Admiral au commencement, si on auoit le dessein, que ie vis depuis. Car si le lendemain tous les Huguenots se fussent resolus auec les grands, qui leur estoient alliez ou les soutenoient, ils leur estoient aisé de se retirer de Paris, & se mettre en seureté. Or ils furent esblouys : & Dieu leur ferma les yeux. Ie ne veux pas icy dire, ni me mesler d'escrire, si ceste procédure fut bien ou mal faite : car il y a prou à dire de bien & de mal : & puis cela ne porte-

L'armée nauale de la Rochelle.

roit nul profit. Ceux qui viendront apres nous, en parleront mieux à propos & ſans crainte : car les eſcriuains d'auiourd'huy n'oſent eſcrire qu'à demy, de moy i'aime mieux me taire.

Encore que ie fuſſe lors ſeulement maiſtre de ma maiſon, ſi eſt-ce que la Roine me fiſt ceſt honneur de m'en eſcrire, & me mander qu'on auoit deſcouuert vne grande conſpiration contre le Roi & ſon eſtat : & que cela auoit eſté cauſe de ce qui eſtoit arriué. Ie ſçay bien ce que i'en creus : il fait mauuais offencer ſon maiſtre. Le Roi n'oublia iamais quand monſieur l'Admiral luy fit faire la traite de Meaux à Paris plus viſte que le pas. Nous perdons l'entendement au bon du coup, & ne ſongeons que les Rois ont encore plus de cœur que nous : & qu'ils oublient pluſtoſt les ſeruices que les offences. Or laiſſons cela. Il en ſera aſſez parlé par d'autres, qui s'en ſçauront mieux démeſler que moy.

Le Roi Charles à Meaux.

Tout le ſoin du Roi & de la Roine fut lors à enleuer la Rochelle, ſeul refuge des Huguenots. Dieu ſçait ſi i'en manday a la Roine mon aduis. Au voyage de Bayonne, & depuis en Xaintonge, ie luy auois fait l'ouuer-

La Rochelle refuge des Huguenots.

ture de s'en rendre maistresse sans bruit, & sans rien rompre. Et a l'haleine de monsieur de Iarnac, auquel ie m'en descouuris vn peu, & non pas trop, ie croy qu'il n'y eust pas eu grand doute. Elle craignoit tousiours de faire resueiller la guerre : mais pour vn si bon morceau, il ne falloit craindre de rompre le ieune. Cela eust esté faict, on eust eu beau crier. Il y auoit assez de moyen d'appaiser lors les gens: car qu'eussent ils sceu dire, si le Roi vouloit faire vne citadelle dans sa ville? Il n'est plus tems de s'en repentir.

Importance de la Rochelle.

Ceste ville à donné le moyen aux Huguenots de reuouueller les guerres, & leur en donnera encores plus, si le Roi ne la leur oste, pourquoi faire il ne doit rien oublier. Car par le moyen de ceste ville, ils manient & entretiennent les intelligences qu'ils ont en Angleterre, & en Allemagne : & font sur mer de grandes prinses, auec lesquelles ils font la guerre. Ils tiennent aussi les Isles d'où sort grand argent, à cause du sel. La Roine me pardonnera, s'il luy plaist, elle fist là vne grande faute, & encore vne autre depuis de n'auoir voulu enuoyer des moyens, lorsqu'on nous commanda

de l'aſſieger. Car en ce temps-là, elle n'eſtoit en l'eſtat qu'elle eſt. Et croy que ie luy euſſe fait grand'peur.

Voilà tout le monde à la Rochelle, ie fus apellé au feſtin comme les autres : comme ie veux que Dieu m'aide, quand ie prins ma reſolution de m'y en aller, ie fis eſtat d'y mourir, & que ce ſeroit là mon tombeau : Eſtant arriué ie fus eſtonné d'y voir tant de gens de diuerſes humeurs, qui euſſent eſté bien marris qu'elle euſt eſté prinſe. Ce ſiége fut grand, long & beau : mais à bien aſſailly mieux deffendu. Ie ne veux pas m'amuſer à eſcrire ce qui fut fait là, car ie n'eſtois que comme un particulier : & ne veux meſdire de perſonne. Monſieur qui a depuis eſté Roi, lequel commandoit à ce ſiége, ſçait bien que m'ayant fait cet honneur de m'en parler, & ſçauoir mon aduis, ie lui en dis franchement ce que i'en ſçauois. Par ce ſiege tous ceux que nous eſtions lors, & ceux qui viendront apres pourront iuger qu'il faut meshui prendre les places de telle conſequence ou par famine les blocquant, ou auec le temps pied à pied. Il s'y fit vne grande faute de hazarder tant d'hommes aux aſſaults : &

Le ſieur de Montluç va à la Rochelle.

encore plus d'auoir fait si mauuais guet, afin que le secours de poudre n'entrast comme il fist par mer : mais pour en dire mon aduis comme les autres, quelque chose qu'ils eussent sceu faire, ils estoient à nous, & n'eussent sceu s'en dédire, ie dis la corde au col : car le secours que le Comte de Mongommery leur menoit s'estoit retiré, nous estions sur le point de venir aux mains avec eux, tout leur deffailloit. Mais en mesme temps mon frere M. de Valence estoit en Pologne, pour faire eslire Monsieur pour leur Roi comme il fit. Et croy que cette gloire luy en est duë : mais cela aussi fut cause que chacun pensa entrer en capitulation : laquelle enfin se fit. Les députez de Pologne le vindrent saluer là pour leur Roi. Or toute la troupe s'en retourna pour s'apprester & se trouuer à la feste de cette nouuelle couronne, apres auoir laissé plusieurs morts en ce siege, & les Rochelois maistres de leur ville. Il sembloit aux propos que Monseigneur tint à son départ, qu'il n'estoit pas fort content de ce nouueau Royaume. Si pense-ie que c'estoit grand honneur pour lui & pour nous, qu'un Royaume si esloi-

Aduis du sieur de Montluc pour les sieges,

gné vint chercher vn Roi dans le noſtre. Monſieur de Valence mon frere y acquiſt beaucoup d'honneur : ſes harangues ſont belles, leſquelles il mettra, comme ie penſe dans ſon hiſtoire.

Pendant ces malheureuſes guerres & ce ſiege où ie perdis pluſieurs de mes parens, monſieur l'Admiral de Villars, qui eſtoit lieutenant de Roy en la Guyenne, fit ce qu'il peut à mon aduis : auſſi n'y auoit-il pas beaucoup à faire, car les Huguenots eſtoient eſcartez, comme perdreaux. Mais ayant pris cœur pour la longueur de ce ſiege, ils firent quelques entreprinſes. Ie perdis pour mon dernier malheur mon fils Fabien ſeigneur de Monteſquieu, lequel voulant forcer vne barricade à Nogarol fut bleſſé d'vne arquebuſade, de laquelle il mourut. Encore qu'il fuſt mon fils, ie puis dire qu'il eſtoit bien né, & valeureux. Cela me penſa accabler d'ennuy : mais Dieu me donna le courage de le porter, non pas comme ie deuois, mais comme ie peus. *Mort de Fabien de Montluc.*

Cependant que tous les triomphes ſe faiſoient en France pour le depart du nouueau Roy de Pologne, ie de- *Faute du Roy.*

meuray chez moy accompagné d'ennuis & de tristesses, visité de mes amis & de la noblesse. Le Roy fit vn nouueau remuëment fort dommageable à la Guyenne. Ceux qui viendront apres nous, se feront sages par les fautes d'autruy, c'est qu'il departit le gouuernement en deux, ayant donné ce qui est deça la Garonne, & du costé de Gascongne à monsieur de la Valette, & ce qui est delà à monsieur de Losse. Ce fut là vn grand erreur au conseil du Roy, & de la Royne principalement : car encore elle en vouloit faire trois parts pour en donner vne à M. de Gramond. C'est vn grand cas que tant de sages testes ne prissent garde quel mal auoit apporté à la Guyenne le pouuoir qui fust donné à monsieur d'Anuille, pour le peu d'intelligence qu'il y auoit entre nous, comme i'ay escrit en mon liure, & que puis que les forces de tout le gouuernement general vnies auoient assez à faire à rendre le Roy obey, qu'en pouuoit-on esperer de les voir separées, & en diuerses mains? Cela met de la diuision & de la ialousie parmi eux, laquelle enfin amene l'inimitié, tout aux dépens & du Roy & de son

peuple. Les effets s'en enſuiuirent peu apres ; car M. de Loſſe entreprit le ſiege de Clerac, lequel ne m'auoit iamais oſé fermer la porte, où M. de la Valette auſſi fut, mais pour voir ſeulement ce qui s'y faiſoit. Enfin il ne s'y fit rien qui vaille la peine de l'écrire, auſſi il ne touche à moy. Ie le dis ſeulement pour auertir le Roy, que pour eſtre bien ſerui il ne doit deſunir le gouuernement, ains le laiſſer tout entier. Son Royaume eſt aſſez grand pour contenter l'ambition de ceux qui demandent des honneurs. Sa Maieſté m'excuſera, s'il luy plaiſt, ils doiuent attendre à leur rang, il y en aura aſſez pour tous.

Maladie du Roy Charles.

Quelque temps apres nous oyons dire tant de choſes qu'il me ſembloit voir les entrepriſes d'Amboyſe renouuellées ; car on diſoit merueilles & des plus grands, que ie n'euſſe iamais penſé ſi ce qu'on diſoit eſt vray, comme ie m'en remets. Peu apres ſuruint la nouuelle de la maladie du Roy, & de tant d'empriſonnemens qui ſe faiſoient à la Cour. Ce qui me fit eſtimer bienheureux d'en eſtre loin : car on ſe trouue ſouuent engagé là où on ne penſe pas. Apres tout cela vint la nou-

uelle de la mort du Roy, qui fut à la verité vn grand dommage. Car i'oserois dire que s'il eust vescu, il eust fait de grandes choses, & aux dépens de ses voisins eust ietté la guerre de son Royaume. Et si le Roy de Pologne eust voulu s'entendre auec luy, & mettre sus les grandes forces qu'il pouuoit tirer de son Royaume, tout leur eust obey, & l'Empire eust esté remis en la maison de France. Sa mort nous étonna fort, à cause des grandes entreprinses qu'il y auoit, disoit-on, au Royaume. Ie croy que la Royne ne se trouua iamais si empeschée depuis la mort du Roy son mary, mon bon maistre.

Le sieur de Montluc accompagne la Royne à Lyon.

Sa Maiesté me fit cet honneur de m'écrire, & me prier l'assister en vne grande affliction, pour sauuer l'estat attendant la venuë du Roy. Encore que ie fusse accablé d'années & d'incommodité de maladies, si est-ce que pour m'oster l'ennuy que ie portois de la mort de mon fils Fabien, & luy tesmoigner le desir que i'auois de luy garder la parole, que ie luy donnay à Orleans, ie m'en allay à Paris trouuer sa Maiesté & l'accompagnay à Lyon, où i'eus le plaisir de l'entrete-

nir là tout à mon aiſe de pluſieurs choſes, dont depuis i'en ay veu faire les approches. Elle fera beaucoup ſi elle y peut apporter des remedes. Le Roy arriuant à ſon entrée on luy fiſt faire vne erreur : car au lieu qu'il deuoit aſſoupir le tout & nous donner la paix, qui eſtoit choſe bien aiſée lors, on le fiſt reſoudre à la guerre. Et encore pis, on luy fiſt acroire qu'entrant au Dauphiné tout ſe rendroit à luy : & neantmoins la moindre place luy fiſt teſte. Ie n'ay affaire de deduire toutes ces choſes. A ſon arriuée il me fit fort bonne chere & ſi n'en faiſoit pas trop à tout le monde. Ie le trouuay tout changé : là furent tenus quelques conſeils, mais il y en auoit de priuez & de ſecrets. Or ſa Maieſté ſe reſſouuenant des ſeruices que i'auois fait au Roy ſon ayeul, pere, & freres, ayant ouy dire & veu vne partie, me voulut honorer de l'eſtat de Mareſchal de France, me faiſant riche d'honneur, puis qu'il ne le pouuoit faire de biens. Et m'ayant fait appeller & fait mettre à genoux deuant luy, apres auoir fait le ſerment me mit le baſton de Mareſchal de France en la main. Ie luy dis en le remerciant, que

Le ſieur de Montluc fait Mareſchal de France.

ie n'auois autre regret en ce monde, si ce n'est de n'auoir dix bons ans dans le ventre pour luy faire paroistre, comme ie desirois en cette honorable charge luy faire seruice, & à sa couronne. Ayant receu ses commandemens & de la Royne, ie m'en reuins en Gascongne pour faire les apprests pour la guerre, car tout tendoit là. Mais ie conneus bien à la longueur de mon voyage, que ie deuois plustost songer à ma mort qu'à la donner aux autres. Car ie n'estois plus capable de porter de grandes coruées, ny prendre grande peine. Et puis ie vis bien qu'il aduiendroit de mesme entre les nouueaux lieutenans de Roy & moy, qu'il m'estoit aduenu auec monsieur le Mareschal d'Anuille.

Quelque temps apres la Cour de Parlement de Bourdeaux m'escriuit, que les Huguenots remuoyent besongne sur la riuiere de Dordongne, & qu'il falloit y pouruoir, me priant m'approcher d'eux, pour y apporter quelque remede, & que le mal n'allast plus auant. Ie vins à la Reolle, où messieurs le President Nesmond, qui n'estoit pas de ma connoissance, de Meruille, de Monferran, & de Gourgues

Gourgues me vindrent trouuer me proposant beaucoup de choses. Ie n'estois pas sans réponce ni excuse apparente, veu mesme qu'on ne m'auoit pas tenu ce qu'on m'auoit promis : ie leur remonstray ma vieillesse & mon indisposition. Et m'estant venu trouuer au lit, lesdits sieurs de Meruille & de Monferran, ie leur fis voir mes playes & blesseures. Ie leur dis aussi le serment que i'auois fait de ne porter iamais plus les armes : mais enfin ie ne les peus dédire & me firent pariurer. S'en estans retournez pour aller faire les apprests, afin d'attaquer Gensac, ie m'y acheminay. Quelque temps apres, monsieur de Monferran amena vne belle troupe de noblesse de son gouuernement, comme il en vint aussi d'ailleurs, & bon nombre de gens de pied, d'abordée nous emportasmes le fauxbourg & les barricades. Messieurs de Duras, de la Marque, & de la Deuese y allerent en pourpoint le coutelas au poing ; & donnerent iusques aux portes. Ils n'en estoient pas plus sages, car les arquebusades y estoient à bon marché. Ils le faisoient à l'enuie l'vn de l'autre, & pour monstrer qu'ils estoient sans peur. Or le malheur vou-

lut que M. de Monferran eut vne arquebusade au trauers du corps, de laquelle il mourut, ce qui fut dommage, car il estoit gentil-homme de valeur, & fort aimé du païs qui le trouuera à dire.

Les ennemis se voyans bouclez de telle sorte & le canon prest à iouër enuoyerent vn grand vilain qu'ils appelloient le capitaine Tonnelier, bon soldat pourtant, disoit on, lequel capitula & rendit la place, où monsieur de Rausan frere de monsieur de Duras fut mis. Or ie veux mettre icy vne chose qui m'arriua en ce siege, laquelle ne m'estoit iamais arriuée. Apres la mort de monsieur de Monferran, ie voulus donner la charge qu'il auoit en l'armée, à monsieur de Duras, parce qu'il me sembloit qu'estant seigneur de si bonne maison, comme il est, il seroit agreable : mais tout le monde ne le trouua pas bon. Dequoy sortit vne autre chose, c'est qu'on me dit que la noblesse, qui estoit venuë auec tous ces messieurs me trouuer, se plaignoit fort de quelques propos que i'auois tenu d'elle, aussi faux que le diable est faux. Les mots estoient vilains & sales, voilà pourquoy ie ne

Mescontentement de la noblesse.

les coucheray point dans mon eſcrit, tout eſtoit ſi mutiné qu'ils furent ſur le poinct de monter à cheual, & me laiſſer engagé auec le canon. Ie les enuoiay prier tous me faire ce plaiſir de ſe trouuer de bon matin en la campagne, où i'auois à leur dire quelque choſe, ce qu'ils firent. I'y fus de bon matin aux flambeaux, tant i'auois haſte de deſcharger mon cœur. S'eſtans tous mis en rond, ie me mis au milieu d'eux, & leur parlay le chapeau au poing en telle ſorte.

Meſſieurs, il y a long temps que plusieurs d'entre vous me connoiſſez, ayant porté les armes ſoubs moy tant és guerres de ceſte Guienne, qu'aux guerres eſtrangeres : d'autres auſſi qui ſont icy preſens ont ouy parler de moy, de mes complections, & de mes humeurs : mais ie croy que nul de tous tant que vous eſtes, n'a iamais ſçeu ne ouy dire, que i'aye eſté d'vn naturel meſdiſant & iniurieux. Encore que ie ne ſois pas ſans vice : ſi n'ay-ie iamais eu celuy-là. Comment donc m'auez-vous fait ce tort de croire que i'aye eſté ſi mal-aduiſé de parler de vous auec tel meſpris, comme on m'a

Harangue du ſieur de Montluc à la nobleſſe.

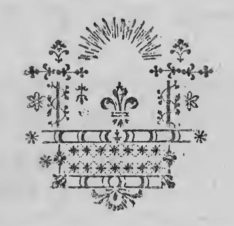
dit qu'il vous a esté rapporté ? De vous, qui estes gentils-hommes, tant s'en faut que ie le voulusse faire, que ie ne voudrois pas auoir tenu tel langage de la moindre compagnie de soldats, qui soit en ceste armée. I'ay tousiours aymé & honnoré la noblesse : car apres Dieu c'est elle qui m'a fait acquerir l'honneur & reputation que i'ay acquise. Vous sçauez bien messieurs, que ie suis hors de combat tenant le rang que ie tiens, & ne veux donner des desmentis. Bien vous diray ie, qu'il n'en est rien, & que ie n'en ay iamais parlé, & ne le voudrois auoir fait pour chose du monde. Meshui en cest âge & apres tant de choses, qui sont passées pardeuant moy, ie dois sçauoir que c'est de viure au monde, & se garder d'offencer tant de gens d'honneur, & gentils-hommes de bonne maison. Or i'ay sçeu la resolution que vous auez prinse de vous retirer chez vous, dequoy ie suis bien marry : & qu'aussi vous n'auez eu agreable la nomination que i'auois faite de monsieur de Duras. Ie m'en remets à vous aussi puis que la chose va en ceste sorte, il n'est plus

besoin d'en nommer. Le Roy pouruoyra quelqu'autre de la place de feu monsieur de Monferran, que ie regrette. Pour le moins messieurs ne me refusez pas de me faire ce plaisir d'accompagner le canon en lieu de seureté. Si vous ne le voulez faire pour l'amour de moy, qui ay esté vostre chef & vostre capitaine depuis tant d'années, faites-le pour l'affection & seruice que vous deuez au Roy. Quant à moy ie m'en vais retirer aussi chez moy : car mon âge, mes maladies, & playes ne me peuuent plus permettre de porter les armes, ny prendre la peine qui est requise à la guerre. Aimez-moy tousiours ie vous prie, & souuenez-vous de moy.

Ma remonstrance les satisfit & contenta tous : & me dirent d'vne voix, qu'à la verité cela les auoit fort offencez, leur ayant esté rapporté par vn homme qui portoit tiltre de gentil-homme : mais qu'ils n'en croyoient rien : & estoient mes seruiteurs, m'offrant d'accompagner non-seulement le canon, mais me suiure là où ie les voudrois commander. I'ay voulu mettre cela par escrit, afin que ceux qui

viendront apres moy, apprennent comme il se faut comporter en telles occurrences. Si ie l'eusse sçeu sur l'heure, ie croy que ie luy eusse fait mauuais party. Or le canon ramené, qu'ils accompagnerent, nous nous dismes adieu. Ayant sejourné quelque temps chez moy i'oyois touiours d'estranges nouuelles de la Cour, & des entreprinses des plus grands. Et quand i'ouys dire que le Roy de Nauarre s'en mesloit, & qu'il estoit party de la Cour sans dire adieu, ie iugeay deslors que la Guienne auroit de nouueau beaucoup à patir: car estant si grand Prince, ieune, & qui donne esperance d'estre quelque iour vn grand capitaine, il gaigneroit aisément le cœur de la noblesse & du peuple: & tiendroit tout le reste en crainte. Comme ie veux que Dieu m'ayde, mille malheurs m'allerent au deuant, de sorte que bien souuent il me prenoit fantaisie de faire retraicte, pour n'auoir pas le desplaisir, d'ouyr tant de fascheuses nouuelles, & la ruine de ce pauure pays. Il me ressouuenoit tousiours d'vn Prieuré assis dans les montagnes, que i'auois veu autrefois, par-

tie en Eſpagne, partie en France nommé Sarracoli. I'auois fantaiſie de me retirer là en repos. I'euſſe veu la France & l'Eſpagne en meſme temps. Et ſi Dieu me preſte vie, encore ie ne ſçay que ie feray.



BLASII

MONLVCI

FRANCIÆ MARESCHALLI.

TVMVLVS.

Iliadis rurſum naſcatur conditor altæ.
Hoc tumulo rurſum conditur Æacides.

FLOR. RÆMONDVS
Senat. Burdigal.

Quæris qui ſiem ? MONLVCIVS Nomini meo ſatis eſt nomen.

Coniugi coniux.

P. C.

MONLVCIVM hæc vrna tegit. Cuius varios caſus, terra marique exantlatos labores Gallia teſtabitur, hoſtes prædicabunt, poſteri mirabuntur. Vrbium propugnator, oppugnator, Hoſtes ſæpius fudi, vici, ſubegi. Patriam in ſua viſcera verſam quoties reſtitui ? Imis functus, maxima conſecutus. Terrarum orbem fama complexus. Fatis vrgentibus lubens & integerrima mente ceſſi.

AVO

AVO, PATRI, FILIVS, NEPOS BLASIUS MONLUCIUS.

P.

Rerum humanarum vices quis non miretur? festinantibus Pater fatis, tardantibus Auus in cœlum receptus. Ille ferro, hic morbo. Ille in insulis oceani Atlantici: hic in Gallia, hominibus exemptus. Ille me vnicum, vix primos edentem vagitus superstitem reliquit. Hic tres liberos Gallicæ florem nobilitatis, tria Martis pignora, viuens amisit & eluxit. Vterque bellum & lituos spirans. At iuuentus patris sedatior, senectus aui præferuidior. Ex æquo tamen eadem vtrique gloria. Ore facundus, corde catus, manu promptus, militibus pariter vterque gratus, militarem veterum ducum adoream triumphalibus laureis vterque supergressus. Auus nunquam victus, pater etiam moriens hostium victor extitit. Adlucete filio & nepoti vestro virtutis egregiam facem sanctissimæ & fortissimæ animæ, inuictæ auitæ pietatis columina: & me vestigia per vestra euntem ad æternum stirpis nominisque nostri decus tot inter rerum caligines, & errorum flexus, itinere inoffenso perducite.

ΕἸΣ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
καὶ τὸν ἀνδρειότατον τῶν Κελτῶν Βλάσιον τὸν Μονλούκιον.
Ἐπιτάφιον.

Γάλλους μὲν, Ῥώμην τε, καὶ εὐρέος ἔθνεα κόσμου
Ἠνάριζεν Καῖσαρ, Καίσαρα τόνδε βροτοί.
Γάλλους τ' Ἰταλίην τε, καὶ ἔθνεα κόσμου ἔπερσε
Μονλούκιος, τὸν ἀνὴρ δ' οὐ κτάνεν, ἀλλὰ θεός.

Ἄλλο.

Τοῦτο μαθ' ὦ ξεῖν ὡς Μονλούκιος ἐνθάδε κεῖται
Οὐδὲ μαθεῖν μειζόν τ' οὐδὲ βραχίον ἔχεις.

Ἄλλο.

Ἐνθάδε Μουλέκου μεγαθύμου λείψανα κεῖται,
Ὃς παλάμας ἄρεως, αὐδὴν Κυλληνίου εἶχεν.

Ἐμανουὴλ ὁ Μιράλιος τῆς ὑπάτης τῶν Βουρδιγαλέων
γερουσίας βουλεύτης, ἔθηκε.

Εἰς τὸν αὐτόν.

Ἐν πολέμοισι μέγας Μουλέκιος ἐνθάδε κεῖται.
Σῶμα δὲ πηρόμελος σῆμ' ὀλίγον κατέχεις.
Ἔργα δὲ καὶ ἀρετὴν καὶ τὸ κλέος οὐρανόμηκες
Οὐδὲ τάφος δέχεται, ἄπλετα οὐδὲ ἀίδης
Φῶτας δ' ἰφθίμους ἀίδῃ προϊάπτει ὁ Ἄρης,
Οὗτος ἔχων τὸ γέρας κατθάνε γηραλέος.

Στέφανος ὁ Μανιαλδοῦς.

Εἰς τὸν αὐτόν.

Τίπτ' ὄφελος πολεμοῦντα βέλη λελυθραμένα φεύγεις,
Καὶ βλαβερὰς παλάμας Ἄρεος ἀνδροφόνου.
Νῦν γὰρ Ἄρηϊ φίλος Μουλέκιος αὐτὸς ἀπῶλε,
Τὸν δὲ πολυχρονίου γήραος ἦρε νόσος.
Ἦτοι πανδαμάτωρ Κρόνος, Ἄρεός ἐστιν ἀρείων,
Καὶ πολὺ ῥομφαίας ὀξυτέρα δρεπάνη.
Ἀλλ' ἀρετὴ τοῦ γ' αὖτε Κρόνου δυναμέων κρατέουσα.
Φαίδιμον ἄνδρα μέρου νεκρὸν ἐλευθερόει.

Ἰωάννης ὁ Γουιωνίος ἐποίησε.



TOMBEAV DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC.

CE Marbre icy (passant) le grand Montluc enserre;
Vn tel homme que luy, dedans si peu de terre
Ne peut estre compris : ce tombeau labouré
Clost seulement son corps, dont il est honoré.
Mais iuge par sa mort, le dommage & la perte,
Que la Gascongne a fait depuis veufue & deserte.
Et franc de passion, voy comme le laurier
Ceignant son front receut honneur de ce guerrier.
Ce grand guerrier qui fut la garde de son Prince;
Le soustien & l'appuy de toute la prouince.
Où lieutenant de Roy & en guerre & en paix
Tesmoins de sa vertu, il fit tant de beaus faits,
Qu'il a laissé mourant ce beau doute à tout aage
Quel des deux il estoit plus vaillant ou plus sage.
En bataille rangée, il deffit par trois fois
L'ennemy de son Roy, il remit sous ses loix
La Guyenne reuoltée aux factions ciuiles.
Par force il emporta, & print cinquante villes.
Le premier à l'assaut en témoignant la foy
Qu'il auoit à son Dieu, qu'il auoit à son Roy.
Par degrez il acquist d'vne honorable peine
Tous les tiltres d'honneur, de soldat, capitaine,
Colonel, Lieutenant, Vice-Roy, Mareschal,
Et tousiours commandant, à soy tousiours esgal;
Dedans soy retenant sous égale balance
La vaillance d'Aiax, de Nestor l'eloquence.
De l'homme plus couard il animoit le cœur :
Et au plus courageux faisoit venir la peur
A sa seule parole, à sa seule presence.
Il fut chaud & actif, remply de vigilance
En tout il se monstra, & par tout inuaincu,
Et ne sceut onc vainqueur que c'est d'estre vaincu;

Où fut-ce par la force, ou par la courtoisie;
Tant il auoit d'honneur sa belle ame saisie.
L'Italie le sçait, où de son braue cœur
Mainte marque il laissa, & courtois & vainqueur.
Et le sçait l'Angleterre, & la France & l'Espagne,
Et cette nation, que l'onde du Rhin baigne.
Braue s'il eust voulu de l'inuincible mort
Il eust encore peu faire languir l'effort.
Mais voyant la vertu faire place à l'enuie:
L'honneur à la faueur, il desdaigna la vie
Et desira mourir au monde vitieux,
Pour aller immortel vivre dedans les cieux.
O vous, de qui iamais l'amitié ne varie
Pleurez-le ses amis, vous mirant en sa vie.
Vous lasches enuieux guidez d'vn autre sort,
Pleurez ensemblement, & sa vie & sa mort.
Sa vie vous osta tout l'honneur & la gloire,
Et sa mort vous rauit l'espoir de la victoire,
Ayant si bien sceu viure, & encore mieux mourir.
C'est à luy desormais à qui faut recourir
Pour le patron des deux, afin qu'on y contemple
De belle vie & mort vn admirable exemple.
Heureux trois fois Montluc, qui viuant si longs iours,
As eu pour compagnons, auecque toy tousiours
Et l'heur & la vertu: & qui maugré l'enuie,
Vois d'vn los immortel ta memoire suiuie.

SUR LE TOMBEAU DE SON COEUR.

Icy de Montluc vainqueur
Est enclos le braue cœur.
Ou plustost affermer i'ose,
Qu'il est icy tout entier,
Car tout cœur ce grand guerrier
Estoit, & non autre chose.

Siste Hospes, & perlege. Magnus ille Monlucius hic iacet & quiescit mortuus, qui viuens nusquam quiescere poterat. Hæc te scire volebam, quandoquidem illud post remum per me vt scires ipsemet voluit, moriensque commendauit. Abi, & bene precare.

I. du Che Euesque de Condom.

EPITAPHE DE BLAISE DE MONTLVC, Mareſchal de France, & de M. Antoine, Pierre, & Fabien ſes enfans.

CEluy ſe plaint en vain qui dit que noſtre vie,
(Theatre infortuné de mainte Tragedie)
Eſt ſerue du deſtin : que le laſche & le fort
Peſle-meſle ſans chois ſont rauis de la mort.
Ainçois que de Pluton la chartre tenebreuſe
Va pluſtoſt deuorant vne ame genereuſe
Que celle qui moiſit d'vn languiſſant ſeiour
Dans ſon corps inutile, & mange en vain le iour.
Vn iour du vertueux vainc vne longue vie
De celuy qui la paſſe aux vices aſſeruie.
Vn acte valeureux eſt l'embelliſſement
Du tableau de la vie, & luy ſert d'ornement,
Ores qu'il ſoit tout ſeul, & ne pert point ſa grace
Lors que la mort le vif de nos couleurs efface.
I'honore plus d'Appelle vne ligne, vn ſeul trait.
Que le labeur entier d'vn vulgaire pourtrait.
C'eſt le fait d'vn grand maiſtre à bien tirer ſa vie
Et la rendre d'honneur de tout poinct accomplie.
L'œuure artiſtement fait garde ſes liaiſons.
Sa grace, ſa beauté, & ſes proportions :
Le temps ne deſtaint point ſon raieuniſſant luſtre,
Ains contre ſes efforts il ſe rend plus illuſtre :
De l'indocte tableau la honte & le mépris,
Et vne obſcure mort en eſt ſeule le pris.
C'eſt vn fait Atlentée, eſtre endoſſée d'années,
Qui ne les fait marcher d'honneur accompagnées.
L'honneur de la vieilleſſe eſt l'eſtançonnement,
C'eſt ſon fonds, c'eſt ſon champ, c'eſt ſon propre element.
Cet aage eſt vn tombeau ſans la belle lumiere
De la vertu, qui doit luy eſtre familiere.

Celuy qui maistrisé d'appetits éhontez
Se precipite au sein des fausses voluptez
Est sous l'escorce humaine vne idolle mouuante.
Non homme, ains seulement sa peinture viuante.
Nostre vie est un songe, vne ombre deceuant;
C'est vn nuage vain poussé au gré du vent,
Vne feuille d'Autone à la premiere haleine
Des Aquilons qui doit s'abbattre sur la plaine.
Que l'on soit donc d'honneur, non des ans enuieux:
Que s'ils nous sont donnés de la faueur des cieux,
Il les faut souleuer d'vne viuante gloire,
Dont la Parque ne puisse arracher la memoire:
Comme a fait ce Montluc, Montluc ce grand guerrier,
Qui honore son front d'vn belliqueux Laurier,
Et de Palmes sa main, palmes victorieuses
Le signal verdoyant des armes glorieuses.
C'est ce Montluc, qui fut aux combats nompareil,
Le plus prompt à l'espée, le plus sage au conseil,
Capitaine inuincible, ayant sous ses bannieres
Rompu cent & cent fois mille bandes guerrieres.
Son berceau fut Gascongne, où les peuples ardans
Naissent, meurent soldats; & dépendent leurs ans:
Indomtables, hautains à secourir leurs Princes,
Et replanter les bords de leurs belles Prouinces.
Il estoit descendu d'ayeuls braues & forts,
Praticqs en toute guerre, entreprenants, accorts,
Eschauffez d'vn beau sang & d'vne noble enuie
Ou de vaincre aux combats, ou d'y verser la vie.
Les los de nos ayeuls va nostre cœur haussant,
Ainsi de la vertu de son pere se sent
Le ieune Lyonneau, qui jà desia menace
De ses ongles tranchans des fiers taureaux l'audace.
L'aigle à grand peine esclos de son lict maternel
Oze attaquer des cerfs le peuple au pied isnel:
Il assaut des dragons l'engeance venimeuse,
Et eschange sa vie en mort victorieuse,
Ainsi ce cheuallier avant que la saison

Luy frisast sur la iouë vne crespe toison
Espoinçonné d'honneur, il voulut chaud aprendre
Fier de cœur & de mains en sa ieunesse tendre
Le mestier de Bellone, ayant deuant ses yeux
De ses preus deuanciers les gestes glorieux,
Bien tost on s'apperceut que sa vertu cogneuë,
Sa vaillance aux dangers, sa prudence chesnuë
Aux affaires doubteux voloit deuant ses ans
Ieune soldat ja vieux de gestes triomphans.
Comme l'on void la nuict à la robe estoillée
Qui n'a point sa clarté de nuage voilée
Des chetifs iournaliers affublant les trauaux
Et d'vn profond repos adoucissant leurs maux
Ardente estinceler de mille flammes viues,
Que Thetys a leué dans le frais de ses riues,
Entre toutes bluetes vn feu plus radieux,
Horrible, perruqué qui menasse les cieux,
Qui menasse la mer & la terre d'orage :
Ainsi du grand Montluc le Martial courage
Terrible flamboyoit entre tous les soldats
Actif, laborieux, vray champion de Mars.
La Toscane en trembloit, la superbe Italie,
Angleterre, Piedmont, Flandres, la Germanie,
Sa grand'picque en sa main guide des bataillons
Estoit l'horreur, frayeur des peuples Bourguignons,
Sous les feus ondoyans de l'acier de sa targe
Le François gros de cœur ne craignoit point la charge
De l'arrogante Espagne, ayant plus cher mourir
Et voir son estomac d'vn coup mortel ouurir
Que receuoir le froid d'vne peur pallissante,
Coulpable deshonneur d'vne ame peu vaillante.
Son seul regard rendoit le soldat si hautain
Qu'il sembloit ja tenir la victoire en la main.
Il n'y a point d'honneur ny tiltre militaire,
Dont ne l'ait ennobly, non la faueur prospere
De fortune, mais bien sa fameuse valeur,
Qui a tousiours vaincu des armes le malheur :

Ayant le cœur plus grand non que Mareschaussées,
Gouuernemens, grandeurs à la foule entassées,
Ains plus grand qu'vn Empire, & né pour commander
Depuis le flot Indois iusqu'à l'Angloise mer,
Posez-moy vn Colosse au bas de la campagne
Il est toutesfois grand: vn Nain sur la montagne
Est toutesfois petit: ainsi l'indignité
D'vn homme bas & vil monstre sa lascheté,
Quoy que haussé d'honneurs, & que la main royale
De biens & de grandeurs luy soit trop liberale.
Depuis quand le François diuisé en deux parts
Fit floter contre soy ses propres estendars,
Et que Mars tout sanglant, & la discorde irée
Trainoit ceste couronne en pieces deschirée,
Grand Alcide Gaulois il ramassa le bris:
Mille fois la campagne il ioncha d'ennemis,
Et vainqueur abbatit sous le fer de sa lance
De l'heretique erreur l'outrageuse licence,
Hardy, determiné, indomté, valeureux,
Et l'exemple immortel des faicts cheualeureux.
Mais qui pourroit conter ses guerres terminées,
Escarmouches, assauts, & batailles données,
Murs prins & deffendus, celuy pourra nombrer
Les estoiles des cieux, & les flots de la mer.
Luy seul escrire a peu digne de ceste gloire
De ses diuers trauaux vne immortelle histoire,
Luy vn second Cesar, le sçauant escriuain
Des exploits acheuez par sa vaillante main.
Non autrement qu'vn chesne orgueilleux de trophées
Ses armes reluisoient de lauriers étoffées,
Ayant tousiours fait voir par le glaiue pointu
Qu'il estoit impossible d'abattre sa vertu
Si bien que le Dieu Mars or qu'il portast enuie
Gros de rage & despit aux gestes de sa vie,
N'a iamais entrepris dedans lestour sanglant
Sur la poudre adenter ce Tydide vaillant.
Dont époinct de fureur & boüillant de colere,

A meurtry coup sur coup en leur fleur printaniere
Trois freres, ses trois fils, trois Achilles François,
Trois Scipions nouueaux flambans sous les harnois,
Comme l'astre iumeau qui sauue de tempeste
Du matelot ja prest à naufrager la teste.
Ces vieux Heros de Grece, & ces foudres Romains
N'eussent passé l'honneur des trois freres germains,
Si leur forte vigueur aux armes si bien née
En leur tendre bourgeon n'eust esté moissonnée.
Comme on void trois beaux lis qui d'vn lustre pareil
Desboutonnent leur robe aux rayons du soleil,
Ou trois beaux Hyacints à la face vermeille,
Epanir les thresors de leur visue merueille,
Le ciel s'en resiouit, & verse sur ces fleurs
Les larmes dont l'aurore argente leurs couleurs:
Mais le coutre trenchant où le gresleux orage
Les celestes honneurs de leurs beautez saccage.
Le destin nous monstra puis à soudain repris
Ces trois freres à soy du terrestre pourpris.
Craigniez-vous que sous eux la Françoise vaillance
Fit ployer (ô bons Dieux) du monde la puissance?
Celuy qui fit broncher le Macedonien,
Qui fit pomper son char du sang Emathien,
Vid d'vn œil asseuré, haut reuestu de gloire,
La mort de ses deux fils assieger sa victoire,
De mesme (ô grand Montluc) heurté d'vn tel malheur
On ne te vid iamais foible sous la douleur:
Ferme comme vn rocher dedans la mer profonde,
Lequel plus est batu plus se mocque de l'onde.
Tu desseignois encor les combats retenter
Quand la fieureuse mort vint au lict te donter.
Tel est le fier torrent des affaires humaines
Qui faict & puis deffaict toutes choses mondaines:
Nous mourons en naissant, & mainte-fois au bord
De ceste fresle vie on est pris de la mort:
Mais heureux qui a peu plein d'honneurs & d'années
Attendre de pied coy les fieres destinées,

Qui a veu pres de ſoy ſans iamais s'eſbranler
Puiſſances, Royautez, Empires chanceler :
Qui a peu ſans frayeur voir fondre ſur ſa teſte
Des grands eſclats du ciel la bruante tempeſte.
Tel fut ce Cheualier, auquel oncques la peur
Par aucun accident ne fit tomber le cœur,
Ayant heureuſement vaincu Mars & l'enuie
Qui voyoit de trauers la ſplendeur de ſa vie :
Ayant veu retourner deux fois quarante Eſtez.
Aſſailly, combattu de mille aduerſitez :
Mais compris en ſoy-meſme, il eſpointoit la fleſche
Dont le malheur pouuoit à ſon los faire breſche.
Vous ſon fils, honnorez du pere & des enfans
Le Tombeau non de pleurs, mais de chars triomphans
Gemiſſans ſous le fais des deſpouilles vaincuës,
Piſtolles, coutelats, picques, lances, maſſuës,
Morions, gantelets, braſſars, cuiſſots percez,
Panaches tous ſanglans, corcelets enfoncez,
Phifres, tambours, guidons, fanfares de trompettes;
Enſeignes, eſtandars, & lancieres cornettes,
Marques de leur proüeſſe, & dignes monumens
De ces quatre guerriers, les premiers de leurs temps;
Leſquels ores la haut de la voute dorée
Feront trembler d'eſclairs leur ſalade timbrée
Foudroyans Encelade, & l'orgueil furieux
Des Geans qui encor s'arment contre les Cieux.

ALIVD.

Ignaui Pario quærant in marmore vitam,
  Queis vitæ tantum ſpes iacet in tumulo:
Hæc geſſi vt mutos liceat contemnere teſtes,
  Praxitelisue manus, ſeu Polyclete tuas.
Nec Vatum ſcriptis mea buſta inciſa legantur,
  Funditus extinctos hic tueatur honos.
Sic ſcripſi, vt poſſint Vates nil addere, nobis
  Æternum ingenio ſuppeditante decus.

Sed ne forte meum longinquo ex orbe profectus
Vt redeat viso prætereat tumulum.
Extremi nomen ſculpatur margine ſaxi
Hoc ſatis eſt : populis cætera fama canet.
Sic olim qui Alpes, Italas qui fregerat arces,
Scribi vnum hoc iuſſit, Annibal hic ſitus eſt.

Faciebat Godofridus Maluinus Regius Burdigalæ Senator, anno 1577.

EPITAPHE

DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC, MARESCHAL DE FRANCE.

CI giſt le grand Montluc, duquel la renommée
Par mille cors diuers,
Embouchez hautement, a la gloire ſemée
Au champ de l'vniuers.
Montluc, qui de ſon nom comme vn foudre de guerre,
Eſtonna mille fois
L'Italie, le Piedmont, l'Eſpagne, & l'Angleterre
Et le mutin François.
De ces peuples domptez ayant l'ame eſchauffée
D'vn deſir glorieux,
Deſpoüille ſur deſpoüille, il dreſſa maint trophée
Touſiours victorieux.
Mais la mort, qui demain doit trancher noſtre vie
Ou peut eſtre auiourd'huy,
Le triomphe enuiant de ſon heureuſe vie
Triomphe ores de luy.
He que c'eſt peu de cas que des choſes mondaines :
Ce n'eſt rien que du vent.
Car tout ainſi qu'on void qu'elles naiſſent ſoudaines
S'en vont ſoudainement.

N'agueres ce Montluc fut l'honneur de son aage
Vn Alcide noueau.
Apres tant de trauaux pour son dernier partage
Il n'a que ce tombeau.
Lieutenances, estats, ordres, mareschaussées,
Ny los, ni dignitez,
Ny honneurs, ny grandeurs, l'vne à l'autre entassées;
Ny lauriers meritez
N'auoient rendu content son esprit plein d'enuie
De plus outre tanter.
(Iamais vn braue cœur cependant qu'il a vie
Ne se peut contenter)
Ores il est contant auec six pieds de terre
Partage égal à tous :
Car autant en emporte vn chetif beche-terre
Que le plus grand de nous.
Sa gloire seulement apres luy nous demeure
Gloire qui ne meurt pas.
Car la vertu iamais encor que le corps meure
N'est subiette au trépas.
Encor est fraische en nous d'Annibal la memoire;
Encor viuent les faits
Des Scipions, Catons & Cesars, dont la gloire
Ne perira iamais.
Ainsi apres cent ans de vie il ne nous reste
Rien exempt du destin
Que la seule vertu : car tost ou tard le reste
Est conduit à sa fin.
Repose donc en paix ô ame genereuse,
Honneur de l'Vniuers
Cependant que pleureus sur ta tombe poudreuse
Ie graueray ces vers.

MONLVC comblé d'honneurs, de grandeurs & d'années,
Et de gloire chargé ;
Aiant serui cinq Rois fut par les destinées
Sous ce tombeau logé.

ALIVD.

Ne mihi pro tumulo ſaxorum attollite molem,
Grandia nec titulis ſaxa notate meis.
Verſæ bello acies, quaſſataque mœnia; gentes
Edomitæ, nobis ſint tumuli, & tituli.

Flor. Remondus Senat. Burdig.

ALIVD.

ISta Monlucius iacet ſub vrna.
Francicorum equitum vnus ex magiſtris,
Quo nemo meliùs ferire punctim,
Quo nemo meliùs ferire cæſim
Vel pedes, vel eques valebit vnquam.
Pellæum hic iuuenem, ſenem Camillum,
Claros Scipiadas, ducemque luſcum.
Et duces veteres fuere quotquot
Bellandi docuiſſet vnus artem,
Vicendi docuiſſet vnus artem.
Mauors ſcilicet, & ſoror flagello
Clara ſanguineo, Minerua, Appollo,
Omnes denique dii, deæque, quos nos
Bellis imperitare ſuſpicamur,
Maximo ſtudio, improbo labore,
Scire illi dederant locare caſtra,
Obſeruare diem, locumque pugnæ,
Armatorum aciem ordinare, firmis
Ipſam ſubſidiis fouere, ſemper
Hoſtium inſidias cauere, ſæpe
Hoſtes inſidiis necare, nulla
Non cibaria militi expedire,
Torpeſcentia corda militantum,
Forti & compta animare concione;
Æſtuantia, dulcibus, ſeueris,
Permulcere, vel increpare verbis:
Munia omnia militis, duciſque

Exequi intrepide, vt frequens pudorem
Tantis incuteret ſuis Magiſtris.
Noſter Monlucius deorum alumnus.
Princeps militiæ, decuſque noſtræ,
Illis artibus, hic graues Latinos,
Fortes Allobroges, feros Iberos,
Gentes Cæſareas, truces Britannos,
Plebem Tectoſagum impiam, rebelles
Vibiſcos tremefecit, imò ſæpe
Cæcidit, domuit : ſtupes viator ?
Non noras hominem : volens profectò
Longè maxima præſtitiſſet horum.

P. de Termes Senat. Burd.

LVCINÆ VATICINIVM DE FORTVNA MONTLVCI.

VIx bene Monlucum dias in luminis oras
Lucina extulerat, pueri cum pandere fata
Incipit, ac tanto matrem ſolatur alumno.
En, ait, en genitrix cœlo hic gratiſſimus Heros,
Italiam ſternet iuuenis, Ticinumque, Padumque,
Subiiciet Franco. Nec deſæuiſſe iuuabit,
Germanas acies, & magni Cæſaris arma,
Allobroges quin ipſe feros, Alpeſque ſuperbas
Obterat, atque fugam caſtris immittat Iberis.
Aſpera Monlucum Cyrnus tremet : addita ſignis
Lilia, victriceſque rates mirabitur Ætna,
De ſuper, atque ſolo, atque ſalo congeſta trophæa.
Hinc vbi iam matura viri proceſſerit ætas,
Eruet hic arces, & propugnacula Martis
Belgica, tum Sequanæ coget parere Moſellam.
Cumque reſurgentes ſiſtet Titanas Enyo,
Quos non ille manu, quas non diſiecerit vrbes ?
At tu flos æui, Diuumque, Henrice, propago,

Ne propera, & sceptri curam dimitte Poloni,
Hic hostes premet excidio, flammasque Rupellæ,
Inferet, hic Francis auertet finibus Anglum,
Heu quibus in pugnas animis ruet! Ecce Triumphi
Exuuiæque micant: stridentque hinnitibus aures,
Arua rubent, cerno strages, tonitruque furenti
Oppida quassa, tubis reboat clangentibus æther
Concussus vallesque, & vastæ ripa Garumnæ.
Hic vir hic est fato Gallis datus. Ast vbi tandem
Monlucum vincet mors effera, tum quoque Mauors
Victus erit, nodoque manus Pax iunget aheno.

Ne me quæsieris extra.

E. du Mirail Senat. Burdig.

TVMVLO BLASII MONLVCII.

Vnicus Alcides Manes prope & Infera rupit:
Quid modo quadruplici facient Alcide miselli?
Ecce tribus natis obsesso Blasius Orco
Contulit arma parens: Iam scilicet Orce peristi.

ALIVD.

Geryonem triplicem seipso Monlucius auxit.
Iam quadruplex, nati atque pater, stupor orbis & horror.

Marc. Monerius.



LES MANES

DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC, MARESCHAL DE FRANCE.

PAR P. DE BRACH.

QVand Cloton file-vie, à qui les destinées
Font tourner le fuzeau de nos courtes années
Voulut du grand Montluc tramer les heureux iours,
Pour ne les tramer pas, comme elle fait tousiours,
D'vn fil simple commun, à l'ouurage attentiue
Sa quenouille chargea d'vne filace viue:
En arma son costé, & auec vne main
Tira brin dessus brin le bout d'vn fil humain,
Faisant de l'autre main auec le fil baissée
En l'air piroüeter la vitale fuzée.
Le fil par le pezon iusqu'en terre alongé
Fortement s'arrondit bien retorts, bien dougé.
Et la Parque acheuant de tirer la filace
Par trois fois ces deux vers chanta d'vne voix basse,
I'attache ceste vie auec vn fil si fort,
Qu'à peine sera-il desnoüé par la mort.
Puis le fuzeau grossi d'vn grand nombre d'années
Au poids elle donna és mains des Destinées.
Et Iuppin retassant la paste entre ses mains,
Dequoy pere commun il moule les humains,
L'ayant fort repaistrie en fit vne grand' masse:
Vn beau chef en forma imprimé d'vne face,
Qui s'esleuoit hautaine, & l'enta sur vn corps
Dont les membres estoient musclеus, nerueus, & forts:
Auquel en l'auiuant Mars vint à bouche pleine
Neuf fois souffler dessus le vent de son haleine,
Vent bruyant, sous lequel auec mille dangers
Le grand nom de Montluc fist voile aux estrangers,
Vent, qui venant de Mars soufler sur ceste image,

Luy

Luy soufla dans le cœur l'ardeur de son courage :
Alluma dans son ame vn feu de guerroyer,
Qui l'a fait entre nous tempester, foudroyer,
Battre, bouleuerser mille fortes murailles,
Tenter & retenter le hazard des batailles
A prendre comme il faut vne ville aborder,
Comme il faut l'assaillir, comme il la faut garder ;
Ce qui fist qu'vn laurier marquant mainte deffaite
Espais feuille sur feuille enuironna sa teste.
Mais las ! comme il n'est rien, qui si tost qu'il est né,
Ne soit d'vn sort commun à la mort destiné,
Ce Montluc plein d'honneurs, de biens, & de vieillesse,
Sentist le trait mortel, duquel la mort nous blesse.
Or comme son esprit deslogeoit de son corps
Mercure il rencontra, Mercure, qui des morts
Tous les esprits attend, afin d'estre leur guide
Au chemin tenebreux de l'onde Acherontide.
Ce Dieu le conduisant de son double esleron
Hachoit l'air qui siflant bruyoit à l'enuiron ;
Et l'esprit le suiuant parmy l'obscure voye
De l'enfer plein d'effroy sans frayeur le coustoye :
Auquel comme de loin il eust monstré le lieu
Du passage infernal, Mercure dit adieu.
L'esprit demeure seul, poursuiuant son voyage
Se rendit à la fin sur le bord du riuage,
Où plantant fermement ses pieds sur le grauois
Appella le Nocher à haute & rude voix :
Mais sa nacelle armée & de voile & de rames
Passoit à l'autre bord vn nombre infini d'ames.
Il passa par deux fois & au mesme batteau
Pour la tourner passer, tourna repasser l'eau.
L'esprit qui cependant attendant sur l'arene,
Contemploit ce Nocher qui ramoit auec peine,
Au poil blanc, au teint noir, au regard esgaré,
Couuert d'vn vieil habit à lambeaux deschiré,
Plein de poix, qui meslée au tortis des filaces
Auoit de son vaisseau calfeutré les creuasses.

Ses bras tiroient la rame auec vn tel effort,
Qu'en trois coups son batteau reuint baiser le port.
De mille endroits diuers suiuant les aduenues,
Afin de s'embarquer mille ames sont venues,
Qui deça, qui delà sautant du bord de l'eau
L'vne sur l'autre entroient foule à foule au batteau.
Qui n'a deux doigts de franc, affessé de sa charge,
Que ià le vieux Nocher vouloit pousser au large,
Quand l'esprit à Montluc, à qui chassé du bord
Le Nocher commandoit d'attendre vn second port,
S'eslança dans l'esquif, qui ne vouloit le prendre:
Et dit, ie passeray, c'est trop me faire attendre.
Si tost qu'il eust gaigné le bord de ce vaisseau,
Et charge & Nautonnier se renuerse à vaut l'eau.
Et le premier mestier qu'apprit cette belle ame
Dans ce Royaume noir, ce fut tirer la rame.
Et comme en son viuant iamais necessité,
N'auoit reduit Montluc en telle extremité,
Qu'il n'y trouuast remede; ainsi dans l'enfer mesme
Il trouua le remede à se passer soy-mesme.
Caron qui cependant dedans l'eau grenoüilloit,
Pluton & ses esprits à son aide appelloit.
Et tout soudain qu'il eust d'ongles croches pris terre,
Commença de crier, nous sommes à la guerre.
Alarme, alarme, alarme; & redoublant ces cris
Espouuanta l'enfer, effraya les esprits.
Pluton craint que quelqu'vn par secrette rapine
Vienne encor de noueau rauir sa Proserpine.
Il ne sçait, qu'il doit faire, il va de tous costez
Recherchar dans l'enfer les soldats indomptez
Qui ont durant leur vie auecques quelque gloire
Acheté par leur sang l'honneur d'vne victoire,
Hardis, aspres, vaillans, ardans de sang humain,
Et qui ont furieux porté la guerre en main.
Dix mille tels esprits sont sortis des lieux sombres,
Où logent dans l'enfer plus paisibles les ombres,
L'vn d'vn grand coup d'espée a le chef aualé,

L'autre de bras, de iambe estoit escartelé,
L'vn porte dans le seing vne bale cachée :
L'autre a d'vn coup d'espée vne oreille tranchée.
Mais comme la plusvart de ces braues soldats
Ont veu l'ame à Montluc qui marchoit à grand pas
En l'air branlant sa main d'vne horrible menace
Suiuans à vauderoutte ils ont quitté la place.
Presque tous les esprits à l'alarme venus
En voyant l'autre esprit, se sont ressouuenus,
Que cestoit ce Montluc, qui viuant sur la terre
Estoit vn second Mars, vn foudre de la guerre,
Et tous ceux qui viuans luy furent ennemis,
Comme s'il les cherchois, en fuite se sont mis.
A chasque ame il sembloit pensant estre attrappée
Sentir encor le fil de sa sanglante espée.
La Toscans, la Lombars, Napolitans, Anglois,
Allemans, Espagnols & rebelles François
Peste-mesle fuyans d'vne fuite pressée
Cul sur teste tombant à iambe renuersée.
Tout l'enfer retentist, & les esprits peureux
Cherchent pour se cacher leurs sepulchres ombreux;
Ils veulent tous crier ; mais vne crainte mole
Dans leur bouche beante amortist la parole.
Pluton qui cependant cherchoit par tous moyens
De rasseurer le cœur de ses noirs citoyens,
Et connoistre l'autheur de l'esmute auenuë,
Ne les voyans suiuis fors que d'vne ame nüe
Se bouffit de colere : il enrage de voir
Qu'vne ame ait peu l'enfer de frayeur émouuoir.
Et rougissant de honte à grand pas, il s'auance
Vers l'esprit à Montluc qui ferme en contenance
Sans s'effrayer de luy deuers luy s'auançoit.
Comme assez prés de luy l'esprit il apperçoit,
Vomissant son couroux il commence luy dire,
Viens-tu superbe esprit pour troubler mon empire?
Arreste, arreste-toy : sinon malgré le sort
Ie te feray sentir vne seconde mort :

Ou ie feray souffrir à ton ombre coupable
L'impitoyable arrest du iuge inexorable.
Plus rigoureux vers toy sera son iugement,
Que du fer, que du feu, que du geyneux tourment.
Qui es-tu? d'où viens-tu? de quelle audace folle
Ozes-tu sans Caron passer dans sa gondolle.
L'esprit ayant esté l'hoste d'vn corps vainqueur,
Duquel iamais la peur n'auoit glacé le cœur.
Ne s'estonna craintif au bruit de sa menace:
Ains luy contre-respond auec vne humble audace:
Icy ie ne viens pas, comme ont faict autresfois
Hercule tugeant, Thesée, ou Piritois,
Pour troubler ton enfer: car cette ame eschauffée
De gloire n'a iamais desiré ce trophée,
Sans peur doncques demeure en ces ombreux enfers,
D'enfer le chien portier aux trois gosiers ouuers
Et toy sans peur de moy, Pluton, garde ta fame.
Là haut vne plus belle encor garde la flame
De son amour vers moy: mais si tu es le Roy
De ce Royaume noir plein d'horreur & d'effroy,
Pourquoy n'establis-tu auec quelque iustice,
Les fauorables loix d'vne douce police?
Et quoy? luy dit Pluton, qu'as-tu ça bas trouué,
Qui par nouuelle loy doiue estre reprouué?
Apres qu'on eust, dit-il, mis mon corps sous la lame,
Voulant passer ton fleuue, ainsi que fait toute ame
D'vne rame Caron me chassa rudement,
Bien que i'eusse attendu sur le port longuement,
Et qu'il eust ia passé mainte ame en sa barque,
Qui auoient eu congé depuis moy par la parque,
Moy qui ay le cœur gros & pense meriter
Pour le corps, d'où ie sors, de me voir mieux traitter;
Tout flambant de courroux i'entray dedans la nasse
En renuersant sa charge: & tout seul ie me passe.
Or Pluton si tu veux auec vn long discours
Entendre qui ie suis, & quels furent mes iours,
Ie n'aurois iamais fait contant ma vie entiere.

Le parler me faudroit plustost que la matiere,
Pluton, dont le courroux estoit desia flatté
Par ses propos diserts plein d'humble grauité,
Luy dit, approche-toy, ame genereuse
Viens ça bas pour parer ma grande chambre fumeuse,
D'où es-tu, qui tu es, & tes faicts conte moy.
L'ame sans sonner mot longuement se tint coy:
Puis dit en s'éleuant comme vn, qui se réueillé,
Si le nom de Montluc a frappé ton oreille,
Nom que la renommée embouche en mille corps,
Ie fus quand il viuoit, l'hostesse de son corps.
La France est mon pays, Gascongne est ma nourrisse,
Qui blandist ses enfans d'vn guerrier exercice,
Qui arme leurs berceaux de petits estandars,
Et leurs mains de tambours, les voüans au Dieu Mars.
La lignée de ceux, desquels ie pris naissance,
Est assez par mon nom conneuë par la France,
Comme vn Lyon iamais n'engendre vn cerf poureux.
Succedant aux Montlucs en leur cœur genereux
De guerre desireux ie n'eus loisir d'attendre
Qu'vn poil vint mollement sur ma iouë s'épandre,
Poil la fleur du printemps, qui poinct sur nostre teint
Car encor ie n'auois trois fois six ans atteint,
Que sortant hors de page au Duc Lorrain i'eschappe,
N'emportant comme on dit que l'espée & la cape,
Comme vn ieune poulain qui branlant teste & col
A force a destaché la boucle à son licol,
Lors que libre il sent en fuyant l'escurie
Dispost court par les champs, & cherche vne prairie,
Où la terre grattant d'vn iarret souple & prompt
Il galoppe, il gambade, il fait en l'air le bond,
Dessous ses pieds venteus le long de sa carriere.
L'air demeure épaissi d'vne obscure poussiere
Son crain flotant espars se meut au gré du vent;
Sous son viste galop par accord se mouuant
La terre retentit: mais quand sur vn riuage
Il oit hanir la poutre, ou le poulin sauuage.

Vne oreille dressant s'estant court arresté
Escoute en quel endroit, puis court de ce costé.
Ainsi du tabourin, qui le soldat réueille,
I'escoutois quand le son viendroit à mon oreille:
Pour courir celle part. Alors cet Empereur,
Ce grand Charles, qui fut du monde la terreur
Desseignoit de la France eriger vn trophée.
La guerre estoit par tout viuement échauffée.
Là doncques i'accourus; & sous Odet de Foix
I'appris ieune soldat à porter le harnois.
Et ores en Espagne & ores en Angleterre
Ieune ie m'adextray au mestier de la guerre.
Ie trauersay les monts suiuant l'espoir de tous,
Qui pensoient que Milan seroit gardé par nous.
Mais comme bien souuent la fortune se mocque,
Nous fusmes d'vn malheur suiuis à la Biquoque:
Là où comme pieton, tout de poudre noircy
Ie vis combattre a pied le grand Mommorancy,
Que i'allay coudoyant au milieu du carnage,
Faisant sentir l'effort de mon ieune courage.
Apres que nostre camp desespera de voir
Par sa force Milan remis sous son pouuoir,
Reuenu, sans long temps m'arrester en Gascongne.
La Nauarre ie vis, Picardie & Bourgongne.
Et bien que i'eusse veu ia maint & maint combat,
Mon vol n'estoit plus haut, que le vol du soldat.
Mais lors vn point d'honneur salariant ma peine
De soldat ie receus tiltre de capitaine.
Bien tost ie me trouuay plus chaud en guerre épris,
Lors que Fonterabie aux Espagnols fut pris.
Inuincible au trauail, apres Fonterabie
Ie vis ô grand malheur, la route de Pauie,
Iournée où nostre Roy demeura prisonnier,
Où presque ie restay combattant le dernier:
Mais playé dans le corps, à la teste, au visage.
Auec peine à la fin i'eschappe ce carnage.
Puis auec ce Lautrec sous qui ie m'auancé

Encor en Italie hardy ie repassé :
Et suiuant la Romaigne & la Brusse & l'Apoüille
Melphe nous demeura pour guerriere despoüille :
Où mes soldats Gascons me suiuant d'vn prin-saut
Furent veus les premiers sur la bresche à l'assaut.
Naples sçait quels assauts en assiegeant ie baille :
Et quantefois du pied i'ay marqué sa muraille.
De ce voyage long d'vn malheureux bonheur
Ie reuins tout chargé de loüange & d'honneur,
Aux charges, aux assauts, rencontres, camisades.
Ayant scellé mon los de quatre arquebusades.
Me trouuant à Marseille on vid là de quel soing
Ie sçay la peur d'vn siege asseurer au besoin.
D'où l'Empereur qui peut t'en faire encore le conte
Partist sans l'assieger auec sa courte honte.
Au siege contre luy ie fus à Perpignan.
Le Piedmont s'esmouuant Casal & Carignan
Et Carmagnole & Quiers virent en cette guerre;
Combien de cheualiers ie renuersay par terre.
Encor que de l'honneur sans l'auoir desiré
De grand Maistre de camp le Roy m'eust honoré
Alors que l'aigle ioint aux armes Espagnoles
Entreprit d'assaillir nos gens à Cerisoles,
Ie voulus bien qu'aux chefs ces traits soyent deffendus,
Guider les pas douteux de nos enfans perdus.
Ce fut lors qu'en vainquant, le François magnanime,
T'offrit maint ennemy pour sanglante victime.
Ce fut lors qu'acharné i'empourpray mes deux mains
Au sang des Espagnols, des Lombards, des Germains.
Or l'Anglois cependant, qui d'autre part guerroye
Pour la guerre s'armoit dans la terre d'Oye
Pour ne voir guerre aucune où ie n'eusse ma part
De gloire desireux ie courus celle part-
Là ie fis voir le cœur d'vn guerrier de Gascongne.
Alors mon Roy me vid en la basse Boulogne
(Et cet acte ie mets pour mes gestes plus beaux)
Sauuer l'honneur perdu de vingt & deux drappeaux :

Et malgré l'ennemy qui tiroit la deffaite.
Faire couuert de sang vne braue retraite,
En Piedmont appellé pour quelque remuëment
D'Albe & de Moncallier i'eus le gouuernement.
Sienne pour ne r'entrer dessous la tyrannie
Des voisins Florentins, dont elle est ennemie,
D'entre les mains desquels nos Roys auoient osté
Le ioug qui captiuoit sa douce liberté,
Craignant & l'Empereur & le Duc de Florence,
En ce temps mandia le secours de la France.
Le Roy prestant l'oreille au prier des Siennois
M'enuoya pour leur aide ayant de moy fait chois.
Là où representant sa Majesté Royale
I'eus de son lieutenant la charge generale.
Et gardant aux Siennois leur chere liberté
Là i'auois les fleurons du lis si bien planté,
Qu'encores auiourd'hui les bannieres Françoises
Dans les vents boufferoient dessus les tours Siennoises,
Si de Strossi le camp, en pieces estant mis
N'eust donné l'aduantage aux vainqueurs ennemis.
Henry lors nostre Roy, Henry mon second maistre.
Auquel ià ma vertu s'estoit faite connoistre
Dans Sienne me sçachant sans secours assiegé,
Bien tost pour ne me perdre enuoya mon congé.
Mais moy brave & vaillant, à qui iamais la crainte
N'auoit dedans le cœur donné la moindre atteinte,
Voulant voir les assaults des campez ennemis,
D'attendre son secours deux mois ie luy promis.
Et comme le Nocher, qui au fort d'vn orage
Est des flots & des vents menassé de naufrage,
Prouident or deçà, or de là, suit par tout,
Depuis vn bout de nef, iusques à l'autre bout,
Pour voir si sa nauire au ventre creus & large,
Cale trop dessous l'eau, sous le poids de sa charge:
Si les fiers Aquilons le cordage ont lasché,
Si la hune est entiere, ou le mast arraché:
Si les bancs, si les rocs, ou les ondes bossues,

Ont

Ont enfoncé les plis de ses costez pensifs ,
Dans Sienne ainsi i'alloy , visitant les rempars ,
I'auisoy si du sein quelqu'vn de mes soudarts
Laissoit tomber le cœur : à ceux-là par menasse
Coüards les hontoyant , ie remettois l'audace.
Viuement assailli ie gardois les Siennois ,
Comme i'avois promis non seulement deux mois ,
Ains encor cy apres , de la ville assaillie
Faisant coup dessus coup mainte braue saillie
Et là ie fusse mort combattant , si la faim
N'eust vaincu mes soldats abayant dans leur sein ,
Ausquels pour destourner la honte de se rendre
A tout accoustumez sous moy ie fis apprendre
Pour ne mourir de faim , à se paistre de chats ,
De cheuaux , & de chiens , & d'asnes & de rats.
Mais enfin entre nous manquant ce viure mesme
Nous sortismes vaincus d'vne famine extreme ,
Tous mes soldats & moy auant que déloger
Ayant trois iours entiers demeuré sans manger.
Apres ce siege long , ie m'en reuins en France ,
Où ie vis haut loüant applaudir ma vaillance ,
Et mon corps entorner d'vn belliqueux collier ,
De l'ordre de mon Roy , estant fait Cheualier ,
Ordre , qui lors pendoit pour enseigne honorable
A signaler en nous vn seruice notable.
Au grand camp d'Amiens , ie fus fait Colonel :
Que ce Prince Lorrain , dont le nom eternel
Suiuant de pere en fils commande à nos batailles ,
Te conte de quel heur i'assailli les murailles
De ce fort Thionuille , où de proüesse armé ,
D'vn tel cœur mes soldats à l'assaut i'animé
Que i'emporté par force vne tour haute & forte ,
Qui pour entrée apres nous seruit d'vne porte :
Puis d'honneur sur honneur estant du Roy payé
En Toscane ie fus lieutenant renuoyé.
Mais apres que la paix eust par ferme alliance
Ioint le sang de Sauoye , & d'Espagne à la France ,

Que l'Anglois fut bouclé plus estroit dans sa mer :
Que par la paix l'Italie on eust fait desarmer,
En France ie reuins auec mes capitaines,
Qui par leurs faits vaillans emportoient leurs mains pleines
De palmiers triomphans, & de vainqueurs lauriers,
Que la paix marioit aux pasles oliuiers :
Mais comme apres la guerre, un vieil soldat l'on paye
Du seruice passé, l'enroollant morte paye
De quelque vieux chasteau ainsi de mes estats
Que la paix rauissoit au gain de mes combats,
Charles me surpaya, & d'vne charge hautaine,
Me fit son Lieutenant sur toute l'Aquitaine,
Son Lieutenant en chef, honneur estroitement
Gardé iusques alors aux Princes seulement,
En ce temps les François qui trop chauds à la guerre
Ne peurent en la paix viure en paix en leur terre,
Firent comme iadis les trop vaillans Romains
Contre leur propre sang armans leurs propres mains.
Baignant leur fer sanglant au sang de leurs entrailles,
Demolissans leurs forts, se donnant des batailles,
S'estans, pour donner voile à leur sedition,
Couuerts du faux manteau d'vne religion.
La France pitoyable, erroit toute troublée :
De nostre ieune Roy la couronne ébranlée
Panchant dessus son chef sa cheute menassoit,
De ses armes le lis paslement flétrissoit,
Au Sceptre que tenoit en main ce ieune Prince
Desia n'obeissoit ma rebelle Prouince,
Quand contre ces mutins aux armes ie courus :
Bourdeaux, Thoulouse prise à temps ie secourus.
Lectoure ie gaignay : & le fort du fort Pene,
Là où fut le tombeau de maint grand capitaine.
Apres (bien que suiuy de peu de caualliers
Desquels i'auois fait chois : pour belliqueux guerriers)
En suiuant ma fortune éguillonné de gloire
Ie combati Duras, & gaignay la victoire :
Sous mes coups ou de bale ou de glaiues tranchans,

Ie fis long temps la mort errer parmi les champs,
Des champs fatals de Ver, d'où ſept mille ombres paſles
Vindrent ça bas hurter tes portes infernales.
Depuis, bien que l'hyuer de ma vieille ſaiſon
Euſt negé ſur mon chef tout vieil & tout griſon,
Deſirant de garder mon pays par ma perte,
I'aſſiegay Rabaſtens, la guerre étant r'ouuerte.
Là pour marquer mon los par vn exploit dernier,
Ie redeuins ſoldat, ie deuins pionnier,
Et plein de deſeſpoir, de dépit & de rage
Voyant qu'en vn aſſaut mes gens perdoient courage,
Qu'ils branloient au retour, à la breche hazardeus:
Ie marchay le premier, guidant leurs pas douteus.
La honte de me voir marcher de telle audace,
(Encor qu'vn coup de bale à iour perçat ma face)
Combattre opiniaſtre auec vn tel effort,
Cela leur donnant cœur nous fit maiſtre du fort.
Au bout de quelques ans, quand la mort qui aſſomme
Les Princes & les Roys, auſſi toſt qu'vn pauure homme.
Euſt Charles noſtre Roy mis deſſous le cercueil,
Laiſſant la France en proye, & le François en dueil.
Et que Henry pour France euſt Poulogne laiſſée,
Ie me vis honnoré de la Mareſchauſſée,
Se ſouuenant mon Prince autrefois de m'auoir:
A la guerre ſous luy veu faire mon deuoir,
Voulant par cét honneur, liberal reconnoiſtre
Mon ſeruice employé pour ſon frere mon maiſtre.
Ainſi aux grands eſtats, dont ie fus honoré
Ie ne vins tout à coup, ains degré par degré,
Comme l'aſtre éclairant, qui dans le ciel flamboye;
Qui pourſuiuant le cours de ſon oblique voye
Marche à pas meſurez, & ſelon les ſaiſons
De degrez en degrez, void ſes douze maiſons.
Bien que ie fuſſe ſec, & caſſé d'un long âge,
Ie me ſentois encor aſſez verd de courage,
Pour ſuiure des deſſeins que i'auois pourpenſez,
Qui euſſent couronné tous mes geſtes paſſez,

Mais m'estant retiré, pour ne voir tant de brigues,
Pour ne voir les plus grands conniver sous leurs ligues.
Vieil ie pris le chemin, qu'à tous prendre il nous faut,
Mourant comme une lampe, à qui l'huile deffaut.
Voylà doncques Pluton, le discours de ma vie,
Qui fust & de grandeur & de bonheur suiuie,
Bonheur que i'ay cherché, en guerroyant tousiours
N'ayant iamais oiseux en vain mangé le iour.
Mais le coüard malheur, qui ne m'ozoit attendre
Pour s'attaquer à moy, sur les miens s'alla prendre:
Car ayant eu cest heur, d'engendrer quatre enfans
Tous quatre enfans de Mars, tous guerriers triomphans,
Le malheur contre moi bourellé d'vne enuie
Aux trois trancha le fil de leur trop courte vie.
Mon braue Marc Antoine hayssant le repos,
Mourut en Italie où reposent ses os
Sur les rempars d'Hostie, où sa main redoutable
La mémoire laissa de maint acte notable,
Peirot dont le cœur haut & plein d'ambition,
Estoit pour commander à quelque nation.
Faisant voile au conquest d'vn Royaume d'Affrique
Fut tué dans vne Isle en la mer Atlantique,
Fabien, le François, comme ie t'ai conté,
Estant contre soy-mesme en armes reuolté,
Ayant d'un fort tenu forcé la barricade,
Sentist un coup mortel, par une arquebusade.
Ainsi veuf de ces trois que ie plaindray tousiours,
Vn seul ioüit là haut de la clarté du iour,
Qui a dans la cité de cheualiers armée
Par maint exploit vaillant planté sa renommée,
Qui les armes portant pour deffendre sa loy,
Dans l'armée croisée a fait parler de soy
Aux despens des vaincus: & qui braue n'agueres,
Commandoit sur la mer aux Royales galeres;
Les sceut pour le combat si bien faire ramer,
Qu'il demeura vainqueur, le maistre de la mer:
Vainqueur en terre, en mer, deux fois heureux en guerre,

Me vainquant, qui n'appris qu'à vaincre sur la terre ;
Lors qu'il executoit cest acte Martial
Ie tirois à la mort, aggraué de mon mal :
Mais m'estant de ce faict la nouuelle annoncée ,
Tout rauy ie sentis ma force renforcée ,
Par cette aise dernier flatté si doucement ,
Que ie mourois apres, plein de contentement ,
En voyant apres moi rester encor au monde
Pour me faire reuiure un fils qui me seconde.
Or donc Pluton, content dequoi plus ie ne vy ,
Et d'auoir mes trois fils auant ma mort rauy ,
Garde au moins celuy-là, & que la mort funeste ,
N'emporte des Montlucs le peu de grand qui reste.
Garde mon frere encor, lequel ambassadeur
Nos Roys ont douze fois chargé de leur grandeur :
Ont fait voir les Romains, ont fait voir l'Allemagne ,
Ont fait voir la Hongrie, & la ville que baigne
La mer de tous costez, l'Anglois, & l'Escossois ,
Deux fois voir le leuant, deux fois le Poulognois ,
Voyage par lequel ceste gloire on lui donne
Qu'au chef de nostre Roy, il a mis leur couronne :
Renuersant les complots de mainte nation ,
Qui briguoit la faueur de ceste eslection ,
C'est ce docte Prelat, qui pere d'éloquence
Est baptisé du nom d'Ambassadeur de France :
Qui par le miel coulant de sa diserte vois
A fait autant d'exploits, que moi par le harnois.
Or attendant qu'icy son ombre ie reuoye ,
Dont le terme soit long, fay moi monstrer la voye ,
Par où ie sois conduit au seiour bienheureux
Où logent les esprits des hommes genereux.
L'ombre à peine auoit dit, que le Roy qui s'abaisse
Pour honorer les grands, l'embrasse, la caresse ,
Luy-mesme la guidant aux champs Elisiens ,
Au quartier martial des guerriers anciens ,
D'Alexandre, Hannibal, de Cesar, de Pompée.
Des Catons, Scipions, vrays enfans de l'espée :

Là Charles, là François, Henry, Montmorency,
Bourbon, Lautrec, Bayart, la Trimoüille, Stroſſi,
Leue, Termes, Briſſac, & ce grand Duc de Guiſe,
Le bouclier des François, le pilier de l'Egliſe,
Iouyſſent des rayons d'vn autre plus beau iour
Où cette ame auec eux, fait ſon heureux ſeiour:
Et là trompant le temps, d'un guerrier exercice,
L'vn de ces cheualliers elle appelle à la lice,
Elle court vne bague, & cherche les esbats,
Deſquels le ieu figure vn'ombre des combats.
Car meſme quand le corps eſt ſous la ſépulture,
L'ame imbuë retient l'inſtinct de ſa nature.
Les ames de ceux-là, qu'amour a tourmentez:
Souſpirent lamentant deſſous les bois mirtez,
Des penibles nochers les ames marinieres,
Là bas dans vn eſquif frequentent les riuieres.
Et quand le corps eſt mort les ames des guerriers
Combattent ſe iouant ſous l'ombre des lauriers.
Ainſi va s'exerçant cette ame bien heureuſe
Veufue du corps enclos ſous la tombe poudreuſe,
Ame qui pleine d'heur ne doit point deſirer.
Qu'honorant ſa memoire on aille labourer
Ny vn marbre imagé des figures antiques,
Ny un or rebruny ſur des pilliers Doriques,
Ny qu'vne pyramide eſleuée hautement
Preſſe en terre ſes os ſeruant de monument:
Car iamais par leur mort, iamais ceux là ne meurent
De qui les braues faits pour monumens demeurent:
Ce ſont les vrays tombeaus: & le temps mange tout
De ſa rongearde dent n'en peut venir à bout.
Montluc donc ne mourra, & ſa gloire immortelle
Ne verra que le temps aye pouuoir ſur elle.
Montluc qui a laiſſé cette marque de ſoy,
D'auoir ſix fois dix ans fait ſeruice à ſon Roy,
Et cinquante & huict ans commandé pour ſon Prince
Soit en la France, ou ſoit en eſtrange prouince.
De n'auoir, quand lui ſeul a eu commandement,

Attaqué l'ennemy, qu'il n'ait heureusement,
Soit qu'il fust foible ou fort, emporté l'aduantage,
De n'auoir combattant iamais tourné visage.
D'auoir eu cette gloire, auant voir son trépas,
Qu'autre homme plus que luy n'auoit veu de combats;
De batailles, assauts, rencontres, entreprises,
Plus de murs deffendus, ny de plus belles prises,
De n'auoir veu ses fils de luy degenerer,
O heureux qui se peut, comme luy bien-heurer
Par vne heureuse mort, par vne heureuse vie,
D'vne telle memoire apres la mort suiuie.

IN TVMVLVM

ILLUSTRISSIMI VIRI D. MONTLVCII, &c.

STEPH. MANIALDVS.

MAgnanimi herois non pulchrum cerne sepulchrum,
Et vitæ & mortis nobile disce genus.
Gentis Aquitanæ splendor Montlucius armis
Ingens, fortunâ clarus, honore grauis,
Militiam intrepidus primis sectatur ab annis,
Atque ex militiâ præmia opima refert,
Nam celer eximios expleuit cursus honores,
Fit torquatus eques, qui modo miles erat;
Hinc belli auspiciis melioribus vsus honorum
Scandit ad excelsos, Marte iuuante gradus.
Discordes Gallos dum tristis turbat Erinnys,
Ciuili & rabie Gallia tota ruit,
Vnus Aquitanæ præfectus regius oræ
Debellat populos, magne Gerumna tuos.
Horrendum quoties hostis, sensitque tremendum
Terrificum belli tempore fulmen erat.
Scilicet vt fuerant primis veneranda sub annis
Canicies animi, consiliumque sagax:

Sic fuit extremo ſub tempore viuida bello
Virtus & corpus dexteritate vigens.
Cætera quid memorem noſtræ non indiga laudis,
Quæ foret immenſus dinumerare labor?
Progeniem bello egregiam, vel Martia fratrum
Pectora, quid titulis inſeruiſſe iuuat?
Viuit adhuc frater nulli pietate ſecundus,
Eloquio inſignis, conſilioque potens.
Filius vnus adhuc numeroſa è prole ſuperſtes
Patris ad exemplum non niſi magna ſapit.
In cæptis numquam ſic deerit honoribus hæres,
Clareſcetque nouis faſcibus iſta domus.
Fortunata domus nam quæ diuiſa beatos
Efficiunt homines, omnia mixta tenet:
Ergo ſenex inter tot tantaque commoda viuens,
Emeritæ recolit tempora militiæ.
Infeſtis tandem cum nil rationis in armis
Cerneret & toties fœdera rupta dolis,
Annorum plenus magnorum plenus honorum
Expirat, placido & funere lætus obit.

ALIVD EX GRÆCO.

Hoc iacet in paruo tumulo Montlucius ingens,
Defuncti cineres & breuis vrna tegit.
Virtutes laudeſque viri, præclaraque facta
Nec rapit interitus, nec recipit tumulus:
Morte rapit celeri celebres Mars improbus, aſt hic
Æuo maturus, laude decorus obit.

Steph. Manialdus.



MONTLVCII TRIBVNI MILITVM EPICEDIVM.

ITe triumphales Montluci ad funera turmæ
Ite ſub illius ſignis victricia ſemper
Agmina, voſque adeò promptiſſima pectora bello
Vaſcones exequiis longas indicite pompas.
Et fortes ſi facta viros fortiſſima tangunt,
Si ſtimulat virtus tanto ſubiiſſe feretro,
Ne pigeat, non æquè animis armiſque potenti
Supremos vnquam tumuli reddetis honores.
Splendida porticibus ſacris aulæa premantur,
Templaque pullato obtentu color ater inumbret,
Perque vias paſſim triſti pro munere crines
Spargantur Cypariſſe tui, quos delphica laurus
Mœſtior, atque Apium foliis intexat amaris.
Funereas exoſa faces lux æmula noctis
Marceſcat, piceamque vomant funalia nubem.
Atra procul lugubre ſonent, & Lyda gementem
Flebilibus numeris aſpiret tibia cantum:
Surda per armigeras acies ſint tympana, nec ſe
Indiciis manifeſta ſuis humentia tangat
Lumina, pars imis animi penetralibus erret.
Hæc tu Montluci tu belli fulmen habeto,
Qualia perſolui manes ſibi debita poſcunt
Emeriti & multa præcincti tempora lauro.
Iam tibi delectæ procedunt ordine turbæ
Signorum comites, & Martia caſtra ſequentum:
Figentur terræ vultus, longiſque trahentur
Arma notis, & humum vexilla ſequentia vertent.
Tum bellator equus nigro feralis amictu,
Officium ad mœſtum lentis ducetur habenis;
Quin & certa tuum celebrabunt numina funus,
Multaque viſentur feralis fercula pompæ,

Partim hominum, partim manibus geſtata deorum.
Mars frameam, Bellona decus thoracis aheni,
Et galeam Pallas, manicas furialis Enyo,
Denique & aligero præpes victoria curru,
Nunc ſtupefacta, grauiſque & ſæuo tarda dolore
Bellorum feret exuuias, monumentaque laudis
Plurima, Romanis etiam ſpectanda triumphis.
Nec vero indecores illis ad grande feretrum
Gentis Aquitanæ primi, quorum inclita virtus
Militiæ claret ſtudiis; mœrentia iungent
Agmina, quos oculis aliquis tùm fortè pererrans,
Miratuſque viros, ſpirantiaque ora furorem
Indomitum, tacito ſuſpirans corde loquetur.
Heu quantum imperium, ſi belligerantibus iſtis,
Ductor in externos iſſet Montlucius hoſtes?
Quale decus potuit tibi Gallica terra parare,
Siue tuos longo protendere limite fines,
Siue aliis velles populis tua dicere iura?
Sed duræ impediunt leges, ciuica fatis,
Bella furunt, læuoque agitantur Vejoue Galli.
Eximium ſi quicquam habuit vis impia Martis,
En etiam vt morbi populantur & ægra ſenectus.
Marmoreum tandem ad tumulum ſiſtetur, & alto
Compoſitum corpus lecto fragrantis amomi,
Et pinguis caſiæ & nardi lentore madebit,
Parua quidem fuerint magnis hæc præmia factis,
Quæ ritu conceſſa pio ſuprema dabuntur,
Dum tibi perpetuos Montluci inſtaurat honores
Fama peregrinis longè tua nomina terris
Extento miſſura æuo: namque vnde tepentem
Producens rubicunda diem Pollentias exit,
Et qua deciduo merguntur ſole quadrigæ
Præcipites, tua facta canet, tibi mille parabit
Linguas, mille annos & mille in carmina voces,
Extremaſque tuba gentes ad ſplendida rerum
Argumenta ciens, calidis memorabit vt annis
Nobilitas generoſa tuo ſub pectore primum

Extuderit viuas natiuo fomite flammas :
Vtque animosa ruens horrendus miles in arma,
Non satis ampla tibi pomaria laudis auitæ
Protuleris, ceu magnanimo satus Æsone quondam,
Thessalicæ quem non capiens angustia terræ
Compulit ad Scyticas ignoti Phasidis oras.
Hic superatæ Alpes, & vis inimica feretur
Eridani ingentesque Itala tellure labores.
Sed neque Senatum dira obsidionis egestas,
Et plusquam Perusina fames, aut quam addita pœnis
Consilio immani placauit Ibera Saguntus,
Defuerit titulis : nec desperata salutis
Spes producta diu lethæas senserit vndas.
Scilicet accliui vectatur gloria curru,
Semper & è duris molles sibi captat honores.
Prospera quis nescit bellorum prælia quotquot
Addita sunt fastis Francisci à tempore primi ?
Insubres domiti Allobroges, pulsique Britanni,
Belgarum truces animi : damnum vtraque sensit
Hesperia & tumidi compressa ferocia Rheni.
At quis in his etiam Montluci nomina nescit ?
Vndenis ductor lustris ille inclitus heros,
Et patriæ murus, Regumque fidele suorum
Præsidium, quantos bellorum pertulit æstus ?
Quas rexit fuditque acies fœlicibus vsus
Fortiter auspiciis ? quem nunquam impune moratus
Hostis, & auersum nunquam in certamine vidit :
Idque adeo validis docuit non vna cicatrix
Artubus, & pulchro violatæ vulnere nares.
Nec tamen interea reliqua ornamenta latebunt
Virtutum, nec in hac sistet tua gloria parte,
Montluci dicetur honos Ithacensis Vlixei
Consiliis cessisse tuis, & nestoris illa
Mellea vox linguæ patrio sermone disertæ :
Et memoranda fides etiam sanctissima tetris
Hostibus & concors animis clementia magnis,
Ingeniumque memor, vigilesque in pectore curæ,

Et faciles aditus, & blandæ queſtibus aures,
Mens quoque non auidis vnquam temerata rapinis,
Inſonteſque manus, nec iniqua cæde madentes.
Talibus exurget titulis Montlucius vtque
Septenis errans fidibus modulatio quondam
Threiciæ viſa eſt citharæ compeſcere tygres,
Et quercus agitare vagas, & grandia ſummis
Saxa movere iugis, ſic viuida fama merenti
Nectareum è tantis concentum laudibus edet,
Manuricam huic rabiem mulcens, huic cruda Geloni
Corda vel Armenium quæ gens vſurpat Araxem.
Clara repercuſſæ magnum æthera vocis imago
Pulſabit, plaudet Tanais, Ponti vtraque plaudent
Littora: percipient extremæ nomina terræ,
Attonitæque bibent oues, & læta beatis
Vmbra locis, maneſque inter veneranda quietos
Eliſias capiet ſedes, vbi plurima laurus
Miſcet odoratis frondoſa cacumina lucis.

Io. Cuionius.

GEORGII BVCHANANI SCOTI, in obitum Marci Antonij Montluci, qui Hoſtiæ pro defenſione Eccleſiæ obiit, Carmen.

MOntluci armatæ regeres ut fræna cohortis
Supra annos virtus conſiliumque dedit.
Supra annos animi vis Martia perdidit auſum
Obuia fulmineo pectora ferre globo.
Quam ſuper adſtantem muris prius horruit hoſtem
Hoſtia, defuncti vindicis oſſa colit,
Icta licet tanto genitrix ſit Gallia caſu
Plus genuiſſe refert, quam periiſſe dolet.

In eundem Ioachimi Bellaii Andegaui.

Littora Dardaniæ quondam vt contingere primus

Dum cupis, & primus, Protesilae cadis?
Sic cupidus pugnæ fossa Montlucius hostem,
Dum prohibet primus, primus ab hoste cadit.
Hostia prima fuit Montlucius, Hostia nempe
Haud alia poterat conditione capi.
At vos ne hæc decimum, Galli, vos ducat in annum
Hostia, Montluci pectora quisque gerat.

Eiusdem in eundem.

Hospes siste gradum, rogo, hîc parumper:
Quemque prætereas locum videto.
Hoc, hoc sub tumulo iacet sepultus:
Monluci illius (hoc sat est viator)
Natus optimus, optimi parentis,
Qui dum sorte datum locum tuetur,
Pro fossa vigil excubatque primus,
Cæco vulnere primus est peremptus.
Illum mœsta cohors prius Tribunum
Mox cæsum ingemuere tota castra.

Pour Iean de Montluc Euesque de Valence.

CY repose l'honneur de France,
Montluc Euesque de Valence.
C'est assez, passe viateur,
A son seul nom tu sçais sa gloire
Il sert de trompette & d'histoire
Decà & delà l'Equateur.



Pour le Capitaine Montluc ſieur de Caupene qui mourut à Madere.

LE Ciel qui ſeul te ſembloit grand,
Montluc, en ieune âge te prend
Voyant que peu ſert plus attendre,
Car le monde à ton appetit,
Euſt eſté touſiours ſi petit
Qu'il ne t'euſt iamais peu comprendre.

Pour Fabien de Montluc Sieur de Monteſquieu.

SONNET.

L'Amour de ſon pays, le braue Peleide
Conduiſoit à la mort, alors que pour venger
Le Gregeois Menelas du Troyen eſtranger,
Sa vie s'acheua par un trait homicide.
L'amour de Dieu, du Roy, & du pays te guide
Montluc, à meſme pas meſpriſant ton danger,
Quand chaſſant le Biernois ardent de ſaccager
Vn plomb donna dedans ta cuiſſe d'arnois vuide.
Magnanime guerrier tu meurs auant ton temps,
Si celuy peut mourir qui encor ieune d'ans
par une braue mort vient double vie acquerre,
Et ore que tu es fait habitant des cieux,
Peut eſtre as tu pitié de nos iours ſoucieux,
Où tu ris des deſſeins des autheurs de la guerre.

SONNET.

Sur le tombeau de Monſieur le Commandeur de Montluc.

AVant leur temps, la mort tes deux aiſnez atterre,
Montluc, & ton puiſné de meſme elle prend,
En Italie, Afrique, en la France elle eſtend
Morts de trois plombs fatals ces trois foudres de guerre.
Ton pere qui ſon chef de mille lauriers ſerre
Chargé d'ans & d'honneur les ſuit, apres lui grand
Marche ton oncle grand, de qui le nom s'eſpand
Par tous les lieux cogneus de l'habitable terre.
Mais toy les ſuruiuant morts ils ne ſembloient pas,
Voyant en tes diſcours, entrepriſes, combats,
De tous reuiure en toy le cœur & l'eloquence.
Nous les voyons en toy & combattre & parler:
Mais ores toy mourant, ils remeurent, & l'air
Emporte nos regrets, le Ciel notre eſperance.

I. du C. E. de C.

TVMVLO BLASII MONTLUCI.

DEſine mirari fata gens è ſtirpe virorum,
Omnia ſi morſu laceret mors digna maligno.
Heroum diuina cohors huic ſubdita legi eſt.
Tantalus eſt teſtis, Sarpedon, quique parente
Auo progeniti magnus domitorque ferarum.
Nunc quoque Montlucius diuis præſtantior illis,
Haud virtute ſua valuit depellere lethum
Quin mors exultat tanto ductore perempto.
Interea ſuper aſtra volat, cælumque capeſcit:
Et tot geſta viri ſtupet omnis turba Deorum.

ALIVD.

Bellipotens varios terræ pelagique labores
Qui domuit, tegitur mortuus hoc tumulo.
Nempe ſuis iterum diffidens Iupiter armis
Montluci Stigiis lumina merſit aquis.

SONNET
Sur la deuiſe de Blaiſe de Montluc Mareſchal de France.

DEO DUCE, FERRO COMITE.

CRreature de Dieu, i'eus Dieu touſiours pour guide
Enfant de Mars ie fus de fer accompagné
En cet âge de fer où ie fus deſſaigné
Pour manier un fer iuſtement homicide
Guerroyer iuſtement, c'eſt alors que Dieu guide
Et le cœur & la main; i'ai cela teſmoigné,
Pour deffendre nos Roys ne m'eſtant eſpargné,
Ny pour ſauuer la France au François parricide.
En cette mer Dieu fuſt mon eſtoile du Nort,
Le fer mon inſtrument, pour maint guerrier effort,
Aux vns, pour leurs tombeaux on baſtit leur memoire.
L'edifice éleuant du fer de maint marteau,
Et moy pour m'arracher des mains de la mort noire,
Auec le fer au poing i'ay briſé mon tombeau.

P. DE-BRACH.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans les Commentaires de Messire Blaise de Montluc, *Maréchal de France.*

Les Tomes 1. 2. 3. & 4. sont désignés par les Lettres *a. b. c. d.*

A

B

P

Q

R

S

V

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la REINE. 1746.


BIBLIOTECA PROVINCIAL Y UNIVERSITARIA
* SEVILLA *


COMMENTAIR
DE
MONTLUC
TOM
IV.
27